

Carré rose

LA SOCIÉTÉ TOME 3

ANGELA BEHELLE À votre service !



La Bourdonnaye

LA SOCIETE TOME 3

ANGELA BEHELLE
À votre service !

Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 26
octobre 2014 à 10:41

La Bourdonnaye - Édition numérique

<http://www.labourdonnaye.com>

contact@labourdonnaye.com

Illustrations : © photoCD - Fotolia.com

Mise en page : Ambre Kerrien

TEXTE INTÉGRAL

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

@ La Bourdonnaye - Édition numérique, Copyright Janvier 2013

ISBN EPUB : 978-2-824-20150-4



Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 26
octobre 2014 à 10:41

L'AUTEUR : Angela Behelle

Chaque femme vit plusieurs existences à la fois. Tour à tour une fille, une amie, une sœur, une mère, une compagne, elle est, selon le moment, une enseignante, une infirmière, une ménagère, une mère... une amante.

Derrière la façade lisse d'un quotidien presque banal se cache bien souvent l'autre femme, celle de l'ombre, de la nuit, celle qui rêve, celle qui fantasme... celle qui aime.

C'est cette femme-là que j'ai choisi de révéler en écrivant des histoires qui font vibrer l'imaginaire, éveillent les sens, donnent l'envie de réaliser ses rêves.

Pour toutes celles qui n'osent pas, celles qui s'ignorent, pour celles qui savent déjà ou pour ceux qui cherchent encore à comprendre.

Qu'importe qui je suis vraiment, je suis une femme comme toutes les autres, tranquille et sage... en apparence.



À VOTRE SERVICE !

La société – Tome 3

Les jeunes femmes d'aujourd'hui croient-elles encore aux contes de fées ?

C'est peu probable pour ce qui concerne Pascaline Villers.

À vingt-six ans, celle que tout le monde surnomme Cali a cessé de rêver au prince charmant. Elle se contente d'un job pas franchement à la hauteur de ses espérances dans un hôtel parisien poussiéreux et tue le temps comme elle peut.

Aussi, quand sa meilleure amie, la pétillante et dévergondée Daphné lui propose de la remplacer incognito comme serveuse dans une partie fine donnée par un notable libertin et membre de La Société, elle y voit une excellente occasion de se distraire tout en arrondissant substantiellement sa fin de mois.

Pascaline va alors découvrir à ses dépens qu'on ne badine pas avec les règles strictes de l'organisation secrète et qu'on ne défie pas Alexis Duivel sans en payer chèrement les conséquences.

Acculée par le troublant vice-président de la Société à honorer sa dette et défendre la cause de son amie, la loyale Cali s'attend à tout sauf à trouver beaucoup d'intérêt et de plaisir dans le travail d'un genre très très particulier qui s'impose à elle, et pourtant...

Après Qui de nous deux ? et Mission Azerty, ce troisième opus de la série va vous éclairer davantage sur certaines valeurs fondamentales régissant la Société qui sait se montrer tout aussi implacable envers ceux qui la menacent que généreuse envers ceux qui la servent, jusqu'à faire croire parfois, aux contes de fées.

SOMMAIRE

COUVERTURE

TITRE

CRÉDITS

L'AUTEUR

PRÉSENTATION « À VOTRE SERVICE ! »

SOMMAIRE

DÉBUT DE L'HISTOIRE

FIN DE L'HISTOIRE

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 26
octobre 2014 à 10:41

— Rien ne vaut une bonne baise entre copines !

Je me retourne en souriant tandis que je règle la température de l'eau dans la douche. Daphné s'étire de tout son long au milieu des draps froissés de son lit. Ses petits seins fermes pointent fièrement. Elle ricane à son tour et se lève pour venir se coller à moi.

— Tu sais que je t'aime, ma Cali ! T'as la plus belle paire de nichons que je connaisse et Dieu sait si j'en vois !

Elle titille mes tétons qu'elle a pourtant déjà longuement sucés. Ils durcissent sous la pression de ses doigts. J'adore quand elle me persécute si délicieusement.

— Comment te débrouilles-tu pour avoir autant d'occases ? je lui demande, intriguée.

— Oh, c'est parce que je bosse pour la Société, balance-t-elle négligemment. Je ne t'en ai pas parlé ?

— Quelle société ? Tu ne m'as rien dit, non.

Je la regarde avec un air idiot. Elle hausse les épaules et me rejoint sous la pluie tiède qui s'abat sur mes épaules. Elle me confisque la grosse éponge et entreprend de me laver. Elle a son air sérieux qui m'amuse.

— En fait, c'est mon père qui est membre de la Société. Il a bien voulu demander mon entrée dans l'organisation. Faut dire que je l'ai tanné avec ça. Et vu mon pedigree et mes qualifications, ils m'ont proposé un petit job d'appoint plutôt sympa, j'ai jamais tant baisé. Un pied d'enfer !

Elle est si enthousiaste qu'elle m'étrille le dos comme si j'étais une pouliche. Je me retourne et elle se met à me laver les seins avec plus de douceur. J'apprécie.

— C'est quoi cette... Société ?

— Une sorte de club réservé à des gens pétés de tunes qui adorent baiser dans le luxe, si tu vois l'genre ! Tu vises mon vieux et t'as le profil type. Tu peux me croire, je me fais un joli magot d'argent de poche.

— Qu'est-ce que tu fais au juste là-dedans ? Tu joues les serveuses de luxe ?

— Mieux que ça. Je leur assure une prestation de service de très haute qualité, Madame ! singe-t-elle en prenant un accent mondain qui nous fait rire toutes les deux.

Elle dirige le jet de la douche qu'elle a réglé plus puissant entre mes jambes. Je sursaute en me cramponnant à ses épaules.

— C'est bon ça, hein ? se moque-t-elle tandis que je me contorsionne sous le jet qui harcèle mon clitoris.

— Arrête, s'il te plaît, je n'en peux plus, je finis par réclamer, essoufflée après qu'elle a obtenu l'effet désiré.

— Comme tu voudras, ma Cali ! Ce qui est bien avec toi, c'est qu'il en faut peu pour te satisfaire. Tiens, fais-moi danser aussi, exige-t-elle en me tendant la paume de douche.

Je lui inflige peu ou prou le même traitement sauf qu'elle en veut dix fois plus, écartant outrancièrement ses fesses pour mieux profiter du jet d'eau. Elle ondule en gémissant jusqu'à ce qu'elle lâche un oui sonore et rauque.

Après ça, elle consent enfin à se laver et déverse la moitié du gel douche sur ma poitrine pour s’y frotter. Il nous faut encore dix bonnes minutes pour nous débarrasser du savon.

Je me sèche les cheveux tandis qu’elle part, la serviette en paréo, en expédition dans sa penderie. Tout sourire, elle en sort une tenue de soubrette hallucinante.

— Qu’est-ce que c’est que ce truc ? je m’exclame en détaillant le costume sur son cintre.

— Pas mal, hein ? Je suis sûre que tu serais canon là-dedans. Essaie-la, ma chérie !

J’ai bien envie, en effet.

Je lui pique le cintre des mains et j’enfile la mini-robe qui m’arrive juste au-dessous des fesses et qui soutient mal mes seins trop lourds. Daphné noue autour de mon cou un fin collier de dentelle noire et fixe à ma taille le petit tablier blanc. Je me croirais volontiers dans un manga hentaï quand je me vois dans le miroir.

— T’es splendide, on a envie de te baiser, lance-t-elle en enlaçant ma taille.

— Tu m’étonnes, je confirme en riant.

— Ça ne te fait pas un peu mouiller, ce truc ? me taquine-t-elle en devinant mon humeur.

— Si, j’avoue sans honte.

— J’ai une idée, ça ne te dirait pas d’essayer ?

— Essayer quoi ?

— J’ai une soirée demain. On est masqué, tu pourrais prendre ma place incognito ! T’es aussi qualifiée que moi pour ce job, après tout !

— Et qu’est-ce que je dois faire ?

— Pendant une ou deux heures, ils bavassent en picolant un peu. Là, tu te prends les mains aux fesses ou les pincements des tétons, rien de bien méchant. Puis quand ils commencent à baiser, c’est pas rare qu’ils t’invitent à te faire mettre par Monsieur tout en léchant Madame. Si t’es en manque de sexe, ma jolie, c’est parfait pour ce que t’as.

— Qu’est-ce qui te dit que je suis en manque ?

— Vu comment tu jouis à peine que je te touche, c’est que tu ne dois pas baiser souvent. Et machin là... comment s’appelle-t-il déjà, le beau gosse blond avec lequel t’es sortie une ou deux fois ?

— Tristan, je marmonne, boudeuse.

— Oui, Tristan ! Tu l’as viré ?

— Même pas eu besoin, on s’est juste plus revus.

— Ben alors, faut soigner ça d’urgence ! Qu’est-ce que t’en dis ?

— Je ne sais pas trop ! Ça craint pas un peu si on s’aperçoit du truc ?

— Bah non, mon vieux est un pote au président !

— Et c’est qui, ce président ?

— Un mec qui s’appelle Jacques Duivel, il est aux States, mais il pilote à distance. C’est son fils qui assure l’intérim sur place pendant ce temps-là !

— T’es sûre que c’est pas un coup tordu ? j’insiste, un peu anxieuse.

— Non, allez, lâche-toi et va prendre un putain de pied, ça te fera du bien ! Et puis regarde, on se

ressemble... je suis sûre que ça passera inaperçu.

Elle noue un petit loup de velours noir derrière ma tête et se place à côté de moi après en avoir posé un sur son visage. Elle n'a pas tout à fait tort. Hormis le volume de nos poitrines qui diffèrent sensiblement, nous sommes toutes les deux de la même taille, du même gabarit, nos longs cheveux sont pareillement châtain foncé et le masque empêche efficacement qu'on discerne nos traits.

— D'accord, je cède, trop curieuse. Comment je fais ?

Elle me glisse un badge argenté en forme d'oméga dans la main.

— Tu le perds surtout pas, c'est ton signe de reconnaissance. Tu le présenteras en arrivant à l'adresse que je vais te donner. Tu te pointes à 19 heures, ça te laisse une heure pour dresser le plus gros du buffet déjà tout prêt. Surtout tu dis rien, pas un mot ! Tu fais le service au plateau dans la salle, ça, tu sais faire. Tu réagis pas si on te pelote et si on réclame tes fesses, tu laisses faire sans protester, OK ?

— OK, je réponds, émoustillée.

— Après la soirée, le mec chez qui je t'envoie te glisse une enveloppe bien dodue avec les généreux pourliches. C'est cadeau, ma belle !

— T'es sûre ?

— Comme je te le dis.

— Merci, ma Daphné. Je croise les doigts pour que ça fonctionne.

— *No soucy*, jure-t-elle.

19 heures ! J'arrive devant la grille de l'hôtel particulier de Neuilly dont l'adresse figure sur le bout de papier que m'a donné Daphné.

Mon cœur bat trop vite et je dois prendre une grande inspiration pour me calmer un peu avant de sonner.

Un type d'un certain âge, impeccablement habillé en livrée comme on n'en voit plus guère que dans certaines institutions, vient m'ouvrir. Je réprime un sourire amusé et je lui présente mon badge sans rien dire comme me l'a recommandé ma copine.

— Ah, vous voilà, soupire-t-il, apparemment soulagé. Je commençais à manquer de bras.

D'un pas alerte et sans plus se préoccuper de moi, il me précède dans l'allée, puis dans la maison.

— Vous pouvez déposer vos affaires ici. Vous êtes en tenue déjà à ce que je vois ! C'est bien, vous n'aurez pas beaucoup de temps. Venez, continue-t-il d'un ton gentil, mais très professionnel.

Toujours sur ses talons, je pénètre dans une vaste salle somptueusement meublée de profonds canapés, de tables basses et de tapis moelleux dans lesquels mes talons s'enfoncent. Il y règne une ambiance feutrée particulière. Le jour déclinant y entre, à peine filtré par d'épais rideaux de velours écarlates. Le majordome me désigne une longue table où sont alignés de nombreux verres à pied.

— Commencez à dresser les seaux à champagne. Les premiers invités ne vont pas tarder.

Là, je suis dans mon élément et je me presse donc d'obéir consciencieusement. Je m'active près de la table quand le maître des lieux arrive, l'air soucieux et visiblement pressé par le temps. Je sais que c'est lui. Daphné m'a fait une description très détaillée de Renaud Frécourt, magistrat quinquagénaire, membre de la Société depuis le début et féru des soirées fines où l'on se passe les femmes comme les

petits fours.

Il vérifie succinctement les derniers détails en compagnie de son majordome, s'assure surtout que tout sera prêt et conforme aux attentes habituelles. Moi, j'ai droit tout au plus à un signe de tête furtif de sa part auquel je réponds pareillement, puis il s'en retourne sans autre formalité tandis que je me concentre sur ma tâche en lui tournant soigneusement le dos.

La première étape, et non des moindres, est franchie, il semblerait que le plan de Daphné fonctionne comme prévu.

Ouf !

À 20 heures précises, le défilé commence.

Je compte approximativement une bonne trentaine de participants. Ils sont tous masqués et les dames vêtues de robes que je soupçonne judicieusement choisies pour l'occasion. À en juger aux bribes de conversation que j'entends de-ci, de-là, ils se connaissent tous plus ou moins. Curieusement, ils évoquent leurs préoccupations professionnelles alors qu'ils sont les invités d'une soirée grivoise. Je peux ainsi deviner qu'un tel est avocat, un tel, notaire tandis qu'un autre est un haut fonctionnaire lui aussi dans la justice. En somme, des gens bien sous tous rapports appartenant au cercle restreint de leur hôte et réglant leurs affaires courantes dans l'intimité d'un salon amical.

Une heure plus tard, Madame Frécourt fait enfin son entrée. Je gage que ce retard était tout à fait volontaire et qu'elle ménage ainsi ses effets. Son apparition fait d'ailleurs sensation auprès du public qui se languissait d'elle depuis un moment. La dame est d'une blondeur éblouissante et porte une robe si échancrée qu'elle ne cache rien de ses seins artificiels ni de son pubis épilé qu'on aperçoit par la fente audacieuse de sa tenue.

L'arrivée de la maîtresse de maison marque le début des vraies festivités. Dès lors, je comprends mieux l'impatience des convives que je trouvais beaucoup plus sages et sérieux que ce que m'en avait dit Daphné. Les couples éclatent, se dispersent. Certains s'éclipsent dans des recoins, d'autres au contraire s'embrassent en pleine lumière.

À chacun de mes passages parmi ces groupes, je reçois quelques fessées gentilles. Cependant, les caresses deviennent plus osées au fur et à mesure que le niveau du champagne diminue dans les verres.

J'ai croisé deux ou trois fois Monsieur Frécourt. Celui-ci m'observe désormais d'une façon qui ne m'inspire pas confiance. Je tente de mon mieux d'éviter son chemin, mais une manœuvre délicate me place nez à nez avec lui. Il me retire le plateau des mains et le tend avec autorité à son majordome près de lui.

— Suivez-moi, ordonne-t-il sur un ton qui ne souffre pas la contestation.

Vaguement inquiète, j'obtempère en m'efforçant de croire qu'il ne s'agit que d'une mission supplémentaire qu'il souhaite me confier et je trotte sur ses talons dans les couloirs de la splendide maison. Parvenu à la cuisine, il me désigne mon sac abandonné dans un coin.

— Prenez vos affaires et venez !

Cette fois, le doute n'est plus permis. En tout cas, celui de Monsieur Frécourt à mon égard est assez fort pour qu'il veuille aussitôt me mettre dehors sans faire de scandale parmi ses invités. Du moins,

c'est ce que je pense, mais plutôt que de m'indiquer le chemin de la sortie de service, le magistrat m'escorte dans une autre aile plus discrète de la demeure.

L'anxiété me saisit tout à fait lorsqu'il tire une clé de sa poche pour ouvrir une porte aussi close que celle d'un coffre-fort. D'un geste péremptoire, il m'invite à entrer dans ce qui ressemble assurément à son bureau et referme soigneusement derrière nous. Mes mains sont moites et mes jambes tremblent un peu. Plantée au beau milieu de la pièce, j'attends son verdict.

— Veuillez enlever votre masque ! exige-t-il sèchement.

Tandis que je libère lentement mon visage du loup qui protégeait mon identité, il se dresse face à moi, les mains dans le dos et l'air véritablement furieux.

— Qui êtes-vous, Mademoiselle ?

— Je m'appelle Pascaline Villers.

— Qui vous a donné mon adresse et ce costume ? interroge-t-il sur le même ton qu'il doit employer au tribunal.

— Une amie.

— Ce soir, j'attendais Mademoiselle Daphné Lefèvre. S'agit-il de cette jeune femme ?

— Oui, j'avoue timidement.

— Pourquoi avez-vous pris sa place ?

— Elle a eu un empêchement.

Mon pauvre mensonge est censé protéger mon amie, mais je dois reconnaître que ça sent le roussi. Monsieur Frécourt se détourne de ma petite personne et se dirige résolument vers le téléphone posé sur le bureau. Il compose un numéro qu'il connaît par cœur et patiente en me toisant sévèrement.

— Alexis ? reprend-il sur un ton certes poli, mais empressé, ici Renaud Frécourt, désolé de vous déranger à cette heure. Pourriez-vous venir jusque chez moi ? Nous avons un grave problème.

Je devine à sa mine que son interlocuteur a marqué un moment d'étonnement muet.

— Oui, je sais, ajoute-t-il après quelques secondes. J'en suis navré, mais la règle numéro un a été transgressée.

La règle numéro un transgressée ?

Voilà qui m'inspire une angoisse nouvelle.

La réponse de son correspondant paraît rassurer le juge qui raccroche avant de revenir vers moi.

— Vous allez rester ici. Je vous confisque votre sac, ne cherchez pas à appeler, la ligne est verrouillée.

Je le dévisage avec un début d'affolement qui le laisse de marbre. Il sort du bureau et j'entends la clé dans la serrure. Je me sens subitement prise au piège.

Quelle idiote j'ai été d'avoir accepté cet échange !

Je me collerais des baffes si j'en avais le courage, mais là, je suis assommée. Ruminant ma stupide imprudence, je m'affale dans le canapé contre le mur du fond et j'enroule mes bras autour de mes genoux.

La pendule sur le bureau d'acajou a sonné la demi-heure quand le même bruit de serrure me tire de mes pensées. Instinctivement, je me lève d'un bond comme si d'affronter ses adversaires debout rendait les choses plus faciles.

Renaud Frécourt ouvre la porte, puis cède le passage au visiteur que je présume être son interlocuteur de tout à l'heure. S'il paraît plutôt jeune, l'homme est d'une beauté fracassante, une beauté qui met presque mal à l'aise et qui empêche qu'on franchisse la distance qu'elle impose. Il avance lentement d'une démarche de félin et s'arrête à quelques pas de moi. Son regard farouche couve visiblement des appétits meurtriers à mon égard.

Le juge se hâte de faire les présentations d'une drôle de manière. Il lui tend ma carte d'identité qu'il a prise au contenu de mon sac qui, je suppose, a été minutieusement fouillé. Le jeune homme lit le document en prenant son temps avant de me dévisager de nouveau.

— Bonsoir, Mademoiselle Villers, commence-t-il d'une voix nette, grave et terriblement calme. Je m'appelle Alexis Duivel. Vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

Je triture nerveusement mes doigts. Difficile de mentir à cet homme qui paraît sonder votre âme d'un regard.

— Oui, je le sais.

— Comment avez-vous eu connaissance de l'existence de la Société ?

J'hésite à répondre, Frécourt s'empresse de le faire à ma place.

— Ce soir, c'est Daphné Lefèvre qui devait faire le service. J'avoue que je n'ai pas prêté autant d'attention que je l'aurais dû au personnel, Guy, mon majordome, s'en charge habituellement.

Alexis Duivel écoute attentivement, raide devant moi, sans jamais me quitter de ses prunelles noires. J'ai le cœur au bord des lèvres. Cet homme est dangereux, je n'en doute pas.

— Comment avez-vous démasqué cette jeune imprudente ? interroge-t-il sur le même ton serein.

— Guy n'a pas pu identifier à coup sûr Mademoiselle Lefèvre. Il s'en est ému auprès de moi après un petit moment. Je l'ai bien observée et je me suis souvenu que Mademoiselle Lefèvre n'a pas une poitrine aussi généreuse que celle-ci !

Alexis laisse descendre lentement son regard sur mes seins presque nus. Je me sens terriblement gênée de cet examen silencieux. Son regard revient ensuite vers le mien. Le magistrat s'inquiète.

— Je suis absolument navré, Alexis !

— Vous n'y êtes pour rien, Renaud. Veuillez nous laisser un moment, je vous prie, exige-t-il de son hôte.

Le juge s'éloigne sans protester et referme la porte derrière lui. Alexis Duivel fait alors quelques pas autour de moi, menaçant comme un vautour.

— Votre amie vous a-t-elle expliqué le but et les règles de notre organisation ?

— Dans les grandes lignes !

— La Société existe maintenant depuis plus de vingt ans et si elle continue de prospérer, c'est parce que ses membres sont unis autour de quelques principes absolument incontournables. Le tout premier d'entre eux est le secret, qu'il s'agisse de l'existence même de notre organisation ou de l'identité de nos membres. En vous introduisant ici, à sa place, votre amie a violé ce principe essentiel.

— Elle savait qu'elle pouvait me faire confiance, je...

— Taisez-vous, ordonne-t-il d'une voix glaciale qui met aussitôt fin à ma tentative de défense. Peu importe qu'elle vous fasse ou non confiance, vous avez transgressé les règles les plus élémentaires. Vous me mettez dans une situation très délicate, Mademoiselle Villers.

La menace est à peine voilée. Son regard noir se délecte de voir une chair de poule couvrir mes bras. Je déglutis douloureusement et je me tais.

— Qu'êtes-vous venue chercher ici ? interroge-t-il.

Je secoue la tête, peu désireuse de le lui avouer.

— Répondez-moi ! insiste-t-il.

— C'était une proposition de Daphné pour... me distraire, je confesse.

— Vous distraire ? Sur ce plan-là, on peut dire que vous avez parfaitement atteint votre objectif. Sur le plan sexuel, j'en doute beaucoup plus. Je peux sentir d'ici votre désir inassouvi, affirme-t-il à raison.

Je le regarde d'un air ahuri. Il approche de moi et mon cœur s'affole.

— Je vous fais peur, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous êtes franche, c'est au moins cela !

— Que... comptez-vous faire de moi ?

— Je me le demande encore.

— Daphné ne pensait qu'à me faire plaisir, elle n'a pas pesé les conséquences de sa proposition.

— Je m'occuperai de votre amie en temps utiles, je dois d'abord prendre une décision à votre sujet.

— Je saurai garder le silence.

— Il le faudra bien.

Son ton est si affirmatif et son regard si étrange que j'en tremble.

— Je vous sens fébrile, Mademoiselle Villers.

Je lutte contre la peur qu'il fait naître dans mes veines.

— Vous aviez l'air enchantée de vous froter au danger en venant ici, poursuit-il sur le même ton. Aimez-vous le sexe à ce point ?

— Comme tout le monde !

— Vous savez pourtant que ces gens ne sont pas tout à fait comme tout le monde. Cela vous excitait tant que ça de pénétrer ainsi l'une de ces orgies mondaines ?

— Oui. C'est... troublant !

— Déshabillez-vous ! ordonne-t-il soudain.

Je frémis et je le regarde, incrédule. Je constate qu'il n'a pas l'intention de répéter son injonction. J'ignore complètement ce qui pourrait m'arriver si je refusais, mais je doute très sérieusement que l'on me laisse sortir impunément de cette pièce où l'on a pris soin de m'enfermer jusque-là. Aussi, tremblante à la fois de peur et d'une certaine excitation, je m'exécute maladroitement, puis je reste raide sous son œil qui me soupèse. Alexis Duivel sort tout à coup un portable de sa poche et clique sur un numéro.

— Renaud, avez-vous toujours l'habitude d'inviter Lorenzo dans vos soirées ? Bien entendu, ces

dames vous le reprocheraient si vous ne le faisiez pas. Envoyez-le-moi, je vous prie !

Il raccroche en m'observant.

— Puisque vous vouliez du sexe, vous allez en avoir, chère demoiselle. Je m'en voudrais beaucoup de compromettre totalement vos projets pour cette soirée.

— Je...

Il m'impose le silence de ses prunelles insondables.

— Avez-vous déjà été sodomisée ? me demande-t-il d'un ton si détaché que j'en ai un petit hoquet nerveux.

— Non, je lui avoue, subitement plus inquiète.

Il lève un sourcil et va jusqu'à la porte à laquelle ont résonné des coups. Il fait entrer un solide gaillard d'une trentaine d'années. Le mec a l'œil qui pétille en me découvrant debout et entièrement nue au milieu de ce bureau. Alexis ne s'embarrasse pas de présentations inutiles. Il invite celui qu'il appelle Lorenzo à m'approcher. Mon sang circule à toute vitesse dans mes veines.

— Montrez-nous donc vos talents, me réclame t-il alors en allant prendre place dans le canapé où je m'étais réfugiée quelques minutes plus tôt. Agenouillez-vous et sucez-le !

Je comprends que je n'ai aucune autre alternative que de faire ce qu'il demande. Je descends docilement face à mon partenaire qui sort de son pantalon un sexe d'une taille très impressionnante. Je sais à présent pourquoi les invitées du juge se réjouissent de la présence de cet étalon. Excité par le petit jeu auquel il est convié, et probablement trop habitué à ce qu'on se jette sur lui avec gourmandise, ce dernier se montre impatient devant mon hésitation et me fourre son objet de fierté sous le nez sans la moindre délicatesse.

— Laisse-la faire, intervient notre spectateur. Je veux voir comment elle se débrouille.

Le gars se calme et attend sagement que je me décide. Je prends son sexe dur et tendu dans ma main et je commence par le lécher timidement. Voilà un bon moment que je n'ai pas eu une telle occasion et pour une première, elle est de taille. Il me regarde, le sourire aux lèvres. Son attitude est un véritable défi qu'il m'oblige à relever.

Fouettée dans mon orgueil, je n'ai pas l'intention de passer pour une niaise absolue, j'entame donc une fellation plutôt soutenue. Lorenzo soupire d'aise, je ne dois donc pas être si nulle. Il grogne même son approbation quand je m'enfonce sur son membre raide à la limite de l'écoeurement.

En dépit des circonstances ou peut-être à cause d'elles, j'éprouve une certaine griserie à faire ce qu'on m'impose. Un désir inavouable m'envahit progressivement, sans que j'oublie pour autant l'endroit où je suis ni le témoin muet qui ne rate rien du spectacle.

— Ça suffit, Lorenzo, ordonne sèchement ce dernier. Baise-la !

L'ordre est tombé comme un couperet.

Je tourne la tête vers Alexis Duivel. Il observe tranquillement, le menton appuyé sur sa main. Ses traits fermés ne laissent rien filtrer de ce qu'il pense. Il se contente de soutenir le regard un peu alarmé que je lui adresse sans rien ajouter.

Le type en face de moi ne se fait pas prier deux fois, lui. Il me repousse de telle façon que je me retrouve à quatre pattes sur le tapis, puis il me pénètre d'un coup avec aussi peu d'égards qu'il en a montré à imposer son sexe énorme à ma bouche. Je voudrais protester que je n'en suis déjà plus capable. La situation est si extraordinaire et ma position soumise si troublante que j'en perds à la fois

la raison et ma voix.

Lorenzo entame un va-et-vient intense pour moi qui en ai si peu l'habitude ces derniers temps. Je ne tiens pas plus de trois minutes avant que monte un orgasme redoutablement puissant. Je sens piteusement couler ma jouissance entre mes cuisses. Une jouissance brûlante qui ruisselle sans que je n'y puisse rien et qui offre la preuve évidente de ma reddition. Je serre les dents pour ne pas leur faire cadeau du son en prime.

— OH, ça mouille ! s'exclame un Lorenzo apparemment ravi de ma prestation très humide.

— Il semblerait en effet que cette jeune femme ait quelques prédispositions intéressantes, confirme Alexis Duivel.

Satisfait de m'avoir comblée de ce côté-là et désireux de parachever son œuvre, mon partenaire se met soudain à convoiter une autre partie de mon anatomie. Ses mains s'emparent de mes fesses pour les écarter plus largement et l'un de ses doigts s'aventure vers mon autre orifice qui se contracte subitement à ce contact inattendu. La voix d'Alexis claque comme un fouet.

— Laisse-la maintenant et fais-lui donc savourer le dessert !

Lorenzo obéit sans rechigner. Il se redresse et me tend de nouveau son sexe trempé de mon orgasme.

— Tiens, ma jolie, régale-toi ! ironise-t-il.

Ces paroles crues me hérissent en même temps qu'elles titillent mon imagination. Ma bouche docile accueille donc sa verge gonflée dont le goût me paraît plus épicé que tout à l'heure. Je le sens déjà prêt à jouir, il ondule frénétiquement au point que je suis obligée de le maintenir avec ma main pour ne pas en être écoeurée. Puis il se raidit et le coup part tout seul. Un jet très liquide gicle jusque dans ma gorge.

— C'est bon, grogne-t-il en maintenant ma tête soudée à son membre, ne me laissant pas d'autre choix que de tout avaler.

Il me relâche et secoue son sexe sur ma langue comme il l'aurait fait avec une pompe à essence sur sa voiture. Passé le cap de la surprise, j'ai presque envie d'en rire. L'espace d'une seconde, je me demande comment ces dames de la bonne société qui le réclament tant apprécient ce geste plutôt désinvolte. Mais mon interrogation est de courte durée.

— Tu peux t'en aller, Lorenzo ! Tu es attendu au salon, affirme Alexis sans bouger de son canapé.

— Ravi de vous avoir rencontrée, me lance le gaillard avant de remballer sa marchandise et de partir comme il est venu.

Je hoche la tête, un peu sonnée, et je reste assise sur le tapis où il m'a laissée. Alexis Duivel attend qu'il soit parti pour applaudir.

— Belle performance en vérité ! Vous voir jouir est assez étonnant.

— Je... ça ne m'était jamais arrivé de cette façon, je confesse timidement.

— La peur est un excellent stimulant.

Il se lève et dépose le sac contenant mes affaires près de moi.

— Rhabillez-vous décemment, je vous ramène chez vous, annonce-t-il.

Quelques instants plus tard, nous sortons ensemble du bureau du juge Frécourt. Ce dernier attendait

visiblement dans le couloir la fin de notre entrevue et se précipite au-devant d'Alexis.

— Alors, que faisons-nous ?

— Ne vous inquiétez de rien, vous pouvez rassurer vos invités !

— Et cette jeune effrontée ? interroge-t-il en me fusillant du regard.

— J'en fais mon affaire. J'ai quelques projets pour elle.

Je me cramponne à mon sac en entendant cela. Alexis Duivel s'empare de mon bras et m'entraîne avec lui. On dirait qu'il me sort des griffes de l'ennemi. Je respire l'air frais de la nuit tombée comme si je sortais d'une geôle, même si je reste sous l'escorte de mon gardien.

Il s'arrête devant une Porsche noire rutilante dont il ouvre la portière et me fait entrer quasiment de force. Puis il prend place et démarre sans rien dire. Il ne m'a pas demandé mon adresse, il l'a lue sur ma carte d'identité. Il attend encore quelques minutes avant de reprendre.

— Vous direz à votre amie Daphné que je lui confisque son badge, dit-il en me désignant le porte-clés qu'il a abandonné sur le tableau de bord. Je verrai avec mon père ce qu'il conviendra de décider à son sujet.

— D'accord, j'acquiesce tout bas.

— Quant à vous, tenez, continue-t-il en me tendant une carte de visite à son nom. Dans une semaine, je vous appellerai pour vous donner rendez-vous à cette adresse. Débrouillez-vous pour venir sinon je vous ferai chercher de manière beaucoup moins agréable pour vous.

La menace est claire, cette fois.

— Je viendrai, j'assure.

— Soyez ponctuelle, j'ai horreur d'attendre !

— Je suis toujours ponctuelle.

— Évitez de répondre quand on ne vous y invite pas, grogne-t-il entre ses dents.

Je me renfrogne et je me tais. Il m'adresse un regard noir, mais un sourire narquois se dessine sur son visage. Il lance son bolide dans les rues de Paris si vite que je m'accroche à mon siège. En quelques minutes, il s'arrête devant mon immeuble. Il lorgne la façade d'un air désapprobateur.

— Quel étage ? demande-t-il.

— Rez-de-chaussée, c'est l'ancienne loge du concierge qui a été aménagée en studio depuis que l'immeuble n'est plus gardé.

Il sourcille, mais ne relève pas.

— Reposez-vous maintenant, vous avez eu assez d'émotions pour aujourd'hui, dit-il sur un ton plus gentil.

— Puis-je... me permettre une question ? j'ose lui demander.

— Je vous en prie, accepte-t-il, contre toute attente.

— Pourquoi n'avez-vous pas laissé Lorenzo me sodomiser ?

Il m'observe de ses prunelles sauvages qui me font froid dans le dos.

— Lorenzo aurait été un partenaire bien trop brutal pour une première fois.

— Dois-je vous remercier ?

— En aucune manière. Je ne l'ai pas fait pour vous, mais uniquement dans mon intérêt. Si vous aviez déjà eu une telle expérience, je l'aurais volontiers laissé vous défoncer sans lever le petit doigt pour vous en préserver.

— Vous êtes toujours aussi cynique ?

— Méfiez-vous que votre curiosité ne vous joue pas des tours plus graves. Allez dormir à présent et laissez-moi réfléchir à votre cas.

Je bondis de la Porsche et je file tout droit jusqu'à mon studio où je m'enferme à double tour. Puis je fonds sur mon portable et je clique sur le numéro de Daphné. Elle répond d'une voix ensommeillée.

— Qu'est-ce que t'as ? grommelle-t-elle tandis que je hurle dans le téléphone.

— Y a le feu au lac ! Faut que tu rappliques !

— Maintenant ? T'as fumé la moquette ou quoi ? Il est près d'une heure du mat !

— Daphné, on est cuites ! Ramène-toi !

Et d'un coup, elle semble réaliser.

— J'arrive ! lance-t-elle avant de raccrocher.

— Oh, putain de merde, répète sans arrêt Daphné quand j'ai fini de tout lui raconter.

Je la laisse digérer l'info, elle est blême sur mon lit.

— Que va-t-il se passer à ton avis ? je l'interroge.

— Mon vieux va me tomber dessus, ça c'est sûr ! En plus, sans mon badge, je ne peux plus avoir accès aux services du réseau, et ça, ça me fait chier ! J'espère seulement que mon papoune adoré a gardé ses excellents rapports avec Jacques Duivel. On dirait bien que t'as réussi un coup fumant, rigole-t-elle finalement.

— Quoi ? je fais, stupéfaite de sa curieuse réaction.

— Tu ne te rends pas compte ? T'as fait sortir le loup de sa tanière ! Monsieur Alexis Duivel s'est dérangé en personne, ça, je n'en reviens pas ! Ce mec-là est quasiment inaccessible. Moi-même, je ne l'ai jamais vu. Et toi, tu pointes le bout de ton nez et y te ramène en Porsche ! J'y crois pas !

— Ouais... formidable, je bougonne.

— Y paraît qu'il est... waouh, veut-elle savoir en agitant les mains.

— Il est « *waouh* », mais il est super bizarre. Il m'a foutu les pétoches, tu ne peux pas savoir. Il a une façon de regarder... et de se faire obéir, je te jure que ça fait flipper ! Même quand il parle, ça fait drôle, il s'exprime si calmement, si parfaitement, c'est impressionnant.

— Mais physiquement ?

— Grand, bien foutu, très brun, les yeux noirs ou pas loin, les traits fins.

— Tu sais qu'il est un nez internationalement reconnu, tout comme sa mère !

— Non, je ne savais pas, dis-je dans le vague en me souvenant qu'il a prétendu sentir mon désir.

— Alors, il t'a regardée te faire baiser sur son ordre ? me fait-elle répéter.

— Oui, sauf que je n'ai pas trop bien compris pourquoi il ne le faisait pas lui-même au fond.

— Attends, ma vieille, s'exclame-t-elle en riant. Tu ne connais pas le bonhomme. Alexis Duivel ne baise qu'une seule femme au monde, la sienne.

— Il est marié ? je m'étonne. Mais il a quel âge ?

— Oh je crois qu'il doit avoir dans les vingt-deux, vingt-trois, maintenant.

— Et elle, c'est qui ?

— Mickaëlla Duivel, la veuve d'Henri Valmur, le fondateur de la Société. Mais te goures pas, elle doit avoir une petite trentaine tout au plus. Alexis est raide dingue de sa nana, aucune chance pour que tu le fasses ne serait-ce que bander. Elle règne sur son mec en maîtresse absolue.

Je fais une moue boudeuse qui fait rire Daphné. Elle prend ça résolument à la rigolade. Tant mieux après tout ! Moi, je n'ai plus qu'à stresser durant encore une semaine.

Il est maintenant trop tard pour qu'elle rentre chez elle, je l'invite à partager mon lit en mezzanine. Elle se faufile sous la couette contre moi. C'est con, mais je me sens rassurée.

— Je me suis fait passer un savon monumental, raconte Daphné qui me rappelle le surlendemain. Mon père était furibard. Il a eu Jacques Duivel au téléphone... hors de lui ! Il a menacé de lui infliger une amende démentielle malgré leur amitié de trente ans. Mais bon, mon vieux a su y faire.

— Et toi ?

— Ben, je suis privée de réseau jusqu'à nouvel ordre. Y paraît que tout dépend de toi, ma jolie !

— Comment ça ?

— Comme toujours, la Société est en train de mener une enquête approfondie sur ton compte sans que tu le saches et puis ils te convoqueront pour te faire cracher au bassinnet.

— Cracher quoi ? J'ai pas un dard !

— Ils trouveront un arrangement, t'inquiète, dit-elle, faussement rassurante. Et peut-être même que ça va bien leur plaire de te faire bosser pour rien.

— Bosser ? Qu'est-ce que tu racontes ? De la prostitution ?

— Dans le monde bon chic bon genre de la Société, c'est un terme qui ne s'emploie guère. Si on relativise, ça y ressemble mais sous une forme plus... mondaine !

— Tu rigoles ou quoi ?

— Ouais, j'suis tordue de rire là !

— Tu te rends compte dans quel pétrin tu m'as foutue ?

— Eh oh ! T'étais bien volontaire pour aller te faire sauter à ma place et empocher les biftons. À ton avis, c'était quoi d'autre déjà ?

Elle marque un point.

— Je suis désolée, Daphné, mais je perds les pédales en ce moment. Je stresse un max pour samedi.

— Je comprends, Cali ! Je suis désolée aussi, crois-moi !

Je souris tristement.

— Et si on se faisait une toile ce soir ? Histoire de se changer les idées !

Je cède, plus encline à me distraire qu'à sombrer dans la mélancolie.

Une toile avec Daphné, ça veut dire un film où elle ne va pas arrêter de jacasser, un petit resto où elle va essayer de brancher tout ce qui porte un pantalon et un retour à son appart où elle finira par me baiser puisque c'est ce qu'elle préfère de toute façon depuis maintenant cinq ans qu'on se connaît.

— Demain, 17 heures à l'adresse que je vous ai donnée, fait la voix d'Alexis au téléphone.

Je raccroche après avoir accepté. Je ne sais même pas comment il s'est procuré mon numéro. Je sais juste que mon estomac s'est noué douloureusement quand je l'ai reconnu à l'autre bout du fil.

Je passe une nuit d'enfer en imaginant tous les scénarios possibles. Je finis par m'endormir en me rêvant prostituée sur un trottoir sordide. Je me réveille le lendemain en sursaut le front en sueur. À croire que même à distance, ce mec m'impressionne.

J'ai pris la précaution de partir une demi-heure plus tôt que l'horaire prévu, au cas où. En attendant l'heure exacte, je regarde avec admiration le magnifique hôtel particulier où j'ai rendez-vous. Je reconnais devant l'escalier de pierre la Porsche noire qu'Alexis Duivel conduisait la semaine précédente. D'un coup, mon portable vibre dans ma poche, le rappel que j'avais enregistré.

Il est l'heure !

Un homme d'une soixantaine d'années vient m'ouvrir et m'escorte en silence jusqu'à un petit bureau. Il m'y laisse seule et repart à ses occupations. Je n'attends pas plus de quelques minutes avant d'entendre résonner des pas précipités dans l'escalier pas loin. Alexis débarque comme une tornade dans son bureau. S'il a vraiment vingt-trois ans, je lui en mets trois dans la vue. Et en cet instant où il a galopé pour venir me rejoindre, il paraît plus jeune que la fois d'avant.

— Je vous remercie d'être venue, me lance-t-il en refermant les portes derrière lui.

— Avais-je le choix ? j'ironise.

— À la vérité, non, me confirme-t-il en s'asseyant et en m'invitant à en faire de même.

Il m'observe un court instant puis il ouvre un tiroir et en sort un dossier rouge qu'il jette devant moi.

— Lisez !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le rapport que la Société m'a fait parvenir à votre sujet. Lisez et dites-moi s'il contient des erreurs !

Je l'ouvre et je commence à lire quand la voix d'Alexis Duivel s'élève.

— Vous vous appelez Pascaline Villers, mais tous vos amis et parents vous surnomment Cali. Vous êtes née à Rouen, le 7 octobre 1985, vous avez vingt-six ans. Vos parents habitent toujours en Normandie. Votre père est informaticien et votre mère possède un petit restaurant qu'elle a hérité de votre grand-mère et dont le chiffre d'affaires n'est franchement pas terrible. Cependant, elle ne le céderait pour rien au monde dans l'espoir de vous voir un jour vous y installer à votre tour. Vous êtes la fille aînée d'une famille de quatre enfants, vous avez trois frères de vingt-quatre, vingt-et-un et dix-sept ans. Pour faire plaisir à votre mère, vous vous êtes tournée vers une école d'hôtellerie assez prestigieuse où vous avez rencontré Daphné Lefèvre qui est devenue votre meilleure amie et accessoirement votre *sex-toy*.

Il marque une pause et sourit quand je l'assassine du regard. Puis il reprend sur le même ton rapide et détaché.

— Afin de parfaire votre cursus, vos parents vous ont offert une année de scolarité dans une Butler Academy à Londres où vous avez substantiellement amélioré votre anglais ainsi que vos bonnes manières. Hélas, depuis votre retour en France, vous n'avez pas rejoint le restaurant maternel, mais vous préférez végéter dans un hôtel de deux malheureuses étoiles alors qu'une formation comme la vôtre aurait dû vous conduire dans un palace. Vous gagnez de quoi payer votre loyer, mais certainement pas de quoi financer ce que vous me devez !

— Quoi ? je bondis.

Il lève un sourcil, faussement intrigué par ma réaction.

— Ce rapport est tout en votre faveur, Pascaline, reprend-il. Vous méritez bien mieux que ce que vous faites actuellement. Alors j'ai décidé de vous donner un petit coup de pouce en vous faisant entrer dans la Société. Vous allez désormais bénéficier d'appuis solides et de services auxquels vous ne songez même pas. Mais je suis obligé d'avancer personnellement le montant de votre adhésion, car j'assume seul ce risque contre l'avis général de mon père et du Conseil d'administration.

— Pourquoi faites-vous ça ? je l'interroge, soupçonneuse.

— Parce que je vous ai mise à l'épreuve et vous m'avez convaincu. J'ai besoin de quelqu'un comme vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez réussi à surmonter votre crainte malgré la pression que je vous ai infligée. Vous avez accepté mes ordres sans broncher. Vous êtes quelqu'un de discipliné et de souple. L'école de majordomes doit sûrement y être pour quelque chose dans ce trait de votre personnalité. À compter de lundi, vous allez prendre vos nouvelles fonctions en tant que gouvernante à l'hôtel Lutz. Monsieur Benjamin Dautun, le directeur, vous y attend, il va de soi qu'il est parfaitement au courant de votre situation.

— Je croyais que l'anonymat et la discrétion étaient des principes fondamentaux au sein de la Société ?

— Vous avez raison, sauf que dans votre cas, vous n'agissez pas en tant que membre de la Société, mais en tant qu'employée.

— Employée ?

— De manière tout à fait légale et sous une façade très conventionnelle, la Société emploie certaines personnes qui mettent par ailleurs leurs talents divers et variés au service de nos membres. En ce qui vous concerne, vous allez intégrer l'équipe de ce prestigieux hôtel.

— Et sous cette façade ?

— Mon père a créé à New York une seconde branche de la Société. Il compte parmi ses membres quelques personnalités influentes et très fortunées qui sont prêtes à dépenser des sommes astronomiques pour s'offrir ce qu'il y a de mieux. Il y a deux semaines, j'ai été contacté par un de ces membres qui débarque prochainement à Paris et qui souhaite un service d'un genre très particulier. J'avoue que j'étais contrarié par cette demande que je ne voyais pas comment satisfaire et vous m'êtes tombée dans les bras, si j'ose dire ! Je vous mets le marché en mains, Pascaline. Si vous acceptez cette mission, vous et moi serons quittes. Je considérerai non seulement votre dette comme

effacée, mais vous continuerez à travailler à l'hôtel Lutz avec des conditions de salaire amplement plus favorables que celles dont vous disposez aujourd'hui. Qu'en pensez-vous ?

— Sur le papier, il me paraît difficile de refuser, mais je veux en savoir davantage sur la mission elle-même.

— Vous avez raison, approuve-t-il sans ciller. Venez, je vais vous montrer quelque chose.

Il se lève et se dirige vers le couloir. Je l'accompagne un peu soucieuse tandis qu'il continue à m'expliquer.

— Notre membre en question arrive en France dans une semaine. Il a une grosse négociation à diriger et va passer quatre semaines à Paris. Il a réclamé de s'installer dans un des appartements que met parfois l'hôtel Lutz à la disposition de certains de ses clients prestigieux qui veulent travailler dans des conditions optimales. Il a exigé que la Société lui fournisse une gouvernante en qui il puisse avoir confiance.

— Et c'est là que j'interviens ?

— Vos compétences professionnelles vous placent en position idéale pour assumer ce rôle en effet, confirme-t-il. Mais surtout votre tempérament semble également convenir aux exigences de ce client.

— Mon tempérament ?

Il me précède dans un escalier qui nous fait descendre au sous-sol. Il ouvre une porte et me fait entrer. Je reste muette de stupeur. La pièce confinée est un vrai repère de pervers psychopathe, avec des fouets accrochés au mur, une table étrange que je devine destinée à certains supplices, des cordes, des masques, des menottes et tout un tas d'objets plus effrayants les uns que les autres. Alexis Duivel s'approche de mon oreille.

— Qu'est-ce que ça vous inspire ?

— Je... je ne sais pas, je bredouille, anxieuse.

— Vous avez peur ?

— Oui, un peu !

— Vous avez su surmonter cette peur la semaine dernière quand je vous en ai donné l'ordre. Vous avez obéi si facilement que j'en ai été agréablement étonné, je dois dire.

— Qu'est-ce que je dois comprendre ?

— Vous êtes habituée à recevoir des ordres même brutaux et vous réagissez positivement. Je pense que vous êtes le genre de femme à surmonter bien davantage que la peur par obéissance, insinue-t-il.

— Vous plaisantez ? je me défends de plus en plus inquiète. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

— Pour m'en assurer et je ne vous vois pas en train de vous enfuir.

— Votre client est un pervers ?

— Ai-je l'air d'un pervers ?

Je le dévisage, stupéfaite. Il reprend en souriant.

— Je veux être certain que vous serez capable d'assumer entièrement la mission sans vous échapper à la première alerte, sans vous évanouir à la première exigence un peu extraordinaire de notre client. Je vous crois solide, vous me l'avez prouvé, vous avez du caractère mais vous êtes suffisamment souple pour l'utiliser à votre profit.

— La peur peut être un stimulant, mais ça... c'est de la douleur, je lui fais remarquer.

— La douleur peut être utilisée de la même façon et vous pouvez en tirer le même bénéfice.

— J'ai du mal à le concevoir, je proteste.

Il s'empare d'un martinet aux lanières de cuir et je tremble déjà. Il a un air menaçant et les yeux si profonds qu'il me terrifie. Mon cœur s'arrête de battre quand, tout à coup, il écarte un rideau qui cache une partie de la pièce.

Je ne peux réprimer un petit cri de surprise horrifiée en découvrant une jeune femme attachée les bras en l'air. Elle est seulement vêtue d'un harnais de cuir qui ceinture son corps nu.

Alexis la dévore d'un regard de lave, puis il lève dangereusement le martinet et lui assène un coup cinglant sur le bas des reins. Les lanières ont claqué sur ses fesses et m'ont tiré un frisson atroce. Des traces rouges marquent aussitôt la peau laiteuse de la femme qui n'a pas bronché. Alexis se penche sur elle et la caresse doucement. Il écarte alors plus largement ses cuisses et retire de son sexe un gode inondé.

— Mon amour, tu es décidément incorrigible, tu as encore joui, la gronde-t-il avec un humour qui m'échappe.

Il l'embrasse ensuite avidement en la prenant dans ses bras.

— Merci pour mon cadeau, ronronne-t-elle.

— Ce nouveau jouet te plaît ?

— Il est parfait, mais il ne te remplace pas.

— Je te promets de soulager ton impatience tout à l'heure, mais j'ai besoin de toi. Viens que je te présente ta nouvelle élève.

Il détache les mains de sa prisonnière consentante et dénoue la corde qui entrave ses poignets. Il lui présente galamment un somptueux peignoir de soie noire et je l'entends murmurer qu'il l'aime à son oreille. Elle se retourne alors vers moi et m'adresse un regard magnifique d'un vert d'eau peu courant.

Mickaëlla Duivel est sans conteste une femme sublime, la seule probablement à pouvoir séduire un homme comme lui. Elle vient vers moi qui suis tétanisée à quelques pas et me tend une main cordiale. Je la saisis en tremblant encore. Elle est détendue comme si elle sortait de son bain.

— Bonjour, Mademoiselle Villers, Alexis m'a beaucoup parlé de vous.

Ce dernier enlace la taille de sa femme et m'adresse un sourire vainqueur et ravi.

— Pascaline, il vous reste peu de temps pour que vous soyez entièrement prête à assumer votre mission. Dans ma grande mansuétude à votre égard, j'ai décidé de vous octroyer le meilleur professeur qui soit. Je vous présente Mickaëlla Duivel, ma merveilleuse épouse.

— Je... suis ravie de vous rencontrer, Madame Duivel, je bredouille, toute penaude.

— Appelez-moi Micky, je vous en prie, réclame-t-elle en souriant.

— Nous serions plus à l'aise pour discuter dans le salon, propose Alexis.

Je soupire de soulagement en quittant cette salle des tortures où je devine que Mickaëlla Duivel prend plaisir à se laisser enfermer. Elle est vive, souriante et irrémédiablement amoureuse de son sadique de mari. Je comprends alors que Daphné fait fausse route à leur sujet. Dans ce couple étonnant, Monsieur domine Madame physiquement, mais il est entièrement sous le charme de sa victime si

soumise. Ils sont à parfaite égalité.

Confortablement installés dans les canapés, la conversation reprend au sujet de ma mission. À aucun moment, il ne fait doute dans leur esprit que je pourrais refuser. Plus ils en disent, plus je me sens tentée par l'expérience.

Alexis assure que ce que je viens de voir n'est qu'une illustration et que rien n'indique que son client spécial soit adepte de ce genre de pratiques. Tout au mieux veut-il s'assurer que je serai préparée à toutes les éventualités. Je ne sais pas si cela me rassure ou pas. Je suis un peu perdue.

— Il vaudrait mieux laisser Pascaline réfléchir tranquillement encore un jour ou deux, suggère gentiment Micky.

— Nous n'avons pas le temps, mon amour, réfute son mari. Le client exige de savoir si nous accédons à sa demande avant demain soir.

Je réfléchis vite malgré l'air désolé de Madame Duivel et mon cerveau fait le tour des nombreux avantages que j'aurais à tirer de cette mission.

— Vous m'assurez qu'à l'issue de ces quatre semaines, je suis libre vis-à-vis de vous.

— Je vous l'assure.

— Je conserve cet emploi ?

— Oui, ainsi que tous les avantages liés à votre qualité de membre du réseau.

— Me sera-t-il demandé autre chose plus tard ?

— Seulement sur la base de votre volontariat, comme le fait votre amie Daphné pour les soirées qu'on lui propose.

— Très bien, dans ce cas, j'accepte.

Alexis se lève et me tend la main.

— Donnant donnant, Pascaline ! Ma parole contre la vôtre.

Je saisis sa main ferme et je soutiens son regard.

— Donnant donnant !

— Parfait ! Dans ce cas, Micky va vous emmener dès demain pour vous préparer. Il ne nous reste qu'à signer ces documents, déclare-t-il en déposant devant moi deux pochettes.

— De quoi s'agit-il ?

— De votre lettre de démission de cet hôtel où vous perdez votre temps et votre énergie d'une part et de votre nouveau contrat de travail à l'hôtel Lutz d'autre part. Je vous le dis, très Chère, vous venez indubitablement de grimper dans l'échelle sociale. Vous quittez les ascenseurs poussiéreux et les escaliers grinçants pour le marbre blanc et le luxe.

Je parcours les deux documents et tout me semble en ordre. Je saisis le stylo qu'il me tend et j'appose ma signature aux bas des feuillets avant de les lui rendre.

— Que diriez-vous d'une coupe de champagne ? propose alors Mickaëlla.

Je ne refuse pas, au contraire, je sens que j'en ai le plus grand besoin.

À 10 heures précises, la Porsche noire est devant mon immeuble. Ça me fait drôle de grimper à

bord de ce véhicule qui est habituellement réservé aux personnes que je sers plutôt qu'à moi. Mickaëlla Duivel est superbe, tout sourire.

— Vous allez bien, Pascaline ? me demande-t-elle gentiment.

— Oui, merci. Vous pouvez m'appeler Cali, lui dis-je en comprenant fort bien que mon prénom à rallonge est décourageant pour la plupart des gens, à commencer par les premiers responsables de cet état de fait, mes parents, qui se sont empressés de me trouver un surnom plus court.

— Eh bien, puisque vous êtes d'attaque, Cali, attendez-vous à une journée chargée.

— Par quoi commençons-nous ?

Elle démarre avant de me répondre, puis déclare avec enthousiasme qu'elle va me présenter le meilleur coiffeur de Paris, le plus bavard aussi, le plus attachant, le mieux renseigné et surtout, celui qui dégote les meilleurs sandwiches au saumon de la capitale.

Son humour me fait rire. Elle est si différente de l'image que j'ai gardée d'elle, la croupe rougie du coup de martinet. Je crève d'envie de l'interroger, mais je n'ose pas encore.

Quand elle se gare au bout de quelques minutes, je découvre un salon tout ce qu'il y a de plus normal. Micky me précède dans la boutique et un homme d'une quarantaine réjouie se précipite au-devant de nous.

— Vous êtes sublime, la félicite-t-il. Alors, vous nous amenez une nouvelle adorable jeune personne ?

— Bertrand, je vous présente Pascaline Villers. Je vous préviens qu'Alexis a des exigences particulières, annonce-t-elle.

— Oh oui, je sais, votre mari m'a envoyé un mail.

Il nous escorte dans un couloir et ouvre la porte d'un cabinet privé dans lequel il y a tout l'équipement nécessaire. Et la torture commence : lavage, soin, relavage, séchage, mèches de couleur, relavage. J'ai l'impression de passer ma vie au bac.

Quand il faut que je m'installe à la table de coiffage, je respire et je retrouve enfin une position droite qui soulage mes cervicales. Je peux aussi comprendre mieux ce que ces deux-là mijotent à mon sujet.

— Le client a demandé tout sauf une blonde.

— Pourquoi pas blonde ? je m'étonne.

— D'après Alex, il est grand amateur de blondes et si j'en crois sa dernière conquête, c'est encore le cas. Peut-être a-t-il envie de changer radicalement de décor.

Bertrand approuve.

— Je vous ai fait quelques mèches dorées pour rehausser et donner de la profondeur à votre couleur naturelle. Maintenant, je dois couper, affirme-t-il.

— Soyez prudent ! Il veut des cheveux longs, précise Micky.

Bertrand lui tend sa paire de ciseaux d'un air provocateur. Elle rit.

— Et ces sandwiches ? beugle-t-il à la cantonade. Il est plus de midi, j'ai une de ces faims !

Déjà midi ? Je n'ai rien vu passer.

Micky a raison, les sandwiches que nous a amenés une employée du salon sont extra. Bertrand s'octroie une courte pause avant de passer au brushing, puis il appelle l'esthéticienne du salon qui débarque avec une petite valise sous le bras. Elle est censée m'apprendre comment me farder pour

cette mission. C'est cependant Micky qui me fait la leçon tandis que la fille œuvre sur mon visage.

— Il est important que vous vous rappeliez que vous devez toujours avoir une allure impeccable, discrète et efficace. Pas question de maquillage trop appuyé qui ferait vulgaire et déplacé. Pas question non plus de ressembler à une star du cinéma. Sa petite amie est là pour ça. Vous devez vous maquiller tous les jours et être prête à l'heure qu'il décidera. Vous allez repartir avec tout ce qui vous sera nécessaire. S'il a des exigences particulières, ce sera à vous de vous y adapter. Il déteste les parfums lourds et vanillés. Je vous ai mis dans cette petite valise un flacon d'une eau fraîche, n'en abusez pas cependant.

J'enregistre au fur et à mesure le flot d'informations. L'esthéticienne a terminé. Je peux enfin m'admirer dans le miroir. Entre ma nouvelle coiffure qui, bizarrement, fait paraître mes cheveux plus longs qu'avant et le maquillage naturel qui fait ressortir le bleu de mes yeux, je suis conquise.

— Avez-vous bien retenu la manière de procéder ? interroge Micky.

— Je crois, oui !

— Parfait, dans ce cas, étape suivante ! lance-t-elle.

Nous reprenons la route. Je dépose sur la banquette arrière la petite valise de produits en question. C'est Noël en mai !

Cette fois, c'est devant un institut de beauté que nous nous arrêtons. Sitôt la porte franchie, Micky me pousse vers un ascenseur d'où sort une charmante jeune femme qui nous accueille par nos noms. Mon accompagnatrice me présente Jill, l'indispensable esthéticienne du réseau à qui tous les membres ou presque de la Société raffolent de confier leurs corps. Sauf que, prétend-elle, je ne suis pas là pour une partie de plaisir.

Je suis priée de me déshabiller et de rejoindre en peignoir de bain, une vaste pièce au bout du couloir. Jill m'invite à me mettre nue et à m'allonger sur la table. Minute après minute, bande après bande, je vois disparaître le moindre poil de mon corps, y compris sur mon sexe. Ça me fait tout bizarre de toucher mon pubis tout doux. Jill a pris soin de m'enduire d'une huile apaisante et parfumée. Un vrai régal !

Une heure et demie plus tard, nous sautons à l'étape numéro trois. Une boutique de vêtements de luxe dans une avenue très chic. Une jolie petite blonde se charge de nous ouvrir et Micky la gratifie d'un sourire avenant en la remerciant par le prénom de Mélanie.

Là encore, la commande a été passée par Alexis. Pas besoin de choisir, tout est prêt. Quand je m'étonne, Micky rit légèrement. Elle me raconte comment son mari prend depuis leur rencontre, le même plaisir à choisir chacune de ses tenues. Je lorgne sur l'ensemble vert qu'elle porte et je me dis qu'elle a raison de lui faire confiance.

Dans l'immense salon d'essayage, je découvre une panoplie complète. Aucun pantalon, des jupes courtes, des chemises, des tuniques légères, des petits tops sympas ainsi que plusieurs paires de chaussures dont le talon ne descend jamais sous les dix centimètres. Je plains déjà mes pieds.

Je m'affole devant le tas de vêtements et sur le montant de la facture. Micky hausse les épaules et réclame mes tenues de travail.

— Ah parce que ça, ce ne sont pas mes tenues de travail ? je m'écrie.

— Non, c'est votre penderie de tous les jours s'il vous arrivait d'avoir des disponibilités. Notre client a une idée très précise de ce qu'il veut. Mélanie va nous l'apporter.

La jeune vendeuse revient vers nous, deux cintres à la main. Elle me tend une robe noire dans laquelle je doute de rentrer.

— Elle est exactement à votre taille, se défend-elle quand j'avoue mon scepticisme. Monsieur Duivel nous a fait parvenir vos mensurations.

Je marmonne et j'enfile la robe. Elle s'arrête à mi-cuisse et offre un point de vue plongeant et arrondi sur ma poitrine. Je suis heureusement dispensée du tablier ridicule dont j'étais affublée lors de la réception de Monsieur Frécourt.

La seconde robe est un peu plus sage bien qu'elle soit elle aussi très courte. Elle est entièrement boutonnée devant et le décolleté en V ne laisse apparaître que la naissance de mes seins.

— Je crois que c'est exactement ce qui convient, estime Micky largement plus au courant que moi des exigences de ce monsieur si mystérieux.

Les sachets s'accumulent dans le coffre de la Porsche. Je m'étonne de ne pas la voir payer, elle m'explique le système ingénieux de cotisations, j'admire et je me dis surtout que je n'aurai jamais les moyens de m'offrir tout ça.

— Dernière étape et pas des moindres, annonce Micky en se garant au milieu de nulle part.

— C'est quoi ?

— Madame Jeanne.

Une dame aux lunettes sur le bout du nez nous salue derrière une porte que je n'aurais jamais eue l'idée de franchir. Elle nous fait passer aussitôt dans un salon à l'ambiance très féminine, rouge et sensuelle en diable.

Je dois me déshabiller entièrement pour la troisième fois de l'après-midi. Il s'agit ici de soutiens-gorge, de strings, de guêpières, de corsets que je n'ai jamais portés de ma vie et qui me donnent une allure incroyable. Il s'agit de porte-jarretelles que j'apprends à mettre, il s'agit de tant de choses que je dois enfiler et enlever tour à tour que j'en ai les bras en compote et des étoiles plein les yeux. La caverne d'Ali Baba vient de s'ouvrir pour moi et Micky assure que tout m'est acquis. Qu'y a-t-il de mieux que Noël ?

Quand je suis libérée de mes essayages, Micky me garde nue. Elle me prend la main et me fait descendre un escalier en colimaçon. Madame Jeanne a déjà ouvert une petite porte. J'y reconnais l'ambiance si particulière que j'ai éprouvée dans le sous-sol des Duivel. Des tas d'objets du même type sont installés sur des présentoirs.

— Vous souvenez-vous de la tenue que je portais hier ? me demande Micky.

— Oui, une sorte de harnais.

— Laissez-moi vous aider à passer celui-ci, dit-elle sans vraiment me laisser le choix.

Tandis qu'elle parle, les lanières de cuir commencent à ceinturer mon corps.

— Ça peut effrayer au début, mais on s'y fait très vite et il devient un accessoire auquel vous prenez tellement goût que vous accepteriez avec plaisir de le porter tous les jours.

Elle écarte un peu mes jambes pour y glisser deux lanières qu'elle attache à une boucle de ceinture derrière moi. À moins d'être Oudini en personne, je ne vois pas comment m'extraire de ce gadget. Les sangles s'insinuent intimement entre mes fesses et je me trémousse. Micky s'en amuse.

— Je sais, ne vous inquiétez pas. Vous risquez même de jouir d'ici quelques minutes. Ça a dû

m'arriver une bonne dizaine de fois le premier jour, me confie-t-elle.

Elle me tourne vers le grand miroir. Le choc est sévère. Je peine à assumer mon image. Des larmes envahissent mes yeux. Micky me prend le visage dans ses mains.

— Je comprends votre désarroi. Vous devez faire en quelques minutes un chemin que moi-même, j'ai mis plusieurs mois à accomplir. Mais je vous assure que ça en vaut la peine. Vous devez y chercher un seul but, Cali, le plaisir. À chaque fois que vous recevrez un ordre, prenez-le comme un mot d'amour, à chaque fois que votre peau rougira, prenez-le comme une caresse. Donnez-vous sans retenue, offrez-vous pour mieux recevoir. Abandonnez votre corps à un homme qui, je suis sûre, saura vous donner un plaisir intense. Et si ça ne dure que quatre semaines dans votre vie, ça aura été quatre semaines de jouissance. Vous aurez vécu une expérience que bien des femmes rêveraient de connaître un jour.

— Comme vous ?

Elle me sourit et sous mes yeux incrédules, elle se déshabille. Elle porte elle aussi son harnais. Devant le miroir, nous nous ressemblons un peu, je me rassure. Mon corps ne me paraît plus si effrayant depuis que le sien enflamme mon imagination.

— Il me reste une chose à vous apprendre, me dit-elle tranquillement.

— Quoi ?

— Alex m'a dit que vous étiez une vierge anale.

Je me sens rougir. Elle repousse tendrement une mèche de mes cheveux et réclame mon regard avant de désigner un tas d'objets sur une étagère.

— Je pourrais vous montrer comment profiter de toutes ces choses mais ça n'y changerait rien. Ce genre de pratique ne vaut que par la seule expérience. Je vous infligerais une souffrance inutile qui ne vous mettra pas à l'abri d'une autre souffrance plus intense. Retenez simplement ceci, vous seule disposez de votre corps. Si vous ne vous sentez pas prête ou si vous n'en avez pas envie, vous constaterez que votre corps s'y refusera de lui-même. N'ayez pas peur de dire non, si le client n'est pas content, j'en fais mon affaire. Se donner de cette façon exige un sacrifice. Ne le faites que si vous en avez vraiment très envie, Cali. Je ne veux pas que vous vous sentiez contrainte par votre engagement. Promettez-le-moi !

Je n'hésite pas une seconde et je promets. Micky détache alors une à une les sangles du harnais et je peux quitter ce drôle d'équipement qui rejoint le tas volumineux de lingerie. Je m'attarde sur les laisses et les colliers accrochés au mur. Elle me rejoint dans ma contemplation.

— Comment en êtes-vous venue là ? j'interroge.

— Par amour, bien sûr ! Sans amour et sans confiance, on ne peut pas accepter de se soumettre à ce point. Mais vous savez, il n'y a pas forcément besoin de ces artifices pour amener quelqu'un à la soumission la plus absolue et c'est parfois bien pire et plus douloureux qu'un coup de martinet sur les fesses.

— Il ne vous fait jamais mal ?

— Non, jamais. Alex ne supporte pas l'idée que je puisse souffrir par sa faute. Seule l'idée de la douleur et de la domination l'excite. Il est toujours d'une incroyable tendresse. Je vous souhaite de rencontrer un jour un homme comme lui mais je crains qu'ils ne soient rares en ce bas monde.

— Vous avez de la chance !

— Je le sais pertinemment, sourit-elle. Allez venez, je vous amène à lui, il veut vous parler de votre client particulier.

Le dossier n'est pas très épais, il tient en quelques feuillets, des photos, des coupures de presse, l'essentiel de ce que je dois utilement savoir. Alexis Duivel est négligemment assis derrière son bureau et me laisse prendre connaissance de la mission qu'il me réserve. Micky lui a rapidement rendu compte de notre journée et lui a assuré que j'étais fin prête avant de nous laisser en tête à tête.

Quand j'ai parcouru le dossier, je relève le nez vers lui. Il a son air déterminé contre lequel il me paraît difficile de lutter.

— Notre client s'appelle Daniel Sitrange. C'est un homme d'affaires français qui vit à New York. Il a trente-sept ans et une solide réputation de loup aux dents longues dans son domaine. Il a commencé sa carrière comme conseiller financier pour des entreprises en difficultés avant de se transformer en investisseur avisé. Il est désormais multimillionnaire et les plus grandes sociétés du monde entier font appel à son expertise. Il n'est pas du genre à s'attendrir ni à s'attarder. D'un point de vue personnel, c'est exactement la même chose. Daniel Sitrange est amateur de belles femmes, mais n'en garde aucune. Il est actuellement en couple avec le mannequin français Clémence Lannier dont vous avez la photo dans le dossier.

Je consulte le document, Clémence Lannier ne m'est pas inconnue, son joli minois s'étale régulièrement à la une de magazines. C'est une magnifique blonde sculpturale d'une vingtaine d'années et au compte en banque assez confortable, je suppose. Sur les clichés, elle s'accorde idéalement avec notre client. Daniel Sitrange est un très bel homme, brun, les cheveux impeccablement coupés très courts, les traits volontaires et la mâchoire carrée. Il porte superbement le smoking et ne néglige jamais sa mise de toute évidence. Alexis complète le portrait.

— Monsieur Sitrange débarque demain pour quatre semaines, vous trouverez dans ce dossier la liste des plats qu'il apprécie particulièrement et ce qu'il déteste. Il a réclamé les services d'une gouvernante parfaite et soumise. Je ne saurais trop vous inviter à vous plier à la moindre de ses exigences. Physiquement, vous êtes telle qu'il l'a spécifié, je pense qu'il sera surpris. Pour le reste, je compte entièrement sur vous. Pendant ces quatre semaines, nous n'aurons aucun contact, mais si vous avez besoin de quelque chose, ou si vous rencontrez un problème, avertissez-nous immédiatement !

Je détaille la liste de mes obligations, ménage, cuisine, service... ce qui ressemble à ce que je fais déjà.

— Soyez prête dès demain à 14 heures ! En attendant, je vous emmène visiter votre logement pour le mois qui vient.

Alexis Duivel se gare au bas d'un bel immeuble de la rue des Andes. Je le suis en silence jusqu'au septième et dernier étage. Sur le palier se trouvent deux logements. Celui de droite est l'appartement réservé à notre client, un superbe cinq pièces avec balcon aménagé en terrasse avec vue sur la Tour Eiffel, cuisine séparée du séjour immense, deux chambres, un bureau et une salle de musculation équipée des dernières technologies dans ce domaine. La salle de bain est somptueuse, la baignoire balnéo me fait envie tout comme la douche à l'italienne. Je ne m'attarde pas trop à rêvasser et je continue ma découverte en compagnie d'Alexis Duivel dont l'air blasé ne me surprend pas.

— Vous êtes logée de l'autre côté, annonce-t-il. Je vais vous montrer !

Il referme soigneusement l'appartement dont il me donne les clés en me spécifiant que les courses seront faites dans la matinée du lendemain et qu'il conviendra que je sois là pour accueillir le livreur et ranger. J'acquiesce et je le suis jusque chez moi.

Je bénéficie d'un studio d'une trentaine de mètres carrés. Si l'endroit n'est pas immense, il dispose cependant de tout ce qui peut m'être utile et la déco est fraîche et agréable. En plus de mon grand lit, j'ai un petit espace cuisine où il y a tout en miniature, frigo, four, évier et même un lave-vaisselle. J'ai aussi la chance d'avoir une salle de bains dotée d'une baignoire.

Bref, cent fois mieux que chez moi. Je me vois mal chipoter.

Alexis le sait d'ailleurs et m'observe tandis que je fais le tour de mon studio provisoire. Il me tend mon trousseau de clés.

— Je vous téléphone demain pour vous confirmer l'arrivée de Daniel Sitrange. Est-ce que vous vous sentez d'attaque ?

— Oui, je crois !

— Je souhaiterais que vous fassiez mieux que de croire, réplique-t-il sèchement.

Je devine que c'est une manière de me mettre tout à fait dans le rôle qui va être le mien.

— Oui, Monsieur Duivel, je suis prête.

Il sourit, satisfait.

— Merci, Mademoiselle Villers, approuve-t-il. Je vous laisse prendre vos marques ici. Je vous souhaite bon courage et bonne chance pour cette mission.

Nul doute qu'il supervisera de loin mais qu'importe, je le remercie de sa sollicitude et je le regarde partir.

Par la petite fenêtre de ma chambre, je vois les toits de Paris, ça me change radicalement de mon rez-de-chaussée sombre et bruyant. Tout me plaît dans ce nouvel environnement. J'ignore encore à quoi m'attendre, mais rien que ça, ça en vaut déjà la peine.

Le lendemain matin, je suis sur le pont à 9 heures précises. J'ai ramené dans mon studio les quelques affaires personnelles qui me seront utiles et j'ai largement aéré l'appartement. Quand le livreur sonne, c'est au bas mot une demi-douzaine de cartons qu'il débarque de son camion. J'en ai pour une éternité à installer dans les placards.

De toute évidence, Monsieur Sitrange est amateur de bière et de single malt écossais. J'apprends à cerner le personnage au travers de ce que je range à son intention.

Il en va de même pour son linge, la penderie ne compte que des draps blancs et la salle de bain que des éponges immaculées.

Sans doute l'habitude de l'hôtel !

Un fleuriste amène quelques bouquets de fleurs, blanches elles aussi, que je dispose dans le séjour et dans le bureau. Lorsque tout me semble prêt, il est déjà près de 13 heures. Alexis Duivel m'appelle comme convenu quelques minutes plus tard.

— Il a débarqué de l'avion, il sera chez lui d'ici une demi-heure, tout est en ordre ?

— Oui, Monsieur Duivel !

— Vous êtes prête vous aussi ?

— Pas encore, je dois me changer.

— Dans ce cas, faites-le rapidement ! Bon courage, Cali !

Je souris en devinant son stress dans ce dernier encouragement. De m'être mise au travail m'a détendue et je m'apprête simplement à accomplir ma tâche comme j'ai appris à le faire.

Je file chez moi et je me change pour enfiler la robe boutonnée sur le devant. Mon reflet dans le miroir est conforme à ce que l'on attend de moi.

Je gagne l'appartement et je fais un rapide tour d'inspection. Je n'ai pas le temps de stresser inutilement, le bruit d'ascenseur m'apprend l'arrivée de mon patron. Je me hâte d'ouvrir la porte.

C'est le chauffeur qui transporte les bagages. Je le salue aimablement et il m'adresse un chaleureux bonjour. Je lui indique où déposer les valises. Il s'exécute et revient tout sourire vers moi.

— Je suis Franck, me dit-il. Vous devez être Pascaline.

— En effet, heureuse de vous connaître !

Il hoche la tête et désigne l'ascenseur.

— Il passe un coup de fil, il ne va pas tarder, m'explique-t-il en devinant ma perplexité devant l'absence du principal intéressé. Dur de lui faire quitter le téléphone.

— Oh, eh bien, je ferai avec !

— Alors, bon courage, s'esclaffe-t-il en partant.

Et de deux !

Mais qu'ont-ils à me m'encourager de la sorte ?

J'en suis là de mes réflexions quand Daniel Sitrange déboule de l'ascenseur. Il a encore le téléphone à l'oreille et transporte une mallette en cuir noir. Il parle rapidement et sèchement dans un anglais à peu près compréhensible pour moi.

Il me jette un coup d'œil distrait et entre comme une tornade. Il dépose son sac tout en continuant à discuter. Il se défait de sa veste et je me précipite pour lui prêter main-forte. Son regard me suit tandis que je range correctement le vêtement sur un cintre du vestiaire de l'entrée.

Je l'entends mettre un terme prématuré à son coup de fil. Il balance négligemment son portable sur le canapé à côté et me passe en revue. Je ne me démonte pas et je soutiens son examen comme une recrue de l'armée.

J'en profite pour en faire autant. Ses yeux sont entre le vert et le gris sous des sourcils bruns dont le gauche se relève un peu en accent circonflexe. Il a le nez droit et les lèvres pleines, deux petites fossettes se creusent quand il sourit. Quelques fines rides commencent à marquer son front lisse. Il est d'une beauté certes plus commune que celle d'Alexis Duivel, mais plus virile, plus rassurante aussi.

— Soyez le bienvenu, Monsieur Sitrange, dis-je avec un sourire de circonstance. Je m'appelle Pascaline Villers, je suis à votre entière disposition.

— Pascaline ? fait-il d'une voix plus calme et plus grave que celle qu'il avait au téléphone.

— Oui, Monsieur.

— Il me semble avoir entendu un autre prénom, relève-t-il.

— Tout le monde m'appelle Cali, je réponds sereinement.

Il approuve de la tête.

— Sers-moi donc un verre, réclame-t-il en déboutonnant le col de sa chemise et en défaisant sa cravate.

Je ne pose pas la moindre question, je débouche la première bouteille de whisky et j'en verse un fond. Je sais que les vrais amateurs de ce breuvage ne réclament pas de glaçons, je lui amène sec vers le bureau qu'il est allé découvrir.

— Monsieur ?

S'il est impressionné, il n'en montre rien. Je lui donne son verre et je récupère en échange sa cravate pour la ranger. J'ouvre alors sa valise pour la défaire dans la penderie, il me suit dans sa chambre dont il fait lentement le tour.

— Est-ce que cela vous convient, Monsieur Sitrange, ou dois-je changer quelque chose ?

— Pour l'instant, ça va ! Laisse donc cette valise, je tiens à mettre les choses au point avec toi.

J'obtempère aussitôt et je le suis jusque dans le salon où il s'installe dans le canapé. Je reste debout face à lui, aux ordres, comme on me l'a enseigné durant deux ans.

— Je ne m'attendais pas à cela, admet-il en me détaillant. Quel âge as-tu ?

— Vingt-six ans, Monsieur.

— Mariée ?

— Non, Monsieur.

— Un petit ami ?

— Non, Monsieur.

Il se pince les lèvres, sceptique. Les fossettes apparaissent, craquantes à souhait. Il boit lentement une gorgée de whisky et reprend son interrogatoire.

— Alexis Duivel t'a-t-il avertie de ce que je voulais ?

— Oui, Monsieur.

— Cesse de m'appeler Monsieur, tu vas me faire tourner chèvre. Réponds-moi simplement.

— Comme vous voudrez, j'acquiesce en souriant à peine.

— Et tu as vraiment consenti à mes exigences ?

— Oui.

— Je suis quelqu'un d'assez imprévisible, je te préviens.

— Je suis quelqu'un d'assez souple, Monsieur Sitrange, je lui réplique avec malice.

Il rit et s'accoude sur ses genoux. Son sourcil se relève adorablement.

— Et pas dénué de caractère si j'en crois mon instinct.

— Désirez-vous vous rafraîchir ? Prendre un bain ? j'élude sans bouger pour autant.

— Oui, volontiers ! Fais-moi donc couler un bain brûlant !

Je m'éclipse vers la salle de bains où j'ouvre en grand les robinets. Je prépare les serviettes et le peignoir en éponge. Je verse dans l'eau une bonne dose du bain moussant qu'il préfère et qui a été livré le matin même puis je vais le prévenir. Je manque de sursauter quand je me retourne sur lui, posté dans l'encadrement de la porte. Imprévisible soit, mais tout de même !

Il a l'air satisfait de son effet de surprise.

— Voyons donc si tu es à la hauteur de ta tâche, Cali. Déshabille-moi, exige-t-il en se dressant face à moi.

Sans états d'âme, je déboutonne consciencieusement les boutons de sa chemise et je la fais glisser de ses épaules après l'avoir extraite de son pantalon. Son torse est à peine poilu et des séances de musculation lui ont donné une forme athlétique sans être musculeuse. Son ventre est doté de petites tablettes de chocolat marquées juste ce qu'il faut.

Il me laisse tourner autour de lui sans faire un geste. Quand j'attaque sa ceinture à la boucle dorée, je garde les yeux baissés sur mes mains. Il ne me reste bientôt plus qu'à le défaire du boxer noir moulant qui laisse deviner ses attributs masculins. Il ne lève pas le petit doigt pour m'aider.

Tant pis !

Son sexe jaillit de son caleçon, il bande un peu. La nature s'est montrée généreuse à l'égard de Monsieur Sitrange et je comprends qu'il plaise autant aux femmes. Je me relève comme si de rien n'était et je récupère ses vêtements épars tandis qu'il se glisse dans l'eau chaude.

— Ne te sauve pas, lance-t-il en me voyant m'enfuir vers sa chambre.

— Désirez-vous autre chose, Monsieur ? fais-je innocemment.

Il me tend l'éponge.

— Je n'aime pas faire moi-même ce que d'autres peuvent faire pour moi !

Je prends l'éponge et le savon et je m'attaque à son dos qu'il me présente. Un esprit vengeur rend mes gestes énergiques, ce qu'il a l'air d'apprécier. Je passe à ses épaules, ses bras jusqu'à ses mains avant de descendre sur sa poitrine et son ventre. Il m'accorde un sursis en me donnant ses jambes à savonner. Il ne reste bientôt plus qu'une seule partie de son corps complètement immergée. Je suis obligée de m'agenouiller contre la baignoire. Il s'adosse contre la paroi et renverse sa tête sur le coussin prévu à cet effet.

— J'ai besoin de me détendre, Cali, tâche d'être plus douce que pour mon dos.

Je prends délicatement son sexe entre mes mains et j'en entame la toilette minutieuse. Monsieur Sitrange ne tarde pas à bander plus durement. Il a les yeux fermés et soupire d'aise.

— Dois-je vous détendre complètement, Monsieur ? je lui demande sans ambages.

— Ça me semble évident, marmonne-t-il sans ouvrir les yeux.

Je commence donc à le masturber doucement. Son membre durcit vigoureusement dans ma main. Quand j'accélère, il manifeste son mécontentement, je reviens donc à une caresse plus lente. Il laisse sa fatigue du voyage et le stress s'évacuer entre mes doigts. Je ressens son abandon total au plaisir que je lui donne, j'en suis presque émue. J'ai envie de lui offrir exactement ce qu'il attend.

Ma main monte et descend à un rythme régulier, sans serrer. Seul le bruit de l'eau trouble son repos, il a l'air de dormir et je croirais bien que c'est le cas s'il n'émettait pas de temps à autre un grognement satisfait.

Je m'applique de mon mieux jusqu'à ce qu'il entoure ma main de la sienne et guide mon geste plus fermement. Nos doigts entrelacés le serrent si fort que j'ai peur de lui faire mal, mais il ne me laisse pas le choix. Un faible râle lui échappe quand, sous l'effet de notre poigne commune, un jet blanc se mêle à l'eau moussante du bain. Il s'apaise en maintenant ma main autour de lui.

— Tu peux aller défaire ma valise maintenant, dit-il ensuite d'une voix sourde.

Il relâche ma main et je me relève rapidement. J'obtempère à son ordre en réfléchissant.

Le ton est donné !

Si Monsieur Daniel Sitrange se contente de ce genre de services, je n'y vois aucun inconvénient. Mon seul problème est de contenir les élans de mon propre ventre qui ont légèrement imbibé ma petite culotte.

Bon sang, que j'avais envie de lui !

Parfois, je me demande si je suis tout à fait normale.

Pour sa première soirée, mon nouveau patron a décidé de se reposer. Daniel Sitrange a cependant une conception très personnelle du repos. Sitôt après son plongeon, il investit son bureau en peignoir de bain. Voilà sans doute qui lui donne l'illusion d'être en mode détente, car pour le reste, il a tout mis en œuvre, téléphone, ordinateur et même la télé. Il y jette de temps à autre, un coup d'œil furtif, l'écran est rempli des chiffres de la bourse qui défilent sur la chaîne Bloomberg.

En guise de dîner, il consent à manger l'assiette de lasagnes au saumon que j'ai préparée sans pour autant lâcher son téléphone. Il mange presque aussi vite qu'il parle, je me demande comment il fait pour digérer.

Il se moque de tout ce qui l'entoure et je fais déjà partie du décor. Je peux aller et venir, il est si concentré qu'il ne s'en aperçoit même pas.

Il est près de 22 heures quand je frappe légèrement à la porte de son bureau.

— Avez-vous besoin de quelque chose avant que j'aille me coucher ? je lui demande.

Il relève son sourcil et consulte l'heure d'un air étonné avant de me regarder par-dessus son écran d'ordinateur.

— J'aimerais que tu me réveilles à 6 h 30 demain. Je prends toujours une tasse de café noir sans sucre.

— Bien ! j'acquiesce, la main sur la poignée.

— J'ai beaucoup aimé tes lasagnes, me lance-t-il très sérieusement en retournant à son écran.

— Merci, Monsieur Sitrange. Passez une bonne nuit, je lui réplique en réprimant un sourire aussi étonné que ravi.

Il m'ignore et je pars plutôt contente de cette première journée.

Mon réveil est sans pitié le lendemain. Tout juste le temps de prendre une douche, de me préparer et de filer mettre le café en route.

En ce mois de mai, le soleil cherche déjà à poindre au-dessus des toits de la capitale. J'ouvre en grand les volets et la porte-fenêtre qui donne sur la terrasse. Il fait frais et ça me réveille.

Peu avant l'heure dite, je verse le café puis je vais frapper à la porte de sa chambre. Je ne reçois pas de réponse alors j'entre. Daniel Sitrange dort sur le ventre au milieu de ses draps froissés. Il est nu.

Je pose la tasse sur le chevet et je vais entrouvrir son volet. Le jour le dérange, il grogne et se réfugie

sous son oreiller.

— Il est 6 h 30, Monsieur Sitrange, j’annonce avec une calme détermination.

Il ouvre un œil et m’assassine du regard. Je lui souris aimablement et il se redresse d’un bond pour se caler contre le dossier du lit. Il ne se préoccupe même pas de son sexe en érection, il déguste son café.

— Que désirez-vous pour votre petit-déjeuner ? je lui demande.

— Pour commencer, toi, répond-il d’un air sérieux.

— Pardon ? je m’étonne en cherchant sur ses traits ce qu’il sous-entend par là.

— Tu m’as empêché de dormir, m’annonce-t-il, fâché.

— J’en suis désolée, mais qu’ai-je fait qui ne vous a pas convenu ?

Il repose sa tasse et croise les bras sur son torse.

— J’aimerais savoir d’où tu sors, Cali !

— Monsieur Duivel ne vous a-t-il pas fait mention de mes références ?

— Ça n’est pas à ça que je pensais, gronde-t-il.

— La Société dispose de moyens considérables, je lui explique à demi-mot.

— C’est en effet ce que je constate.

Un peu embarrassée par son examen minutieux, je réitère ma question au sujet de son repas matinal.

— Rien, le café suffira, élude-t-il.

— Très bien, Monsieur Sitrange. Si toutefois vous changiez d’avis, je suis à votre disposition, je conclus en m’apprêtant à sortir.

Sa voix, parfaitement réveillée, me rattrape.

— Pourrais-tu me faire une réservation à la Coupole pour ce soir ?

— Certainement Monsieur, pour combien de personnes ?

— Deux. Prévois aussi un petit-déjeuner pour deux demain matin, annonce-t-il en se levant.

— Que prend généralement Mademoiselle Lannier le matin ? je demande en devinant fort bien que c’est d’elle dont il s’agit.

— Café et croissants, répond-il en me jetant un coup d’œil étonné.

Je sors de la chambre pour m’occuper du reste de l’appartement en attendant son départ. J’en profite pour m’octroyer enfin un café et un croissant dont il n’a pas voulu.

— La main dans le sachet de viennoiseries, Mademoiselle Villers !

Je me retourne pivoine. Lui est encore humide de sa douche et porte une serviette de bain autour de la taille. Il se penche vers moi et pioche un croissant dans le sac où je les ai rangés. Il a une mine plus éveillée et ses yeux gris vert sont rieurs. J’avale rapidement ma dernière bouchée.

— Excusez-moi, le fait est que je petit-déjeune, moi, lui dis-je ouvertement.

— Tu as raison, ils sont bons, admet-il en mordant à pleines dents dans son croissant.

— Voulez-vous un autre café ?

Il acquiesce et s’installe sur un des tabourets alignés contre le bar de la cuisine. Il repousse le journal qui y traîne et m’observe encore tandis que je lui verse sa tasse.

— Pourrais-je savoir si je dois vous attendre pour déjeuner ? je lui demande très professionnellement.

— En règle générale, non ! Je te préviendrais avant si ça devait être le cas. Dis-moi, Cali, quand as-tu su qu'il s'agissait de moi ?

— Avant-hier soir.

— Tu avais donc déjà accepté le job !

— Oui, Monsieur.

Il fronce les sourcils en reposant son bol.

— Et s'il s'était agi d'un vieillard croulant et libidineux ? suggère-t-il, intrigué.

J'ai du mal à ne pas sourire, il s'en rend bien compte. Je suis obligée de lui tourner le dos en faisant semblant d'être affairée pour lui répondre.

— C'est mon travail, Monsieur.

— Arrête avec ton « monsieur » ! s'agace-t-il.

— Je dois aller faire votre chambre, si vous me le permettez !

Je ne lui laisse pas vraiment le temps de répondre et je m'enfuis dans la salle de bains dont j'entrouvre la petite fenêtre et où je ramasse les serviettes. Il m'y rejoint et dénoue celle qui ceinture sa taille.

— Tiens, ça va te manquer, dit-il d'un ton railleur.

Je me venge d'un « merci Monsieur » qui me vaut un regard assassin. Je me lance dans mon petit ménage tandis qu'il s'habille. En passant quelques minutes plus tard, je le vois en train de s'énerver devant le miroir avec son nœud de cravate. J'abandonne mes serviettes propres et je vais vers lui.

— Vous permettez ? je lui propose en désignant son col.

Il laisse retomber ses mains et m'abandonne son cou. En quelques secondes, je lui offre sans doute le nœud le plus réussi de ma vie, j'en suis assez fière. Il apprécie dans le miroir pendant que je récupère mes serviettes. Il me suit et s'adosse au chambranle.

— Où as-tu appris à faire de tels nœuds de cravate ?

— Mon grand-père en portait toujours une, ça me fascinait, lui dis-je sans me distraire de mon remue-ménage.

— Fascinée par une cravate, se moque-t-il gentiment. Tu es décidément une fille étrange.

— Dois-je m'en excuser ?

Mon ton a été plus mordant que je ne l'aurais voulu. Je lui jette un coup d'œil pour vérifier si ma question ne l'a pas mouché. Au contraire, il semble s'en amuser.

— Étrange et susceptible... il y a là quelque chose qui ne colle pas chez toi, mais je finirai bien par découvrir ce que c'est.

— Qu'est-ce qui ne colle pas ? je l'interroge dubitative.

— Tu ne ressembles pas à une gouvernante ordinaire. J'ai du mal à croire que tu te sois vraiment portée volontaire pour ce job. J'ignore comment Alexis Duivel s'y est pris pour te trouver telle que je le voulais et pour te convaincre d'accepter sans même me connaître. Ça m'intrigue au point de m'en empêcher de dormir.

Ses yeux cherchent au fond des miens la réponse que je lui refuse par orgueil. Son portable se met soudain à bondir sur la table de chevet où il l'a laissé. Je pousse un soupir de soulagement quand il consent à aller y répondre. Tandis qu'il converse rapidement en anglais, je m'éclipse à l'autre bout de l'appartement.

Après son départ, je profite de ma solitude pour installer ma connexion internet et pour appeler Daphné. Elle n'en revient pas de ce que je lui raconte et me qualifie de « sacrée veinarde » à chaque phrase. Je ne vois pas encore trop en quoi je suis veinarde d'être seule et confinée. Daniel Sitrange a lourdement insisté sur le fait que je devais rester là au cas où il aurait besoin de moi. Ça la fait marrer, elle prétend qu'elle aimerait se retrouver ainsi prisonnière. Je demande à voir combien de temps elle tiendrait sans ses boutiques préférées.

Monsieur Sitrange revient sur le coup de 19 heures. Je me suis chargée de sa réservation comme il me l'a demandé. Il ne m'en remercie pas quand je la lui confirme, tout juste s'il ne s'en moque pas. Je récupère ce qu'il sème sur son passage, sa veste, la cravate qu'il a défaits, son sac en cuir. Il file vers la salle de bain et j'entends très vite le bruit de la douche.

Je me garde de le déranger, il a l'air de mauvaise humeur. Puisqu'il doit sortir, je me prépare un petit quelque chose à manger. Son téléphone ne cesse de sonner sur la table du salon où il l'a laissé. Je sais qu'il a fini avec sa douche quand il répond brièvement à l'un des coups de fil.

— Ça sent bon ici, que prépares-tu ? me demande-t-il en passant la tête à la cuisine où je me suis retranchée.

— Je doute que vous appréciiez, je l'avertis en riant.

Ma réponse ne le satisfait pas, il traverse la pièce pour venir s'en rendre compte lui-même et me pique une olive de la tarte à la tomate que je m'appête à enfourner.

— Je croyais que vous n'aimiez pas les olives ? fais-je, stupéfaite.

Il éclate de rire.

— J'ai menti volontairement sur la liste qu'a dû te transmettre Alexis. Tout est faux ou presque. Tu vas devoir jouer à l'aveugle, Cali !

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Trop facile ! Où serait le plaisir dans ce cas ?

Son portable sonne de nouveau, il consulte l'appel et l'ignore. Constatant sa tenue plus que légère, je lui fais remarquer l'heure.

— D'accord, puisque tu ne veux pas partager ton repas, j'irai donc prendre le mien ailleurs, me taquine-t-il.

— Je ne pense pas que vous ayez à vous en plaindre.

— Pourquoi ? me renvoie-t-il aussi sec.

Je me sens rougir de mon effronterie.

— Comme ça !

Ma réponse évasive le contraint une nouvelle fois à user de son physique, il s'empare de mon menton et me force à le regarder. Ses yeux sont moqueurs malgré son air sérieux.

— Je veux que tu me dises pourquoi exactement, insiste-t-il.

— Parce que vous allez dîner en charmante compagnie dans un très bon restaurant.

Il apprécie ma franchise, mais ne me relâche pas pour autant.

— Vous allez être en retard, je signale prudemment.

— Pour une fois, ce sera la dame qui attendra un peu.

— Mademoiselle Lannier risque de vous en vouloir.

— Quelle importance ? Je la baiserais de toute façon.

Sans argument à lui opposer, je me tais. Il jubile.

— Dois-je vous réveiller demain ? je bifurque sur un autre sujet plus professionnel.

— Bien évidemment !

— À quelle heure ?

— Sept heures, annonce-t-il sans ciller.

Mon étonnement doit se lire sur mon visage. Il souligne du bout du doigt la forme de mes lèvres. Je reste immobile face à lui.

— Que vas-tu faire ce soir ? demande-t-il très gentiment.

— Je ne sais pas encore, télé, probablement.

Il hoche la tête et me relâche en affichant de nouveau une certaine mauvaise humeur.

— À partir de demain, je vais travailler ici avec quelques collaborateurs. Prévois des bières et des sandwiches en conséquence.

— Combien serez-vous ?

— Quatre, tout au plus. Je veux que tu sois là, j'aurais besoin de ton avis.

— Moi ?

Pour toute réponse, il me jette un coup d'œil amusé avant de repartir s'habiller. Il laisse derrière lui l'empreinte de son parfum subtilement boisé. Je l'entends quitter l'appartement avec plus d'une demi-heure de retard. Comme annoncé, moi, je déguste ma tarte devant un DVD avant d'aller me coucher tôt.

Je me lève d'un bond à la première sonnerie du réveil. Je me sens en pleine forme. Il me semble avoir entendu mon voisin rentrer au beau milieu de la nuit, mais cela ne m'a pas empêchée de dormir tout mon soûl. Une fois prête selon les consignes, je gambade jusqu'à l'appartement voisin. Tout y est encore silencieux et sombre.

Comme attendu, je note la présence d'effets féminins disséminés dans le salon, une superbe paire d'escarpins rouges comme je n'en porterai sans doute jamais ainsi qu'une étoile abandonnée sur le canapé et que je remets sur ses plis. Comme toujours, la veste et la cravate de Daniel Sitrange ont atterri sur une chaise au hasard.

7 heures !

Je frappe à la porte avec un plateau en main où j'ai déposé deux tasses de café. C'est lui qui m'autorise à entrer. Il règne dans la chambre une atmosphère confinée, les draps gisent à moitié sur

le sol et au beau milieu de ce capharnaüm, sommeille encore une sirène aux longs cheveux blonds étalés sur l'oreiller. Clémence Lannier est véritablement superbe. Son corps harmonieux et mince a amplement mérité de se reposer après cette nuit.

Mon patron n'est déjà plus au lit, la douche fonctionne tandis que je dépose le plateau sur le chevet. La jeune femme s'étire en grognant puis elle avise tout à coup ma présence. Elle se redresse en ramenant pudiquement le drap sur elle. Je lui adresse un charmant sourire.

— Bonjour Mademoiselle Lannier. Je suis Pascaline, la gouvernante de Monsieur Sitrange. Je ne savais pas si vous preniez du sucre ou pas, je me suis permis d'en ajouter sur le côté. Désirez-vous autre chose ?

Elle me regarde, ahurie, et met quelques légitimes secondes à se ressaisir.

— La gouvernante ? s'étonne-t-elle.

Daniel Sitrange fait alors sa réapparition, vêtu de sa seule serviette.

— Bonjour, Cali, me lance-t-il joyeusement.

— Bonjour, Monsieur, votre café, je lui réponds en lui tendant la tasse qu'il réclame.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais une gouvernante, l'accuse Clémence, visiblement vexée.

— Si vous avez besoin de moi, je suis à la cuisine, je m'empresse de dire avant de fuir la chambre où le temps semble virer à l'orage.

Je referme la porte, mais les échos des reproches de la jeune femme me parviennent malgré tout.

— Pourquoi n'es-tu pas descendu à l'hôtel comme d'habitude ? l'interroge-t-elle. Et pourquoi cette fille ? Tu aurais pu me prévenir !

Ses récriminations continuent ainsi un bon moment. De lui, je n'entends presque rien, quelques mots à peine plus hauts que les autres. Je reste prudemment à l'abri dans ma cuisine et je déguste mon café quand Daniel me rejoint. Son humeur ne semble pas affectée par ce réveil en fanfare. Il vole un croissant dans mon dos en souriant.

— Bien dormi, Cali ? m'interroge-t-il.

— Oui, Mons...

Son regard réprobateur retient mes paroles.

— Oui, merci, je corrige en évitant soigneusement de lui retourner la question. Mademoiselle Lannier prendra-t-elle son petit-déjeuner dans votre chambre.

— Je l'ignore. Si j'étais toi, je la laisserais tranquille.

Voyant qu'il récupère sa veste et sa cravate avec laquelle il a l'intention de se bagarrer de nouveau devant le miroir de l'entrée, je devine qu'il part seul. Un claquement de langue exaspéré me fait sourire.

— Tu te débrouilles mieux que moi de toute manière, cède-t-il quand je lui propose mes services.

Tandis que je noue sa cravate, Clémence Lannier fait son entrée dans le séjour. Elle se fige en nous voyant ainsi face à face. Daniel Sitrange ne lui accorde pas une miette d'attention alors que je me presse de finir son nœud.

— Voilà, je crois que c'est bien comme ça, je lui annonce.

— Merci, Cali ! N'oublie pas que j'ai besoin de tes services tout à l'heure.

— À quelle heure comptez-vous rentrer ?

— Vers 11 heures 30. Assure-toi que le bureau soit confortable pour y travailler et mets des bières au frais.

La jeune mannequin est allée s'asseoir sur un des tabourets de la cuisine. Par la porte ouverte, elle ne rate rien de notre conversation.

— Je pensais que tu resterais avec moi, lui reproche-t-elle alors qu'il s'apprête ostensiblement à partir.

— Je t'ai dit que j'avais un rendez-vous important. Cali t'appellera un taxi quand tu seras prête.

— Précieuse Cali, n'est-ce pas ? ironise-t-elle en grimaçant.

Je le vois serrer les mâchoires sans répondre. Il ne l'embrasse pas, il pose seulement la main sur les siennes jointes sur ses genoux. Elle secoue la tête d'un air déprimé.

— Quand est-ce qu'on se voit ? réclame-t-elle.

— Samedi soir, je t'emmène dîner au Crillon. Fais-toi jolie !

— En quel honneur ? s'étonne-t-elle.

— Surprise ! Tu verras !

Elle hausse les sourcils, retrouve un semblant de gaîté, lui ne réagit pas et s'écarte. Elle le rattrape pour l'embrasser dans l'entrée.

— Je t'aime, Dan, lui dit-elle d'un air si faux que je manque d'en sourire.

Il se garde de répondre en ma présence et part rapidement. Elle me toise d'un air satisfait de sa démonstration de supériorité.

— Tu peux appeler le taxi maintenant... Cali, minaude-t-elle en insistant sur mon surnom.

— Très bien, Mademoiselle !

Mon ton parfaitement neutre et détaché l'étonne, elle me lorgne bizarrement et continue, hautaine, son chemin vers la salle de bains.

Quinze minutes plus tard, elle a évacué les lieux et je n'ai plus qu'à mettre les bouchées doubles pour remettre l'appartement en état avant le retour de son ami.

Le temps de faire la chambre, de préparer le bureau, de commander les sandwiches pour quatre en prévoyant six, de m'assurer que tout est parfait, Daniel Sitrange est déjà là en compagnie d'une femme d'une trentaine d'années et de deux hommes, un jeune blond à l'allure sportive dans son costume gris tout neuf et un autre que je qualifierais volontiers de têtard à hublots avec ses drôles de lunettes rondes. Celui-là a tout l'air d'un banquier ou d'un comptable.

Daniel ne prend pas la peine de me les présenter, ils envahissent le séjour en ne m'accordant qu'un regard surpris. Une exception toutefois, le jeune homme blond me dévore des yeux depuis qu'il a passé le seuil.

Monsieur Sitrange les fait passer dans son bureau et l'état de siège recommence. Ils se hâtent de sortir leurs ordinateurs portables et leurs dossiers en bavardant d'un sujet auquel ils semblent accorder une importance cruciale. J'entends vaguement leurs propos à l'égard d'une dame qu'ils surnomment entre eux « la gorgone ».

— Cali, apportez-nous à boire et les sandwiches, réclame Daniel. William, pouvez-vous lui donner un petit coup de main, s'il vous plaît ?

Je m'arrête net pour l'assurer que je n'ai pas besoin d'aide, mais son regard me cloue sur place et je devine que c'est à dessein qu'il a suggéré cela.

Le William est le blond en question. Il se dépêche de bondir pour m'accompagner à la cuisine. Il a tombé la veste et sa carrure d'athlète se dessine fort bien sous sa chemise bleue. Il a aussi vidé la moitié de son flacon de parfum. Même si l'odeur est plutôt agréable, elle n'en est pas moins envahissante.

— Cali ? C'est ça ? me demande-t-il dans le couloir.

— Oui, ou Pascaline, comme vous voulez !

— Oh... Cali, c'est original ! Et puis ça vous va bien... comme cette robe d'ailleurs !

Je ne réponds pas à cette attaque en piqué. Je déballe un par un les sandwiches que je pose sur le plateau.

— Ça fait longtemps que tu travailles pour Daniel ? continue-t-il en me serrant de près.

Il est passé à un tutoiement qui me surprend un peu et auquel je n'entends pas céder.

— Quelques jours, et vous ?

— Nous avons un point commun, je viens juste d'être recruté par son DRH. J'ai déjà fait des stages avec lui, mais c'est la toute première fois que je suis invité à une réunion préparatoire.

— Préparatoire de quoi ? je l'interroge, curieuse.

— Daniel s'apprête à prendre le contrôle d'une boîte assez importante.

Je pince les lèvres, impressionnée. William ressemble à un coq dans une basse-cour, on dirait que c'est lui qui va tout piloter. Il glisse sa main près de ma joue et ramène une mèche de mes cheveux derrière mon épaule.

— Daniel a de la veine, j'aimerais bien moi aussi avoir une gouvernante comme toi !

— Savez-vous si votre collègue boit de la bière ? je demande tout à coup en m'échappant pour aller ouvrir le frigo.

— Euh... non, je ne sais pas, répond-il, décontenancé par ma question purement professionnelle.

Sans doute, mon indifférence le fouette-t-elle dans son orgueil de mâle séducteur qui se croit tout permis, il cède brusquement à une pulsion idiote et m'enlace au moment même où Daniel le réclame dans le bureau. Soulagée de cette intervention opportune, je me dégage de ses bras et je lui tends résolument le panier contenant les sandwiches avant d'embarquer le plateau des boissons.

Le regard de mon patron cherche le mien quand j'entre, puis il se détourne vers son jeune cadre qui a bien du mal à cacher à ce moment-là une magnifique érection. Je me sens stupide sans raison et je prends la fuite vers la cuisine sans même proposer mes services.

Tant pis !

Depuis ma retraite stratégique, j'entends les échos de leur réunion animée. Ma tranquillité relative me permet de me lancer dans la préparation d'un repas plus élaboré qu'un sandwich pour le dîner. Je suis toutefois interrompue un quart d'heure plus tard par l'irruption inattendue de Daniel. Je n'ai pas le temps de lui demander ce qu'il souhaite, il approche de moi et se penche à mon oreille.

— Tu as définitivement distrait William, me reproche-t-il.

— Je n’y suis pour rien.

— Je sais, me rassure-t-il. Mais vois-tu, j’ai urgemment besoin des méninges de ce jeune chien fou et pour le moment, il est nettement plus préoccupé par toi et par les effets secondaires de votre rencontre que par le dossier que nous avons à traiter.

— J’en suis désolée, je vais soigneusement éviter de vous distraire davantage.

— Ce n’est pas du tout ce que j’attends de toi et de toute façon, ça n’y changera rien.

Sa voix est nette, sans appel. Je le regarde, tout aussi abasourdie que dubitative.

— Je vais te le renvoyer ici, reprend-il avec un vague sourire qui m’inquiète un peu. Je t’en prie, vide-moi les couilles de ce jeune imbécile que nous puissions travailler utilement !

— Quoi ? je hoquette. Vous vous voulez que moi, je…

Il hausse son sourcil gauche d’un air étonné de ma réaction pourtant légitime.

— Faut-il que je t’en donne l’ordre ?

Le message est clair. Je me ressaisis aussitôt.

— Non, Monsieur. Que dois-je faire ?

— Ce que tu voudras, mais rends-le-moi moins con !

Je hoche la tête et Daniel sort à grandes enjambées. Je tâche de ne pas songer à ce qu’il vient de me demander. D’ailleurs, je n’ai pas trop le temps de m’appesantir, William arrive, affichant l’air innocent d’un enfant de chœur.

— Daniel m’envoie chercher un décapsuleur, clame-t-il gaiement, tout heureux de cette trop belle opportunité qui s’offre à lui.

Je suis bien certaine d’en avoir posé un sur le plateau, mais je fais mine d’en chercher un autre dans le tiroir. Profitant de l’occasion, le jeune impatient va droit au but, cette fois. Il enlace de nouveau ma taille et bécote mon cou. Je le laisse faire, j’incline même la tête pour m’offrir un peu plus à ses baisers de plus en plus appuyés.

Inutile de faire de grands discours, William a fort bien compris le message. Il me retourne contre lui et sa langue s’engouffre dans ma bouche. Son baiser n’a rien d’excitant, il tourne autour de ma langue comme un moulin. Il a remonté ma robe sur mes fesses qu’il pétrit sans ménagement.

— Tu m’excites, Cali, tu n’as pas idée.

— Si, je crois que si, je soupire aussi lascivement que le permettent mes souvenirs de cours de théâtre au lycée.

— Si je pouvais… rage-t-il en me pelotant sans vergogne et se collant suffisamment contre moi pour que son érection ne m’échappe pas.

— Ils… ont l’air très occupé à côté, et la porte de la cuisine est fermée, je suggère tout bas en me livrant à ses manœuvres grossières de séduction.

— Tu en as envie aussi, hein ? me souffle-t-il dans le nez avec un rictus vainqueur.

Je suis bien obligée de l’admettre tout en le suppliant de faire vite. Il n’en fallait pas plus pour déchaîner la passion de cet impétueux incapable de résister à une telle invitation. D’un geste nerveux, presque maladroit, il ouvre sa braguette et extrait son sexe tendu de son pantalon tout neuf, puis il me repousse contre la table et écarte simplement la ficelle de mon string.

Mon manque de désir rend la pénétration désagréable et son rythme saccadé n'arrange rien. Il va et vient très vite en martelant ses mouvements d'un petit « han » qui me distrait définitivement autant qu'il m'agace. Jamais je ne me suis autant ennuyée en baisant. Je plains sa petite amie éventuelle. Il poursuit son déhanché frénétique encore quelques minutes avant de se raidir et se retirer d'un coup.

— Suce-moi, réclame-t-il en me redressant brusquement face à lui.

Ravie que cela prenne fin, j'obtempère volontiers, usant toutefois davantage de ma main que de ma bouche pour contenter la bestiole. Quelques manipulations bien dosées suffisent à lui faire éjaculer un sperme épais tandis qu'il ânonne des « oui » émus.

Je me relève sans m'attarder sur son sort et je fais aussitôt disparaître dans un torchon les traces de cette aventure douteuse.

— Ça t'a plu ? me demande l'outrecuidant pendant qu'il se réajuste.

— Formidable ! Vous direz à Monsieur Sitrange que le décapsuleur est sur le plateau.

Ma réponse réfrigérante le laisse pantois. Indifférente à sa réaction, j'ouvre la porte de la cuisine et je m'enfuis discrètement vers la salle de bains en l'abandonnant à ses doutes.

Lorsque je reviens quelques minutes plus tard, Daniel m'attend, les bras croisés, appuyé contre le bar.

— Il t'a baisée ? m'interroge-t-il sans détours.

— Oui.

— Comment as-tu trouvé ça ?

— Nul !

— Que penses-tu de lui ?

Je le dévisage, sceptique.

— En quoi est-ce que mon avis vous intéresse ?

— Parce que j'en ai besoin pour me faire une opinion définitive sur lui.

— Je n'ai pas envie de lui causer d'ennuis, ce n'est pas parce qu'il baise comme un pied qu'il n'est pas doué en affaires.

Daniel se rapproche de moi et sa présence envahissante me trouble. Il lève ses mains vers ma poitrine et entreprend de déboutonner ma robe. Je n'ose rien dire. Autant le contact de ce garçon tout à l'heure m'était désagréable, autant celui-là me réchauffe au point d'allumer un incendie dans mes veines. Daniel Sitrange exerce une étrange et redoutable attraction sur moi et il le sait. Sa voix se fait velours à mon oreille.

— Vois-tu, Cali, les affaires, c'est comme le sexe. Tout est question d'abord de séduction, de préliminaires. Il faut savoir attirer son adversaire, l'allonger tout alanguie dans son lit avant de le baiser en beauté. Mais, ça ne suffit pas. Pour réussir longtemps et se maintenir au top, il faut se retirer en douceur en laissant son partenaire satisfait.

Sa main caresse doucement mes seins, j'adore. Puis elle descend et s'immisce entre mes cuisses. Je respire à petits coups, coincée entre ses bras qui me retiennent contre lui.

— Quel rapport avec lui ? je bredouille.

Ses doigts se fauillent sous mon string et s'introduisent lentement dans mon sexe. Je réprime un petit gémissement.

— Ce jeune crétin a commis deux erreurs impardonnables dans le milieu des affaires. Il s'est cru autorisé à utiliser librement mon personnel. Or, je déteste qu'on s'amuse avec ce qui m'appartient.

— C'est vous qui l'avez tenté, je lui fais remarquer, chancelante sous sa caresse habile.

— Justement, il aurait dû rester à sa place et ne pas risquer une initiative aussi maladroite qu'aventureuse. Si, dans le domaine du sexe, on risque un échec ou une grave déception, en affaires, on risque tout autant. Il pourrait tout faire foirer en anticipant mes intentions.

— Quelle est la deuxième erreur ?

— Il ne t'a pas fait jouir !

Son doigt s'empare de mon clitoris trempé à présent et je me cramponne à son bras qui me soutient.

— Je m'en remettrai, je le rassure.

— Certes, mais auras-tu envie de lui ?

— Non.

— Alors tu viens de comprendre une chose essentielle du monde des affaires. Tu dois toujours faire jouir tes partenaires si tu veux continuer à bénéficier d'appuis importants. Ce crétin n'a eu que son seul plaisir en tête. À aucun moment, il n'a tenu compte de toi, de ton plaisir ou de tes envies. Quel effet cela pourrait-il faire sur une femme à qui je vais prendre trente ans de sa vie si je confiais la négociation à un jeune con qui la baiserait sans la faire jouir et qui remonterait rapidement sa braguette sitôt l'affaire conclue ?

Vu sous cet angle, forcément !

Il pince légèrement mon clitoris et j'ondule malgré moi. Je suis obligée d'étouffer mes gémissements dans son bras quand l'orgasme me foudroie sur place. Il me garde contre lui jusqu'à ce que je respire plus calmement. Je sens ma jouissance couler irrémédiablement le long de ma cuisse droite.

— Il s'est privé d'un spectacle assez étonnant, constate-t-il, ravi.

Mes joues deviennent brûlantes, il me relâche et se régale de ma confusion en essuyant sa main dans un autre torchon qui gisait sur la table. Ses lèvres s'étirent dans un sourire narquois et ses fossettes se creusent adorablement.

— Je te remercie, Cali.

— Je vous en prie... avez-vous besoin d'autre chose ?

— Ce sera tout pour le moment. J'aimerais dîner vers 20 heures.

— Bien, Monsieur Sitrange.

Il m'adresse un coup d'œil amusé et repart vers son bureau d'un pas déterminé.

20 heures, tout est silencieux dans l'appartement. Le bureau de mon patron est largement ouvert et je le vois encore en train de travailler seul. Il a l'air fatigué. Je file en cuisine finaliser son repas, puis je vais frapper doucement à sa porte.

— Votre dîner est servi au salon, lui dis-je calmement.

— Amène-le-moi ici, répond-il, absorbé par son écran.

— Non.

Il lève le nez et me dévisage, incrédule de ma réponse catégorique. Je me sens aussitôt obligée de préciser :

— Je crois que vous devriez faire une pause. Profitez donc de dîner pour vous détendre un peu.

Il jette son stylo sur le bureau et me lance un regard mi-amusé, mi-admiratif.

— Tu ne manques pas d'audace, toi, au moins, gronde-t-il.

— Ne craignez pas que ça refroidisse, c'est déjà froid, je lui réplique d'un air malicieux.

— D'accord, à une condition.

— Laquelle ?

— Tu dînes avec moi. Je me vois mal seul, à ne rien faire devant mon assiette.

— Si vous y tenez !

Il me rejoint tandis que je rajoute mon couvert et sers la salade. Il goûte le premier avant de me féliciter.

— Jusque-là, tu n'as pas commis d'erreur, se moque-t-il.

— Je suppose que je serais rapidement au courant si tel était le cas.

— Tu me juges sévèrement. Puis-je savoir pour quelle raison ?

— Vous n'avez pas l'air de vous laisser facilement attendrir. Du moins, c'est ce que j'ai pu constater depuis ce matin.

— Oh... je vois ! Tu n'as pas tout à fait tort. Je suis ce qu'on appelle un requin et les gens qui me côtoient savent en général à qui ils se frottent.

— Vous ne faites jamais d'exception ?

— Dans mon univers, c'est bouffer ou être bouffé, je n'ai pas le choix.

— Même dans votre vie privée ?

— Crois-tu vraiment que ces filles sont amoureuses de moi ?

— Je l'espère pour vous.

— Tu es confondante, se moque-t-il.

Je réfrène mon envie de lui répondre. Notre conversation dévie sur un tout autre sujet.

— Comment avez-vous décidé de régler le cas de William ? Fais-je, vaguement soucieuse de ce que mon avis a pu avoir pour conséquences.

— William est un jeune homme trop impatient et trop présomptueux. Il a besoin de se prendre quelques claques pour se calmer.

— Vous le gardez dans votre équipe ?

— Il est sorti major de sa promo d'école de commerce, je pense qu'il a d'excellents atouts. Il ne lui manque que l'expérience et de la psychologie. Les deux viendront avec le temps. Je préfère le cantonner à des négociations moins périlleuses, il apprendra à force de se planter.

— Ça ne vous gêne pas qu'il échoue ?

— Non, au contraire ! Mais ce serait un peu long à t'expliquer.

— Et la femme dont vous m'avez parlé... c'est une grosse affaire ?

Il déguste une bouchée de son plat avant de me répondre en hochant la tête.

— Disons qu'elle me fait très envie.

— La femme ou l'affaire ? je l'interroge sur un ton faussement naïf.

Daniel s'esclaffe et nous verse un verre de vin blanc.

— Je vais te montrer quelque chose, répond-il en sortant son iPhone de sa poche.

Il me tend l'appareil sur lequel se diffuse une vidéo montrant une femme aux cheveux courts et aux traits sévères qui s'exprime à une tribune d'une voix tonnante.

— Il s'agit de Ghislaine Lemarchant, m'explique-t-il. Elle possède une société qui a été créée par son père et qui s'est hissée sous sa direction au tout premier rang mondial des constructeurs de bateaux de loisirs. Elle contrôle à elle seule 57 % de l'entreprise. La crise a sérieusement ébranlé le chiffre d'affaires qui reste malgré tout très honorable, mais elle est aujourd'hui suffisamment fragilisée pour que je mette la main sur ce petit bijou. Comme tu peux le constater, Madame Lemarchant n'a rien d'une femmelette. Elle parle comme un homme, se comporte comme tel et gère avec peut-être encore plus de poigne qu'un homme.

— C'est elle que vous surnommez la gorgone ?

— C'est en effet le surnom que mes collaborateurs lui ont trouvé. Personnellement, j'ai un profond respect pour elle. Elle n'a peut-être rien de très sexy, mais elle est coriace en affaires et défend les intérêts de sa société avec un acharnement hors du commun. Je dois dire que j'ai rencontré peu d'adversaires de sa trempe.

— Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Pour le moment, Ghislaine Lemarchant cherche un partenaire financier. J'ai l'intention d'investir un joli paquet d'argent, mais elle ignore que je ne compte pas me contenter de ça. Je vais probablement essayer de racheter les parts de son frère qu'elle a évincé du conseil d'administration. Pour le reste, j'aviserais quand j'aurai suffisamment de cartes en main. Elle ne me connaît pas bien. Si je lui laisse trop de temps, elle pourrait en profiter pour se renseigner et se raviser. Je manque un peu de marge de manœuvre.

— Quel âge a-t-elle ?

Daniel me regarde bizarrement, puis il répond volontiers.

— Cinquante-neuf ans.

— Elle est mariée ?

— Oui, depuis plus de trente ans, avec un chirurgien. Ils ont eu deux fils dont un qui s'apprête à prendre la succession de sa mère.

— Des amants ?

— Pas à ma connaissance. À quoi songes-tu ?

Je fais une moue dubitative.

— Elle a peut-être un abord un peu revêche, mais elle n'en est pas moins une femme. Elle sait faire preuve de coquetterie sinon elle n'aurait pas choisi de porter des boucles d'oreilles et un tailleur aussi élégant, dis-je en étudiant sa photo. Elle sait ce qu'est le pouvoir, mais elle a consenti à s'allonger au moins deux fois dans un lit. Comme toutes les femmes, je suppose qu'elle doit se sentir troublée quand un homme l'approche et la caresse. Vous avez raison au sujet de William sur ce dossier.

— Et qui me conseillerais-tu ? Une femme ?

— Non, certainement pas. Elle ne m'a pas l'air du genre à apprécier la rivalité féminine. Elle aime le contact des hommes, des vrais. C'est une maîtresse, elle aime quand ça résiste, ça se voit.

— Alors qui ?

— Vous, bien sûr ! Je pense que, quitte à se faire baiser, Madame Lemarchant préférera de loin l'être par vous que par un sous-fifre.

Daniel croise les doigts sous son menton en s'accoudant à la table. Un éclat de plaisir allume son regard.

— Tu es encore plus surprenante que ce que je croyais, me dit-il.

— C'est un compliment ?

— C'en est un, oui.

J'apprécie son ton affirmatif et la façon dont il me dévisage. Je m'apprête à débarrasser la table du repas que nous avons terminé, mais il m'arrête en réclamant que je reste assise encore quelques minutes.

— Ou j'ai négligé certains détails à ton sujet, ou le dossier d'Alexis comporte quelques lacunes, affirme-t-il. À moins qu'il ait décidé de m'en réserver la surprise.

— Vous avez bien triché sur le vôtre, je lui rappelle.

— J'en conviens, rigole Daniel. Tu dépasses de loin mes espérances alors que je n'ai eu jusqu'à présent qu'un ridicule aperçu de tes talents. Je me sens frustré.

— Que désirez-vous que je fasse ? je lui demande, le cœur battant.

— Tu as eu raison de me sortir de mon bureau, j'aimerais que tu en fasses autant les soirs où je serai ici. Je veux aussi que tu dînes avec moi dans ces cas-là.

— Bien. C'est tout ?

Daniel se lève et me prenant par la main, m'entraîne dans le salon. Il me plante au beau milieu de la pièce et va s'asseoir confortablement dans un des larges fauteuils de cuir en face de moi. Je ne sais pas trop quoi faire de moi, je le regarde perplexe tandis qu'il me contemple d'un drôle d'air. La réponse ne tarde pas à me parvenir.

— Depuis cet après-midi, je ne fais que de penser à ce que mes mains ont découvert sous ta robe. Certes, ce n'est pas galant, je te l'accorde, mais c'est horriblement agaçant. Je crois avoir commis, moi aussi, une négligence à ton égard et je compte bien rattraper mon erreur.

Mon sang s'accélère dans mes veines, je me sens rougir et mes mains sont moites. Sa voix résonne dans ma tête comme un coup de tonnerre quand son ordre fuse.

— Déshabille-toi !

Je prends une inspiration et je déboutonne ma robe. Il se régale du spectacle. J'évite de le regarder et continue à me défaire de mes vêtements, un à un, jusqu'à ce que je sois entièrement nue devant lui. Son silence m'oblige à l'affronter. Il a les traits tendus et les mâchoires serrées.

— Agenouille-toi !

J'obéis timidement.

— Viens me sucer !

Ses propos crus ne me choquent pas, au contraire. Je m'y attendais presque. J'avance lentement, à

quatre pattes sur le tapis moelleux, il me regarde venir avec gravité. Quand je suis à ses genoux, je me redresse un peu et j'ouvre son pantalon. Il bande furieusement.

Ma langue le lèche et il renverse sa tête contre le dossier du fauteuil. J'aime son contact et son odeur, sa douceur exceptionnelle. J'entends son faible râle quand je l'engloutis tout entier dans ma bouche gourmande de lui. Il s'abandonne encore une fois à mes caresses puis il relève la tête et me contemple tandis que je le savoure ostensiblement. Quand je veux accélérer, il m'en empêche et m'attire sur lui.

Cette invitation inespérée fait battre un peu plus mon poulx. Je n'ai jamais ressenti autant de désir pour un homme que je connais si peu. Il ne bouge pas, il ne me touche même pas, ses mains sont sagement posées sur les accoudoirs. Je prends position sur le fauteuil avant de descendre lentement sur son sexe magnifiquement tendu.

J'éprouve une volupté monstrueuse à le faire entrer très doucement en moi au point que j'en mouille comme jamais. Il me remplit enfin si délicieusement que j'hésite à bouger tout de suite, profitant au maximum de cette divine sensation.

Daniel m'observe, ses yeux gris-vert pétillent étrangement. Je m'accroche à ses épaules solides et je commence à onduler sur lui. Il serre les mâchoires, mais n'en abandonne pas pour autant son examen silencieux.

Je respire profondément en utilisant son sexe pour mon seul plaisir. Je ferme les yeux pour ne plus subir les siens. Je ressens un léger vertige quand ses mains s'emparent de mes seins qui ballottent sous son nez. Sa langue chaude et douce excite si bien mes tétons que j'en gémiss.

Mon corps m'échappe, je ne réponds plus de rien. Entre ses mains habiles, je ne suis plus qu'un objet sexuel guidé par ses seuls instincts primaires. Je veux jouir et Daniel s'en aperçoit. Il bascule un peu son bassin pour s'offrir plus aisément à moi.

Je chevauche son sexe dur et brûlant avec plus d'avidité. Il pose sa main droite sur ma hanche et accompagne mon galop vers le plaisir. Celui-ci me cloue net sur place. Je réprime un cri un peu affolé en sentant couler un jet puissant que je ne peux pas maîtriser.

Daniel attire mon visage vers le sien. Sous mes paupières closes, je devine son sourire quand ses lèvres se posent sur les miennes. Sa langue me pénètre aussi bien que son sexe qui fouille en cet instant mon vagin encore palpitant.

Je défaille entre ses bras.

Il prend alors les commandes, il va et vient entre mes reins sans cesser de m'embrasser. Je me donne autant qu'il s'est donné, sans retenue, sans réserve. Chacun de ses gestes est d'une redoutable efficacité et me convainc définitivement qu'il est le meilleur amant que j'ai jamais eu.

Ses mouvements se font bientôt plus amples et saccadés jusqu'à ce qu'il me soude brutalement à lui et cesse totalement de bouger. Ses doigts se crispent sur ma peau. Il étouffe un râle dans un baiser langoureux et je le sens jouir tout au fond de moi.

Il s'apaise et se détend en me gardant contre lui. Quand je veux m'écarter et descendre du fauteuil, il me retient.

— À compter de demain matin, je veux que tu me réveilles chaque jour en me suçant comme tu viens de le faire, exige-t-il très sérieusement.

— Bien, Monsieur, dis-je sur un ton très professionnel. Ce sera tout ?

Il me lance un regard malicieux et se lève d'un bond en m'emportant dans ses bras. Je pousse un petit

cri de surprise qui devient vite un éclat de rire tandis qu'il se dirige vers la salle de bains.

— Tu as ruiné mon pantalon, Cali ! Tu seras quitte à faire la lessive.

— Oui, Monsieur, je me moque gentiment.

Il me relâche et réclame que je le déshabille. J'obéis rapidement et il me pousse dans la douche avant de m'y rejoindre. L'eau se déverse encore froide sur nos épaules et malgré mes protestations, il m'empêche de me sauver.

— Lave-moi, réclame-t-il quand la température est enfin devenue confortable.

Je m'exécute avec plaisir. Il semble beaucoup apprécier ce moment où l'éponge douce parcourt chaque centimètre de son corps. Pour un peu, il banderait de nouveau. Puis il me pique l'éponge des mains et me plaque contre le mur de la douche.

— À mon tour, annonce-t-il. Je ne veux pas t'entendre te plaindre.

Pendant un long moment, il caresse délicatement mes épaules et mon dos, descend sur mes fesses, le long de mes jambes qu'il écarte. J'ai un très bref moment de doute quand il arrête, mais je n'ai guère le temps de me poser de question, il cambre un peu plus mes reins et me pénètre d'un coup. Je pousse un profond soupir, ma tête tourne et je dois me retenir au mur devant moi. C'est tellement bon !

Il grogne, il rugit, il est l'animal qu'il prétend être quand il s'enfonce entre mes fesses d'un coup de reins féroce. Ses mains ceinturent mes hanches et me ramènent sans arrêt contre lui. Sa fougue fait rapidement effet sur moi et je sens progressivement monter un nouvel orgasme. Il vient au fur et à mesure que Daniel me pilonne et je suis certaine qu'il en suit la progression à mes ondulations et à ma respiration plus haletante. Je ne peux retenir un gémissement rauque quand il éclate et que mon plaisir se mêle à l'eau qui dégouline le long de mes jambes.

Daniel lâche alors la bride et me tire un cri en m'empalant vigoureusement sur son sexe dur. Il se retire d'un coup et c'est sur mes fesses qu'il éjacule en se régalant d'un spectacle dont il est le seul à profiter. Je récupère de mes émotions tandis qu'il passe lentement l'éponge sur mon postérieur. Il m'enlace ensuite et me retourne contre lui pour m'embrasser. Je peine à recouvrer pleinement mes esprits.

— Laisse-moi maintenant, s'il te plaît, me dit-il gentiment. J'ai encore un peu de travail pour ce soir.

Il me regarde quitter la salle de bains, enroulée dans une de ses serviettes blanches. Je suis complètement déboussolée et il me faut quelques minutes pour rassembler mes idées. Je retrouve mes automatismes en m'activant aux tâches ménagères.

J'entends Daniel rejoindre son bureau. Mon cœur cogne un peu contre mes côtes. Je me sens bizarrement troublée par cet homme. Daniel Sitrange possède ce côté purement animal qui le rend absolument irrésistible. Il sait d'instinct flairer les gens, il est un fauve sous ses belles manières. Il séduit, il attire et il inquiète tout à la fois, mais lui reste prudent. Je doute que quelqu'un sache comment percer sa cuirasse, je doute qu'il existe au monde quelqu'un qui soit sûr de bien le connaître.

Quand je me glisse dans mon lit, je pousse un soupir de bien-être. Mon corps est détendu, léger, apaisé. Il me semble encore sentir sur ma peau la divine caresse de ses mains. Je m'endors comme une masse sans même m'en rendre compte.

Il est 7 heures quand je pousse la porte de sa chambre. Il y fait sombre, mais j'y vois suffisamment pour poser le bol de café sur le chevet. Daniel sommeille encore. Il a dû travailler tard, un dossier gît au pied du lit. Il est étendu les bras croisés sous sa tête. Son visage porte de subtiles marques de fatigue que le repos n'a pas effacées.

Conformément à sa demande, je fais glisser le drap qui le couvre à moitié et je me penche sur son sexe aussi endormi que lui. Sa queue réagit avant lui, elle grandit et durcit entre mes lèvres. Ma langue la réveille en douceur et j'entends seulement les premiers grognements du dormeur.

Il s'étire en se frottant le visage. Ma succion lui arrache un petit rire de plaisir. Il devient vite si dur qu'il en grimace si je vais trop vite. Je devine bientôt l'imminence de sa jouissance. Alors je m'enfonce en serrant davantage. Daniel se cambre et son sexe se vide en un jet saccadé au fond de ma gorge. Il me regarde d'un air farouche tandis que j'avale jusqu'à la dernière goutte de son sperme et s'abat sur son oreiller en soufflant.

Il a posé son bras sur son visage. Ça me fait plaisir de voir que j'ai terrassé le grand fauve dès le réveil. J'en profite pour parader et lui faire innocemment remarquer ma victoire éclatante.

— Votre café, Monsieur Sitrange, lui dis-je en lui tendant son bol. Je crois qu'il est encore chaud. Si ce n'est pas le cas, dites-le-moi, je vous en apporterai un autre.

Il se redresse en éclatant d'un rire sonore. Il accepte sa tasse et me confirme que sa boisson n'a pas eu le temps de refroidir. Je le laisse pour aller préparer le petit-déjeuner. Quand il me rejoint, il est fringant, rasé de près et sent merveilleusement bon. Cette fois, il ne lutte pas, il me tend d'office sa cravate pour que je la lui mette. Tandis que je m'active sous son nez, il s'amuse.

— As-tu bien dormi ?

— Oui, Monsieur.

— Pas trop de mal à te réveiller ?

— Aucunement, votre réveil vous a-t-il convenu ?

Il ricane tandis que je finis de serrer son nœud.

— Je n'ai jamais été aussi bien réveillé de toute ma vie, je t'assure !

— J'en suis ravie, Monsieur. Prendrez-vous un petit-déjeuner ?

— Eh bien, crois-moi si tu veux, mais pour une fois, j'ai faim ! Tu as déjà mangé ?

— Non, pas encore.

— Tu m'accompagnes ? J'ai horreur d'être seul à table.

— Si vous y tenez. Les journaux que vous vouliez sont arrivés, je lui précise à toutes fins utiles.

Il hoche la tête et récupère sur la console de l'entrée les quatre journaux dont il a réclamé l'achat quotidien et qu'un livreur nous apporte chaque matin. Tandis que je verse le café, il consulte rapidement les titres avant de s'esclaffer bruyamment.

— Ces imbéciles de journalistes sont des incompetents, déclare-t-il, mi-agacé, mi-moqueur.

Je lève un sourcil en m'asseyant en face de lui de l'autre côté du bar. Il me tend le magazine où il est en photo au bras de Clémence Lannier. Je reconnais la robe de cette dernière et le costume qu'il portait l'avant-veille. Je lis rapidement l'article qui dévoile l'arrivée en France de Daniel Sitrange qu'il présente comme un homme d'affaires français émigré aux États-Unis pour des raisons fiscales.

L'article fait ensuite l'éloge de la beauté de Clémence en la comparant à toutes celles que Daniel a

fréquentées avant elle et dont les photos s'alignent sous celle de la jeune femme. Il annonce enfin les fiançailles imminentes du couple que l'on a vu tendrement enlacé dans une célèbre brasserie parisienne. Il semblerait que cette fois soit la bonne et que l'insaisissable séducteur soit enfin prêt à convoler.

— En quoi est-ce qu'ils se trompent ? je demande, intriguée.

Il avale une gorgée de café et me reprend le journal des mains.

— Ils se plantent sur plusieurs points, à commencer par le fait que je ne suis pas exilé aux États-Unis, mais que j'ai aussi la nationalité américaine. Ensuite je n'y vis pas pour des raisons fiscales, mais par convenance personnelle et professionnelle, précise-t-il sans s'emporter. Et je trouve assez indélicat la manière dont ils étalent mes soi-disant conquêtes.

— Elles ne sont donc pas toutes tombées dans vos bras ? je me moque gentiment.

Son sourire narquois creuse ses fossettes.

— Si, à peu près. Ils auraient pu néanmoins éviter de commettre des confusions entre ces filles.

— Ce n'est pas de leur faute, elles se ressemblent au point d'être interchangeables, je balance, un peu ironique.

Il explose de rire.

— Ce que tu es impertinente, Cali !

Je me rends compte que je suis probablement allée trop loin.

— Je suis désolée, ce n'est pas péjoratif. C'est un constat. Vous affichez si clairement votre goût pour les blondes.

Il jette un coup d'œil sur le journal et fait une moue dubitative.

— Dans le fond, tu as raison, elles sont assez interchangeables. Je ne saurais même pas te dire laquelle j'ai préférée.

— Probablement Mademoiselle Lannier puisque vous allez vous fiancer, je lui fais remarquer en songeant à sa surprise de samedi.

Il sourit d'un air énigmatique et jette le journal loin de nous.

— Ne te fie pas à ces ragots de journaliste en manque de scoop, Cali !

Je ne me hasarde pas à poursuivre un interrogatoire qui ne me concerne pas. Il réclame un autre café que je m'empresse de lui servir.

— Je ne me suis pas amusé comme ça depuis longtemps, je te dois des remerciements, m'assure-t-il pendant que je range la cuisine.

— Je suis à votre service, Monsieur Sitrangle. Vous déjeunez ici ?

— Non, mais compte sur moi ce soir, dit-il en avalant d'un trait son café avant de partir.

— Bien, Monsieur !

Il fait alors un brusque demi-tour, revient sur ses pas et s'empare de mon menton. Je suis étourdie de sa vive réaction.

— Si tu ne cesses pas de donner du « Monsieur » à chaque phrase, je t'étrangle, menace-t-il.

— Je suis désolée, c'est... plus fort que moi, je bredouille, ahurie.

— Par ailleurs, j'apprécierai que tu me livres le fond de ta pensée, je sais que tu en brûles d'envie

parfois. Sache que je ne suis à cheval sur aucune étiquette et que je n'attends pas forcément de toi que tu joues les gouvernantes zélées même si je sais aussi que tu peux l'être.

— C'est que je crains toujours d'outrepasser mes fonctions et de vous... contrarier.

— Je préférerais que ce soit le cas, affirme-t-il très sérieusement en sondant mon âme de son regard clair. Je n'ai pas réclamé une potiche et je doute que tu en sois une.

— Comme vous voudrez, je cède timidement.

Il se penche alors sur moi et ses lèvres se posent sur les miennes. Je suis sonnée, je ne sais plus comment réagir. Il est soudain loin de moi avant que je réalise. Il me semble qu'il m'a souhaité une bonne journée avant de fermer la porte derrière lui, je n'en suis pas sûre. Je reste plantée là, dans la cuisine, un torchon en main et probablement l'air stupide.

Mon premier réflexe quand j'ai fini mon petit ménage est d'appeler ma chère Daphné. Je lui raconte à peu près tout par le détail, elle n'en revient pas. Elle réclame du croustillant, ça tombe bien, j'en ai à revendre. Elle prétend être jalouse, je pourrais presque la croire. Mon enthousiasme la laisse songeuse.

— Tu ne serais pas en train de craquer sur ce type, toi, par hasard ?

— Tu délirés ou quoi ? Qu'est-ce que je pourrais espérer d'un homme comme Daniel Sitrange ? D'ici trois semaines, il sera parti, certainement fiancé à une blonde super sexy et bien roulée et moi, je reprendrai mon job. Aucun espoir, ma belle ! On n'appartient pas au même monde.

— Il te baise quand même, m'objecte-t-elle.

— Ça fait partie du contrat, je lui sers à tout, même à ça !

— Et il baise si bien que ça ? interroge-t-elle de nouveau bien que ça fait dix fois que je vante ses mérites.

— Je t'assure que je n'ai jamais pris mon pied comme ça !

— Il en a une si grosse ?

— Mmm... assez oui, mais ce n'est pas tellement une question de taille, Lorenzo le bat à plat de couture et pourtant, je n'ai pas joui pareil. Disons que lui sait très très très bien s'en servir. Et puis, il a une façon de s'approcher, de caresser... j'en frissonne rien que d'en parler.

Et c'est vrai, je suis parcourue de petits frissons qui hérissent les poils de mes bras.

— Veinarde, conclut-elle. Décroche-moi un rendez-vous !

— Impossible, chérie, il n'aime que les blondes, si t'en veux un aperçu jette un œil sur le journal « People » d'aujourd'hui, il y a tout le catalogue et il m'a dit ce matin qu'il les avait vraiment toutes baisées.

— Tu crois que c'est vrai ?

— Je n'en doute pas une seconde.

Daphné m'assure qu'elle va acheter le journal, nous discutons encore quelques instants qui me font du bien et je raccroche, un peu soulagée d'avoir pu bavarder avec elle. Sa présence me manque et je m'agace de devoir rester enfermée dans cet immeuble.

Dehors, il fait un temps magnifique.

Je gagne la terrasse et je respire l'air. Rien ne m'empêche de faire une petite séance de bronzette ici. Je me déshabille entièrement et je m'allonge sur un transat garni de confortables coussins. Daphné n'a pas complètement tort, je bénéficie amplement de quelques avantages indéniables.

Daniel se montre d'une ponctualité exemplaire. À 20 heures précises, il s'installe à la table de la cuisine où il préfère manger. Sa bonne humeur fait mon émerveillement.

— Vos affaires s'arrangent comme vous le souhaitez ? je l'interroge ainsi qu'il me l'a autorisé.

— Pas vraiment, Madame Lemarchant m'a caché certains détails financiers.

— C'est gênant ?

Mon innocence en la matière le fait rire.

— Oui, Cali, c'est gênant, mais j'ai l'habitude de ce genre de coup fourré. J'ai au moins appris qu'elle était tout aussi vicieuse que moi.

— Il faut toujours se méfier des femmes, elles ont le chic pour vous compliquer l'existence !

Ma remarque relance son hilarité.

— N'es-tu pas sensée me la simplifier, toi ? se moque-t-il.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Raconte-moi ta journée, exige-t-il en commençant son repas.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Il ne s'est rien passé de passionnant.

— Je m'en moque, raconte-moi les moindres détails.

Je fais une moue sceptique et je passe en revue mes faits et gestes anodins. Quand j'évoque mon bain de soleil sur la terrasse, il fronce les sourcils et repousse son assiette vide.

— Je n'aurais pas dû ? je m'inquiète.

— Tu étais nue ?

— Oui.

— Viens ! ordonne-t-il en me tendant la main.

Je quitte ma place et je me plante en face de lui. Il déboutonne ma robe et la fait glisser de mes épaules. Il apprécie ma lingerie dépouillée de fioritures, ce qui ne l'empêche pas de me l'enlever pareillement. Puis il me contemple sous toutes les coutures, me fait tourner comme une girouette et finalement me prend dans ses bras. Ses mains s'égarèrent sur mes fesses.

— Tu as la peau si douce, si fraîche ! Je ne veux aucune marque sur cette peau, je préférerais que tu restes comme ça.

— Pourvu qu'il pleuve, je soupire en me voyant privée d'un autre plaisir.

Il rit dans mon cou. Son souffle me chatouille. Puisqu'il le souhaite, tant pis pour lui, je noue mes bras autour de sa nuque et je murmure.

— C'est tellement mieux quand vous êtes là !

— Dans ce cas, je resterai ici demain. Tu vas m'avoir sur le dos toute la journée.

Je m'écarte, stupéfaite.

— Vous n’allez pas travailler ?

— Je n’ai pas dit ça, j’ai dit que je resterai ici. Je suis tout aussi bien dans mon bureau qu’ailleurs pour bosser.

— Et je dois prévoir vos collaborateurs ?

— Non, juste moi ! Mais je te préviens que je serai exigeant.

— Qu’est-ce que vous appelez « exigeant » ?

— Je te veux soumise au moindre de mes désirs, prête à me faire jouir aussi souvent que je le voudrai.

— C’est tout ? fais-je en réprimant mon envie de rire.

— Non ! Je te veux nue sous ta robe.

— Prête à consommer ?

Il rit encore.

— Vous voulez un dessert ? je l’interroge plutôt sérieusement.

Il s’empare d’un de mes seins et ses prunelles lancent des éclairs.

— Tu es mon dessert, annonce-t-il.

— Sur place ou à emporter ?

Il se lève et m’entraîne par la main jusque dans sa chambre où il m’allonge sur son lit. Je ne comprends son allusion au dessert que lorsqu’il écarte largement mes cuisses et qu’il y enfouit son visage. Sa langue chaude me tire un cri d’extase quand elle lèche ma chatte avec gourmandise. Je voudrais m’ouvrir plus encore si cela était seulement possible.

Ce qu’il me fait est hallucinant, même Daphné ne m’a jamais fait un tel effet et Dieu sait si elle m’a souvent fait jouir ainsi. Il est doux, il est lent, mais il ne recule devant rien. Il me torture délicieusement jusqu’à ce que je n’en puisse plus.

Quand il devine mon orgasme imminent, il soude ses lèvres à mon sexe et suce intensément. C’est une sensation atroce et fulgurante. Je me redresse affolée quand un incendie s’empare de mon ventre pour se déverser en jet incandescent dans sa bouche.

Je l’entends me boire en rugissant d’un plaisir étrange. Il me garde contre lui sans bouger jusqu’à ce que je cesse de gémir et que je me laisse retomber sur les oreillers. Il se coule alors sur moi et me pénètre d’un coup. Mon plaisir à peine éteint se rallume aussitôt et mes jambes s’enroulent autour de sa taille.

Daniel jubile en fouillant mon corps de son sexe gonflé et autoritaire. Il savoure son habileté à me faire jouir. Je ne me pensais pas capable d’une telle chose. Je jouis au point qu’il est obligé de peser sur moi pour contenir mes contorsions. Il ne se retient plus et ses coups de reins se font plus sauvages. Il emprisonne mes poignets au-dessus de ma tête et s’enfonce sans relâche dans ma chatte trempée.

— Je veux te voir encore jouir, Cali !

— Non, venez, je supplie, déconcertée par la réaction de mon corps.

— Encore une fois, ordonne-t-il en me transperçant de son sexe dur.

Il ondule entre mes cuisses tout en me regardant sombrer irrémédiablement. J’adore sa manière un

peu brutale de me contraindre et la couleur de ses yeux qui m'ordonnent, j'adore ses fossettes qui se creusent aux coins de son sourire. Un coup d'électricité cisaille mon ventre. Je n'ai même plus la force de crier, j'ouvre la bouche sans qu'aucun son n'en sorte. Il rugit en recevant une nouvelle salve de mon plaisir.

— T'ai-je dit que j'étais du genre gourmand ? me demande-t-il d'un air sadique.

Je le dévisage, hagarde, en comprenant son allusion.

— Non, Daniel... je vous en prie !

Je me rends compte trop tard que je l'ai appelé par son prénom. Ses mains se resserrent sur mes poignets.

— Je t'autorise à m'appeler ainsi, mais seulement au lit, affirme-t-il, un sourire sur les lèvres. Par ailleurs, je ne suis pas rassasié de toi.

Je n'ai rien à répondre, mon cœur bat comme un fou dans ma poitrine. Je ne suis plus qu'un jouet entre ses mains. Il fait ce qu'il veut de mon corps qui lui obéit mieux qu'à moi. Je jouis sur ordre, dès qu'il l'exige et j'ignore combien de fois encore il y parviendra.

Mes orgasmes sont toujours aussi surprenants même s'ils sont un peu moins intenses que le premier. Dès qu'il sent qu'il va perdre le contrôle de son propre plaisir, il ralentit jusqu'à ne plus bouger durant quelques secondes puis il recommence inlassablement. Ce diable d'homme pourrait bien me baiser toute la nuit.

Je finis par oublier de compter, mes jambes deviennent lourdes, Daniel, lui-même, se retient de plus en plus difficilement. Son sexe est horriblement dur en moi, je réclame qu'il relâche mes mains et il y consent. Je les pose sur ses fesses et je guide son va-et-vient. Comment pourrait-il résister davantage ?

Ses mâchoires se contractent et il se raidit. Son éjaculation puissante lui arrache un râle presque douloureux. Il se réfugie en frissonnant entre mes bras qui se referment sur lui. Nous restons ainsi durant quelques longues minutes où je sens son souffle caresser ma peau de façon plus régulière et plus calme.

Je suis anéantie, je n'ai plus la moindre étincelle d'énergie et je n'aspire plus qu'à dormir. Je sais pourtant qu'il faudrait que je change les draps de son lit, que je débarrasse la cuisine, mais je m'accorde encore quelques secondes.

Quand je veux me lever, je m'aperçois que Daniel s'est endormi contre moi. Je n'ai pas le cœur de le réveiller. Je m'échappe doucement de son étreinte, je remonte la couette sur ses épaules et je me sauve de sa chambre. Je m'acquitte rapidement de mes dernières corvées et je file dans mon lit. Je n'ai pas compté 30 secondes que je m'endors à mon tour.

Mon cher patron est sublime quand il dort. Ses paupières closes sont légèrement cernées, mais ses traits détendus lui donnent un air jeune. Le masque dur de l'homme d'affaires intransigeant qu'il affiche trop souvent tombe quand il s'abandonne au sommeil. En cette seconde où je suis seule à le contempler, il est adorablement craquant.

Je dois me secouer pour m'arracher à ma bête contemplation. Il se retourne au moment où je tire la couette qui le recouvre. Il ouvre les yeux avant que je me penche sur lui. Il ne dit rien, il ne sourit pas.

Il s’empare lui-même de son sexe en érection et le présente à mes lèvres. J’obéis docilement.

J’ai l’impression que la nuit ne l’a pas calmé, au contraire. Il a l’air de vouloir baiser ma bouche. Mon sentiment se trouve très vite confirmé quand il me renverse tout à coup sur le lit et qu’il remonte ma robe d’un geste un peu brutal.

Conformément à sa demande, je suis nue, ça semble l’exciter davantage. Il ne s’embarrasse pas de défaire mes boutons, il tire sur mon col et fait jaillir mes seins du décolleté. Je pousse un gémissement de douleur mêlée au plaisir quand il les tète goulûment l’un après l’autre.

Sa manière de me baiser ce matin est surprenante, mais si délicieuse. On dirait qu’il a été privé de sexe durant longtemps alors que je sais que c’est loin d’être le cas. C’est comme un désespoir, presque une revanche. Il s’empare de moi, utilise mon corps comme il ferait acte de domination. Je ressens son agressivité contenue et je gage qu’il aimerait l’exprimer plus que ça. J’ignore d’où elle lui vient, elle lui ressemble pourtant.

Il me poignarde le ventre de rudes coups de reins, il a encore emprisonné mes mains dans les siennes. Bizarrement, j’enregistre tous ces petits détails qui révèlent une drôle de personnalité.

Aujourd’hui, Daniel a décidé de faire de moi sa chose et me chevauche à une allure soutenue en ne me quittant pas des yeux. Son regard pèse sur moi presque autant que son corps. J’ai du mal à lui résister quand je sens monter l’irrépressible vague de mon orgasme et je ferme les yeux.

— Regarde-moi, ordonne-t-il d’une voix rauque quand mon souffle s’arrête sous l’intensité du plaisir.

Ses prunelles se délectent de mon désarroi quand je l’inonde encore une fois. Il jouit lui aussi et son visage se fait dur. Son sperme se mêle au liquide chaud de ma propre jouissance.

Il retient mes jambes autour de sa taille alors que je ne demande qu’à détendre mes membres. Ce n’est que lorsqu’il a retrouvé une respiration calme et normale qu’il se retire de moi. Il ne me relâche pas pour autant. Il s’empare de mes seins et les suce de nouveau. Je m’offre à ses lèvres sans protester, en serrant seulement les dents quand leur succion devient intolérable. Il finit par s’accouder tout contre moi et admire sa main qui continue de me caresser.

— J’aime ton silence, soupire-t-il. Les femmes ont toujours une fâcheuse tendance à s’époumoner à peine les effleure-t-on. Tu es plus sincère que toutes celles que j’ai connues. Tu jouis si bien ! Tu ne triches pas, tu jouis.

— Comment voudriez-vous que je simule ? Vous êtes du genre persuasif, je lui fais remarquer.

Daniel éclate de rire et embrasse mon sein gauche qu’il tient dans sa main.

— Tu es merveilleuse, s’esclaffe-t-il.

— J’ai dit une bêtise ?

À le voir si hilare et à constater avec quelle rapidité son regard retrouve sa gravité, je suis perdue. Je ne sais plus quoi penser de sa réaction.

— Non, Cali. J’apprécie d’autant plus ta réaction qu’elle est naturelle et vraie. Te voir jouir me donne une confiance en moi que j’ai rarement éprouvée.

— Je ne dois pas être la seule, fais-je, sceptique en songeant à toutes les filles superbes qu’il a tenues entre ses bras.

— Détrompe-toi, si j’en ai fait crier beaucoup, je ne suis sûr d’aucune. Aucune, à part toi, me dit-il tout bas en jouant avec mon téton entre ses doigts.

— Ce n'est pas parce qu'elles ne sont pas aussi... spectaculaires qu'elles vous ont menti !

Voilà que je me fais l'avocate de la gent féminine à présent, on aura tout vu !

Il pose ses lèvres sur les miennes en murmurant.

— Je ne crois que ce que je vois et je sais à présent, grâce à toi, à quoi m'en tenir avec la plupart de ces femmes.

Si je voulais répondre, c'est foutu. Sa langue force ma bouche et s'empare de la mienne. Il guide ma main et resserre mes doigts sur son sexe qui bande mollement. Il m'oblige à le masturber vigoureusement sans cesser de m'embrasser. Son souffle se fait plus court.

J'ai fermé les yeux, mon cœur bat fort dans ma poitrine et je suis encore en train de me débattre avec un désir qu'il a rallumé.

Je crois savoir à présent ce qui le motive. Daniel Sitrange, le puissant homme d'affaires, le requin de la finance, le séduisant millionnaire auquel aucune jolie blonde ne résiste, le célibataire convoité, le baiseur infatigable a besoin de se rassurer. Et il semblerait que je sois la fille idéale pour apaiser ses doutes, une fille assurément pas blonde, mais une fille qui aime à se soumettre, une fille qui éjacule, malgré elle, sans crier, sans réveiller les voisins mais qui jouit pour de vrai et qui lui donne la preuve de sa virilité. Quand son sexe redevenu dur s'enfonce dans le mien, trempé de désir, il pousse un soupir dans mon cou.

— Je te veux comme ça toute la journée. Je veux pouvoir te baiser jusqu'à ce que mes forces m'abandonnent. Je veux te voir jouir jusqu'à la dernière goutte.

— Vous ne deviez pas travailler ? je le taquine tandis qu'il va et vient entre mes cuisses qu'il maintient fermement écartées.

— Peu importe, je veux t'avoir à l'œil tout le temps. Tu seras là où je te dirai et tu feras ce que je t'ordonnerai.

— Comme vous voulez !

Je réprime un hoquet quand il bute au fond de mon vagin.

— Je sais que tu n'es pas venue les mains vides, Alexis m'a adressé la liste des objets que tu caches soigneusement dans ta penderie, affirme-t-il sur un ton joueur.

Je me sens rougir contre lui. Il s'immobilise entre mes jambes et réclame mon regard. Ses mains viennent encore capturer les miennes qu'il relève au-dessus de ma tête dans une position à laquelle je commence à m'habituer.

— Tu ne comptais pas que je l'ignore quand même ? s'amuse-t-il de mon effarouchement.

— Non, dis-je sincèrement. Alexis Duivel m'avait aussi précisé ce point.

— Il faudra vraiment que j'aie une petite conversation avec lui. Je veux savoir comment il a fait.

— Je ne pense pas qu'il vous le dira.

— Et toi ?

— Ça ne fait pas partie du contrat, j'élude, nullement encline à lui avouer que c'est parce que je me suis fait prendre en flagrant délit que j'en suis arrivée là.

Il se venge en m'infligeant une pénétration brutale que je peine à ne pas souligner d'un gémissement. Chaque fois qu'il use de sa force, ses prunelles s'allument d'un drôle d'éclat. Je devine la lutte qu'il mène contre une nature qu'il cherche à dominer.

Comme toujours, j'hésite entre la soumission et la provocation. Je suis bien curieuse de savoir ce qu'il cache sous cette attitude contrainte. Un seul mot de ma part pourrait tout faire voler en éclat en cette seconde où je le vois si tendu mais la prudence me ramène à la raison. Je serre les dents et je subis sagement ses assauts si troublants.

Le café que j'ai amené à Daniel a eu le temps de refroidir complètement. Il est plus de 9 h 30 quand il sort de son lit. Comme il l'a annoncé, je suis à ses ordres et priée de l'accompagner sous la douche. La seule exception à son exigence de présence que j'ai obtenue est de pouvoir aller aux toilettes en toute intimité. Il n'y a consenti qu'à la condition que je lui en demande la permission. Tout le reste du temps, je suis dans son environnement immédiat.

Le look d'un Daniel Sitrange qui n'a pas l'intention de sortir est à peu près le même que celui qui sort. Je présume que le terme « décontracté » ne fait pas partie de son vocabulaire. J'ai pu m'en rendre compte en rangeant sa penderie, pas un jean, pas un polo, uniquement des pantalons griffés, des chemises neuves pour la plupart. Les T-shirts qu'il possède sont réservés au sport et aucun pyjama, cela va sans dire.

Méfiant de nature, il me suit jusque dans ma chambre pour récupérer le sac où j'ai camouflé les différents gadgets que m'a remis Madame Jeanne. Il me fait asseoir sur mon lit pendant qu'il vérifie dans ma penderie que je ne lui cache rien. Je suis victime d'une véritable perquisition. Il déballe ensuite le tout sur la table du salon de son appartement.

Même s'il affiche un air blasé, je vois parfois passer un éclat dans ses yeux en découvrant certains objets, à commencer par le harnais. Sous sa mine vaguement soucieuse, je perçois une nouvelle fois son hésitation et comme moi auparavant, il se range du côté de la sagesse et de la prudence, il remet le harnais dans le sac.

— Avez-vous trouvé votre bonheur ? je finis par m'impatienter.

Les fossettes au creux de son sourire refont leur apparition.

— Oui, mais pour aujourd'hui, j'ai d'autres projets, affirme-t-il en abandonnant son inventaire. Je dois travailler, suis-moi dans le bureau !

J'accepte volontiers de m'installer dans le canapé qui fait face à sa table de travail. Je suis autorisée à lire et à surfer sur mon ordinateur portable à condition de ne pas faire de bruit, ni de le déranger. Quand je m'inquiète pour le déjeuner, il répond qu'il se chargera lui-même de commander des pizzas qui nous seront livrées. Je suis, dès lors, dispensée de toute corvée ménagère.

Craignant de trop le distraire à tapoter sur mon ordinateur, j'opte pour un livre et je prends mes aises contre les coussins moelleux. Daniel a tôt fait de m'ignorer, il est tout entier absorbé par son écran devant lui. Du moins, c'est ce que je crois, mais au moment où je veux changer de position et croiser mes jambes, sa voix s'élève grave et nette.

— Non ! Laisse tes jambes ainsi !

Je sursaute, incrédule et je le regarde. Il n'a pas relevé le nez de son écran, je me demande bien ce que ça peut lui faire que je sois assise de telle ou telle façon. Peu importe, j'allonge de nouveau mes jambes sur le canapé et je replonge dans ma lecture.

La compagnie silencieuse et occupée de Daniel me plaît tout comme j'aime beaucoup savoir que la mienne lui est agréable sinon utile d'une certaine manière. Comme chaque fois que je suis concentrée

sur quelque chose, je joue distraitement avec une mèche de mes cheveux. Au bout d'un long moment, je sens peser son regard sur moi. Daniel a abandonné son écran et m'observe attentivement, accoudé à son bureau.

— Je fais trop de bruit ? je m'inquiète en rougissant. Je vous dérange ?

— Ni l'un ni l'autre, me rassure-t-il.

— Vous désirez quelque chose ?

— Tu es amusante à regarder quand tu ne t'en rends pas compte. Tu fais tout un tas de petites mimiques, tu souris, tu fronces les sourcils, tu te mords les lèvres, tu tricotes tes cheveux au gré de ta lecture.

— En quoi est-ce amusant ?

— Je n'ai jamais eu l'occasion d'observer ça jusqu'ici. C'est la toute première fois que je m'intéresse à ce genre de phénomène.

Un peu vexée par son ton moqueur, je lui retourne le compliment à ma façon.

— C'est pour ce que vous, vous êtes impassible devant votre ordinateur !

— Je doute que tu trouves ça passionnant, Cali !

— Est-ce que vous vous amusez vraiment parfois ?

Ma question a le mérite de le surprendre. Tout juste s'il n'a pas besoin de réfléchir pour répondre.

— J'éprouve quelques fois de la satisfaction, du divertissement, voire du plaisir, mais te dire que je m'amuse, je crois que ça ne m'est pas arrivé depuis très longtemps.

— C'est dommage, dis-je un peu tristement.

— Et toi ? Est-ce que tu t'amuses souvent ?

— Probablement plus que vous.

— En ce moment ?

— Oui, en ce moment, je lui avoue sans honte.

Il croise les doigts sous son menton et son regard étincelle.

— Que je t'oblige à m'obéir, à rester allongée de cette façon t'amuse ?

— Ça vous ennue ?

— Non, ça me fascine... vraiment ! Je risque fort d'y prendre goût.

Mon expression vaguement inquiète le fait sourire.

— Enlève ta robe, exige-t-il tout à coup.

Je pose mon livre sur la table près de moi et j'obéis. Lorsque je suis entièrement nue, il balaye mon corps d'un regard attentif.

— Écarte les jambes !

Telle une marionnette sans fil, je réponds à ses ordres sans protester.

— Masturbe-toi ! Prends ton temps, je veux que tu te fasses jouir lentement.

Je glisse ma main entre mes cuisses et je me caresse très doucement. Il admire le spectacle sans rien dire. Quand son téléphone portable se met à sonner, il répond avec une voix parfaitement sereine, sans cesser de me regarder. Il s'exprime plus lentement que d'habitude, avec moins d'agacement dans

le ton qu'il emploie. Je l'entends parler d'investissement, de risque calculé, de plusieurs millions d'euros et durant tout ce temps, il a les yeux braqués sur moi qui ondule sur ma propre main. J'ignore combien de temps ce coup de fil a duré, mais quand il raccroche, je suis au bord de l'orgasme.

— Arrête ! commande-t-il à l'extrême limite.

Je respire à petits coups pour contenir les soubresauts de mon clitoris qui réclame d'être soulagé. Il reprend sa position accoudée à son bureau et me dévisage.

— Sais-tu que tu te mords la lèvre inférieure quand tu vas jouir ? me demande-t-il.

— Non, fais-je, haletante.

— Je te le dis. L'alerte est-elle passée ?

Je hoche la tête, l'orgasme a reflué.

— Alors, reprends !

Il ne perd pas une miette du spectacle. Mes doigts recommencent leur délicieux travail dans ma chatte, je me pénètre un peu tandis que ma main gauche titille mes tétons qui pointent douloureusement.

— Tu aimes ça ? m'interroge-t-il.

— Oui.

— Je voudrais te voir jouir... maintenant.

Je pince légèrement mon clitoris dur et sensible. Il est prêt à lui obéir lui aussi. Mes cuisses s'écartent d'elles-mêmes à la limite du supportable et mes reins se creusent. Entre mes doigts, un jet clair et dru jaillit jusque sur le sol.

Daniel se lève et vient jusqu'à moi. Il jette un coup d'œil admiratif sur l'auréole qui macule le tapis écru à mes pieds. Je me sens devenir pivoine quand, s'agenouillant devant moi, il écarte mes jambes et passe le bout de son index sur mon sexe mouillé. Sans me quitter des yeux, il enfonce ses doigts un peu plus loin dans mon vagin. Il sait très précisément où les placer pour me rendre folle et faire naître aussitôt une nouvelle envie qui incendie mon ventre.

Au premier de mes soupirs approbateurs, il se penche sur moi et ses lèvres prennent mon clitoris en otage. Cet assaut de douceur aussi intense qu'inattendu me surprend. Il me retient de force sur le canapé et sa langue commence ensuite une délicieuse torture. Je ne peux réprimer tout à fait un cri quand il m'arrache un nouveau jet brûlant. Il ne s'arrête pas pour autant. Je n'en peux plus, ma réaction devient violente et je repousse sa tête en demandant grâce. Il explose alors de rire en me basculant sur le divan.

— Je me demandais combien de fois j'allais devoir te faire jouir avant que tu te rendes, se moque-t-il.

Je suis essoufflée et je peine à reprendre mes esprits. Tous ces orgasmes n'ont contribué qu'à me rendre encore plus désireuse de lui. Je supplie qu'il me prenne. Il n'accepte qu'au prix de ma parole que je le sucrai encore. J'accepte dans un souffle impatient. Alors il défait sa ceinture et me retourne contre le dossier du canapé. Ses mains chaudes et légères caressent mes cuisses, mes hanches, mes fesses, viennent jusqu'à mes seins. Il est partout à la fois. Il est surtout en moi.

Il prend possession de mon corps avec une machiavélique douceur et un malin plaisir à ne surtout pas accélérer. C'est une sensation agaçante et atrocement délicieuse que de se sentir jouir à petit feu comme une lente agonie contre laquelle on ne peut rien et qu'on aimerait tout à la fois précipiter et retarder.

J'ai perdu définitivement le contrôle, son sexe dur me poignarde une dernière fois et c'est l'explosion. Mon ventre se tord dans de sublimes convulsions. J'enfouis mon visage dans les coussins pour y étouffer mon cri d'extase. Il attend que je sois calmée pour se pencher à mon oreille.

— On dirait que tu as beaucoup aimé, constate-t-il avec des accents rieurs.

Je ne réponds que par une sorte de ricanement nerveux. Il me redresse contre lui en exigeant ma part du contrat. Je descends jusqu'à son sexe trempé de ma jouissance. Mon goût est assez spécial, un peu épiced. J'aime à le caresser comme il me l'a fait. Il s'empare de mes cheveux dans une de ses mains et accompagne simplement mon geste.

— Doucement, Cali ! Fais-moi mourir tendrement.

Je ralentis le rythme et je le suce avec délectation. Il grogne d'aise quand je lèche ses testicules et je leur inflige une succion appuyée. Il quitte alors progressivement le poste de commande et sombre irrémédiablement dans le plaisir. Il cesse de me regarder, ferme les yeux et renverse sa tête sur l'accoudoir du canapé. Il ne la relève brusquement que lorsqu'il sent son éjaculation poindre.

— Ne t'arrête pas tant que je ne te le dis pas, dit-il d'une voix sourde.

Son sperme jaillit sur ma langue en secousses violentes. Il rugit et empoigne ma tête dans un geste autoritaire. Je suis obligée d'avalier. Peu importe, son goût n'est pas très amer. Il me contemple d'un air à la fois ravi et tendu.

— Suce encore, doucement !

J'obtempère de bonne grâce. Malgré mes gentillesses humides, son sexe perd peu à peu de sa raideur. Je l'entends soupirer profondément, détendu, comme soulagé. Il m'arrête et m'attire sur lui. Sa langue cherche la mienne et il m'embrasse longuement. C'est la sonnette de la porte d'entrée qui met fin à notre étreinte.

— Pizza, affirme Daniel devant mon air ahuri.

J'enfile ma robe à la hâte et je file vers l'entrée. Je remets un peu d'ordre dans ma chevelure où les doigts de mon patron se sont égarés et vérifie ma mise dans le miroir avant d'ouvrir. Le livreur ne s'aperçoit de rien, trop pressé de repartir sitôt les pizzas réglées. Quand je reviens dans le bureau, Daniel n'a pas quitté le canapé, son bras droit couvre son visage, on dirait qu'il dort.

— Me crois-tu si je te dis que je n'ai jamais joui si intensément qu'en ce moment ? demande-t-il sans bouger.

— Oui, je vous crois, je réponds en m'agenouillant près de lui.

Il s'accoude en me dévisageant, amusé par ma réponse. Les cernes sous ses yeux sont désormais plus visibles, je ne résiste pas au plaisir de le taquiner.

— Vous avez l'air fatigué, Monsieur Sitrange.

Il lève la main jusqu'à ma joue qu'il caresse du bout des doigts.

— Et toi, rien ne paraît sur ton visage de tout ce que je t'ai infligé, déclare-t-il. Comment peux-tu jouir ainsi et n'en rien laisser paraître cinq minutes plus tard ?

— Le sexe a peut-être des vertus cachées.

Il repose sa tête sur l'accoudoir.

— Ou alors, vous manquez d'habitude, je suggère, malicieuse.

— Veux-tu bien ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, petite insolente, s'esclaffe-t-il.

— Ce n'est qu'un constat, je me défends ironiquement.

Il se lève d'un bond et me soulève du sol pour me mettre au garde à vous devant lui.

— Je n'ai pas dit mon dernier mot. Tu apprendras qu'avec moi, le jeu ne se termine que lorsque moi, je siffle la fin.

— Bien, Monsieur ! Que diriez-vous de reconstituer vos forces ? Les pizzas sont en train de refroidir et vous semblez en avoir besoin.

— Va les chercher avant qu'il me prenne l'envie de te prouver le contraire.

Je ricane en sortant rapidement.

L'après-midi commence en douceur. Nous avons dévoré nos pizzas, pris une douche pour la seconde fois de la journée. Daniel est retourné à son bureau et moi, à mon canapé que j'ai pris soin de nettoyer de même que le tapis victime de mon émoi.

J'apprécie ce repos forcé, confortablement allongée et nue, sous le regard de Daniel qui s'échappe de temps à autre de son écran pour se poser sur moi. Il fronce parfois les sourcils comme en proie à une profonde réflexion et replonge dans son travail.

Son téléphone sonne plus souvent. Il consulte systématiquement l'origine de l'appel avant de décrocher ou pas, selon le cas. En tout état de cause, je peux le jurer, il est nettement plus calme que d'habitude. Cette constatation hante tellement mon esprit que je finis par me risquer timidement quand il raccroche pour la troisième fois.

— Je peux me permettre une remarque ?

Il lève son sourcil droit de façon craquante.

— Je t'écoute, consent-il.

— Vous avez l'air moins stressé que les autres jours avec vos correspondants. Vous parlez plus lentement, moins sèchement, pour un peu on vous croirait gentil.

Son rire s'élève de nouveau. Il jette son stylo sur la table et se cale dans le fond de sa chaise.

— Tu t'attends sans doute à ce que je te réponde que tout ça est de ta faute et que tu m'as épuisé au point que j'en ai perdu toute férocité.

Vexée, je me renfrogne sur le canapé et je rougis.

— Je n'ai pas cette prétention, je réfute avec vigueur.

— Et pourtant, tu aurais raison.

Je lui jette un coup d'œil méfiant. Il a l'air sérieux et sincère.

— Je suis incapable de rester en place, je ne supporte pas l'inactivité et encore moins de rester enfermé toute une journée. J'ai besoin de mouvement, d'action, de vie autour de moi, de stress même, pour me sentir vivant. C'est un vrai défi que je me suis lancé aujourd'hui.

— Pourquoi avez-vous fait ça alors ? j'interroge, stupéfaite.

— Par curiosité d'abord, pour savoir comment tu vis tes journées qui sont si différentes des miennes.

— Moi ?

— Qui d'autre ?

— Mais pourquoi ?

— Tu permets que je dispose de tes services comme je l’entends, oui ? fait-il semblant de s’énervé en souriant. J’ai obtenu de la Société ce que je voulais, je compte bien en user à ma guise. Par ailleurs, je m’étonne moi-même.

— À quel sujet ?

— Je m’aperçois que je parviens sans trop de mal à travailler de manière plutôt efficace et lucide quand je n’ai pas l’esprit occupé à autre chose.

Son insinuation éveille mes soupçons.

— Quelle chose ?

— Depuis tout à l’heure, j’essaie de ne pas songer à cette mèche de cheveux avec laquelle tu caresses ton sein en lisant.

Je reste coite, je ne me suis rendu compte de rien.

— Oh... je suis désolée.

Mes excuses le font sourire. Ses fossettes se creusent et me rassurent.

— Retourne-toi, exige-t-il. J’ai besoin de me concentrer dix minutes.

Je me presse d’obéir et je m’allonge sur le ventre, un coussin calé sous ma poitrine et mon livre contre l’accoudoir. J’évite de remuer autant que possible, à peine les pieds de temps en temps pour détendre mes jambes courbaturées de mes exploits sportifs du matin.

Le téléphone de Daniel sonne une énième fois. Je ne suis pas censée y prêter l’oreille, mais ma curiosité l’emporte quand je l’entends répondre à Clémence Lannier. Son ton n’est pas différent de celui dont il a usé avec ses précédents correspondants. Il se contente de « oui » et de « non » puis réprime un soupir avant de renoncer à consulter son écran. Je sens alors son regard sur moi, même si j’évite de tourner la tête vers lui.

— Je t’ai dit samedi, je ne suis pas libre avant, affirme-t-il sèchement. Ce ne sera pas la première fois, Clémence. À ce que je sache, mon absence ne t’a jamais empêchée de participer à ce genre d’événements... Non, je n’ai pas l’intention de faire une exception.

Il se lève enfin pour faire quelques pas dans le bureau. J’en profite pour remuer les jambes en levant les pieds l’un après l’autre. Daniel arpente la pièce lentement en refusant toujours d’accéder aux sollicitations insistantes de sa belle. Je ne sais pas comment il fait pour ne pas s’énervé, mais il y parvient.

Si je ne veux pas vraiment écouter, je ne peux pas faire autrement que d’entendre. Je feuillette innocemment mon bouquin quand je reçois une tape sur la fesse gauche. Surprise, je sursaute. Daniel rallonge mes jambes d’autorité en continuant sa conversation sur le même ton.

— Non, je suis en plein travail... Non, à l’appartement.

Il me repousse et s’installe contre ma hanche. Sa main droite s’égare sur mes fesses et sur mes reins. Quand je veux tourner la tête, il me force à rester concentrée sur mon livre.

— Oui, bien sûr qu’elle est là, c’est son métier... Tu es libre de penser ce que tu veux, c’est exactement ce qu’elle est supposée faire.

Je devine que je suis devenue le sujet épineux de conversation. Daniel masse mon postérieur avec douceur. Je ne peux m’empêcher de songer que c’est à sa fiancée qu’il parle tandis qu’il me pelote

ainsi.

— Craindrais-tu la rivalité, Clémence ? la nargue-t-il, ironique à souhait. Depuis quand est-ce que tu doutes de ta beauté ?

Il repousse mes jambes et prend ses aises dans le canapé, puis il me tire par le bras jusqu'à lui. En écoutant les jérémiades de sa petite amie, il guide ma main à son entrejambe. Il lui assure ensuite que mon travail le satisfait pleinement quand il contraint ma tête à se pencher sur son sexe que j'ai sorti de son pantalon.

— Tu as trop d'imagination, ma chère, me vois-tu vraiment en train de me faire sucer par ma gouvernante ?

Je réprime un hoquet de protestation amusée. Il me cloue le bec en s'enfonçant dans ma bouche.

— Je n'ai pas l'intention de me justifier de quoi que ce soit, sache-le ! J'ai décidé que ce serait comme ça. Libre à toi d'être jalouse, mais je te préviens que je ne supporterai pas que tu me fasses une scène demain soir. Autant te dire que si tu as ce genre de projet, j'annule immédiatement.

Il bande un peu plus faiblement que le matin, ce que je peux comprendre aisément d'autant que son attention est accaparée par sa fiancée. Je suce un peu plus fort et il repousse mes cheveux sur le côté pour mieux me voir à l'œuvre.

— Je viendrai te chercher chez toi à 20 heures. Passe une bonne soirée et salue Jérémy et Lisa de ma part, présente-leur mes félicitations. À demain, Clémence !

Il raccroche et cette fois, il éteint tout à fait son téléphone avant de le balancer dans le fauteuil voisin.

— Suce-moi plus fort, Cali, grogne-t-il sur un ton suppliant.

J'obéis et je resserre mes lèvres sur son sexe qui durcit.

— Plus fort encore !

J'ai presque peur de lui faire mal tant je l'aspire fortement. Je sais qu'il craint de ne plus être capable de jouir.

— Accordez-moi juste une seconde, fais-je en m'écartant de lui.

Il lève un sourcil surpris mais il consent. Je m'échappe du bureau et je reviens avec le précieux sac à gadgets. Il ne dit rien, intrigué par mon remue-ménage. Je vois passer un éclair d'inquiétude dans ses prunelles qui m'observent quand je déballe les deux anneaux de caoutchouc.

— Ne me dites pas que vous n'en avez jamais utilisé ? je l'interroge, incrédule.

Il rit d'un air vaguement embarrassé.

— Dis-moi donc à quoi cela m'aurait servi ! se défend-il.

— Comment faites-vous d'habitude ?

— Il n'y a pas de « d'habitude », Cali ! Je n'ai guère le temps de baiser si souvent dans une journée. Je t'ai dit qu'aujourd'hui était une épreuve pour moi, et ça l'est à plus d'un titre.

— Vous voulez bien ? je demande en lui présentant les anneaux.

— Je deviens ta victime ?

— Détrompez-vous ! Je vous donne le pouvoir.

Il se livre, confiant, à mes mains. Quand j'ai terminé de parer son sexe de ces petits mais redoutables gadgets, il se caresse en faisant une moue dubitative.

— L'usage de tes mains est donc proscrit, constate-t-il tout seul devant son membre fièrement dressé. Je lui souris et je lui donne alors la cordelette rouge dont Mickaëlla m'a vanté les mérites. Je me retourne et je croise mes poignets dans mon dos.

— L'usage des mains est entièrement proscrit, je confirme, déterminée.

Daniel hésite visiblement.

— Vous ne me ferez pas mal si c'est ce qui vous inquiète.

— Non, ce n'est pas ça, répond-il d'une voix grave et tendue.

Je me retourne, anxieuse. Ma déception doit se lire sur mon visage. Il m'attire à lui et m'embrasse avant de se décider en soupirant. Il noue la corde autour de mes poignets, il ne serre pas trop fort, mais je suis néanmoins bien incapable de m'en défaire seule. Puis il me met à genoux devant lui et me présente sa superbe érection.

Il me laisse faire un moment, la main posée sur ma tête et les yeux fermés puis il me repousse sur le tapis à peine sec de nos précédents jeux. Il écarte résolument mes jambes et pénètre mon vagin déjà trempé. Son sexe gonflé me remplit. Daniel semble apprécier la sensation inédite que lui procurent les anneaux.

Mes mains entravées dans mon dos me font mal, des gémissements m'échappent tant il est fougueux. On dirait bien que mon image soumise le dynamise d'une manière inattendue. Moi, j'en avais le curieux pressentiment depuis le début, depuis la première fois où j'ai vu son regard s'allumer quand il a emprisonné mes mains dans les siennes.

Il ondule frénétiquement entre mes cuisses, ses mains pétrissent mes seins, relèvent mes fesses pour me posséder plus profondément. J'adore me sentir ainsi livrée à sa domination. Il m'excite à un degré que je n'ai jamais atteint.

Pour la énième fois de la journée, je jouis, au bord des larmes tant l'orgasme qui me terrasse est puissant. Daniel se rue en moi au point de me faire crier. Il s'en moque. Il a le visage crispé dans un masque dur, il pousse un feulement rauque et se déverse en jets puissants au fond de mon ventre, les mains serrées comme des étaux sur ma cuisse et sur ma hanche. Enfin, il s'abat sur moi à bout de souffle. Si je le pouvais, je le prendrais dans mes bras pour le bercer comme un enfant.

— Vous me détachez ? je lui demande.

Il secoue la tête d'un air très sérieux.

— Daniel, s'il vous plaît ! j'implore.

L'usage de son prénom lui fait ouvrir les yeux, il s'amuse comme un fou et ça se voit.

— C'est drôle, hein ? j'aboie en constatant la joie qu'il ne cherche pas à dissimuler.

— Tu ne vas pas me reprocher de m'amuser tout de même ? Pas après notre petite conversation de ce matin !

— Vous avez des jeux bizarres.

— Les mêmes que les tiens, rit-il en me rappelant que l'idée de la corde vient de moi.

— Sans doute.

Il expire fortement et s'allonge sur le dos, vaincu de fatigue.

— Fin de la partie ? j'interroge innocemment.

— N’oublie pas que tu as toujours les mains liées, menace-t-il. Je n’ai pas encore décidé.

— Que comptez-vous faire ?

Il se redresse contre le canapé et se défait des anneaux qui entourent son sexe complètement détendu.

— Ça, je garde, déclare-t-il en les jetant sur la table basse. Je te remercie de cette belle découverte.

J’attends patiemment qu’il se décide donc.

— Tu as soif ? m’interroge-t-il en se levant.

— Oui. j’admets en essayant de me relever.

Il disparaît du bureau pour y revenir quelques secondes plus tard avec une bouteille d’eau gazeuse à laquelle il boit au goulot à grandes rasades. Compatissant, il me soulève d’un bras et me présente la bouteille dont le contenu froid se répand en partie sur ma poitrine. Je réussis toutefois à boire suffisamment. Daniel referme la bouteille et caresse mon corps mouillé aussi bien de plaisir, que de sueur et d’eau.

— Tu as tendance à réveiller en moi quelques instincts très primitifs, me confie-t-il.

— Tant qu’ils ne sont pas cannibales, je suppose que je ne risque rien.

Il rit en me léchant les seins et il mordille mon téton pointu. J’ai un mouvement de recul sous la douleur. Il me ramène à lui.

— Je te relâcherai tout à l’heure, quand je me serai assuré que tu ne me feras plus bander pour la journée.

— Je n’y suis pour rien !

Il pose un doigt sur mes lèvres et m’impose le silence.

— Tu n’as pas cessé de m’exciter.

— C’est vous qui avez tout mis en scène.

— Et tu as magnifiquement tenu ton rôle. C’est exactement comme ça que je te veux pour les trois semaines à venir, Cali.

— Ligotée ?

— S’il le faut, oui.

— Ça ne va pas être pratique pour faire le ménage et la cuisine.

Il fond sur ma bouche pour me faire taire. Sa langue soumet la mienne et je respire difficilement sans moyen de lui échapper. Je suis à bout de souffle quand il s’écarte.

— Allez, jeune fille ! Tu es bonne pour une douche supplémentaire, décide-t-il en m’emportant dans ses bras solides.

— Si vous me libériez, ce serait plus pratique.

— Tais-toi ou je te bâillonne en plus, grogne-t-il.

Je me renfrogne et je suis bien obligée de subir.

Il me dépose dans la douche. Il dénoue juste ce qu’il faut de la corde pour faire passer mes bras devant avant de les attacher cette fois à la hauteur du pommeau.

— Ne prends donc pas cet air outragé, je suis sûr que tu mouilles, me dit-il narquois.

Le traître a raison en plus. Je suis offusquée, mais terriblement troublée.

— Avoue que tu aimes ça ! réclame-t-il, joueur.

Ne recevant pas de réponse immédiate de ma part, il s’empare du pommeau dont il commence à régler la température de l’eau. Il expédie un jet glacé sur mes pieds.

— Tu ferais mieux de me répondre sincèrement si tu veux éviter que je te lave à l’eau froide.

— Vous ne feriez pas ça ?

Ses fossettes se creusent dangereusement et j’ai tôt fait de regretter ma question. Je reçois un jet réfrigérant sur les cuisses.

— D’accord ! Oui j’aime ça, je cède dans un souffle.

Daniel tourne alors le robinet et l’eau qui me parvient devient vite plus confortable. Il remet le pommeau en place et enduit copieusement la grosse éponge de gel douche avant de me frictionner partout en s’attardant sur mes seins. J’adore ça et je ne manque pas de le lui dire. Il abandonne l’éponge et c’est avec ses mains qu’il me savonne. Il s’immisce entre mes fesses, effleure mon anus, s’introduit dans ma chatte.

— Tu mouilles encore, Cali ! Tu es décidément insatiable.

— Dois-je vous faire remarquer que vous ne bandez plus, je me venge un peu.

— Je n’ai pas sifflé la fin de la partie pour autant, avertit-il.

— Que voulez-vous dire ?

Mon anxiété teinte ma voix. Il m’enlace par-derrière et s’empare de mes seins dégoulinants de mousse.

— Je t’ai dit que je voulais te prendre jusqu’à la dernière goutte, on dirait bien que tu ne m’as pas encore tout donné.

— Non... Daniel... s’il vous plaît !

— Sois sage, murmure-t-il à mon oreille. Sous l’eau, ça ne te sera pas difficile.

Je respire plus vite quand sous la pluie chaude, il écarte mes lèvres et me caresse. Ma position fouette mon imagination. Et il a raison, j’ai encore envie de jouir aussi incroyable que cela puisse paraître. Je peine à me reconnaître, jamais je n’ai vécu un truc aussi insensé. Mes poignets attachés et mes bras tendus m’évitent de m’effondrer quand il m’arrache encore une jouissance fulgurante.

Je me réveille le lendemain dans la confusion la plus totale. Mon corps est raide et courbaturé. Je me rappelle à peine m’être couchée. J’éteins la radio qui beugle et je dois me secouer pour émerger de mon lit. L’odeur du café frais me réveille. J’en bois une tasse rapidement avant d’aller en porter une à mon tortionnaire préféré. Daniel dort encore profondément. Je dépose le café sur le chevet et j’embrasse son sexe détendu. Il s’étire en grommelant et bande aussi sec. Il pousse un râle quand je l’engloutis.

— Oui, Cali ! marmonne-t-il en s’offrant à ma fellation appliquée.

Sa main se glisse sous ma robe et caresse mes fesses nues.

— Viens sur moi, réclame-t-il.

J’obéis et je m’enfonce lentement sur son membre dur. Je n’en reviens pas de tant aimer ça et d’avoir encore tellement envie de lui. Il accroche ses mains à mes hanches et accentue mes mouvements. Nous

jouissons l'un et l'autre à quelques secondes d'intervalle. Il me bascule alors sur le côté et me prend dans ses bras.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu réussisses à te lever ce matin, m'avoue-t-il.

— C'est mon travail.

— Oh... exact ! Et comment te sens-tu ?

— J'ai l'impression d'avoir perdu un match de boxe par KO. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé hier soir.

— Tu t'es endormie d'un coup, m'explique-t-il.

— Et comment est-ce que je suis arrivée dans mon lit ?

— Je t'y ai portée, répond-il simplement. Reconnais que j'ai gagné.

— Vous avez gagné.

Je ris malgré moi. Il ne supporte donc jamais la moindre défaite.

— N'oubliez pas que nous sommes samedi, j'ajoute d'un ton chargé de sous-entendus.

— Et alors ?

— Ne gaspillez pas trop vos forces avant ce soir, fais-je en m'échappant de son lit.

— Quelle importance ? rétorque-t-il en me suivant à la salle de bains.

Je renonce à le titiller davantage en constatant sa rugosité sur le sujet. Il fait passer ma robe par-dessus ma tête et ouvre le robinet de la douche. Je commence à le laver soigneusement quand il m'arrête net face à lui. Il a les yeux rivés sur ma cuisse droite où s'étale un superbe hématome violacé.

— Pourquoi n'as-tu pas dit que je te faisais mal ?

— Parce que ce n'était pas le cas, du moins, je n'en ai pas eu le sentiment.

Il me darde un regard étonnant de colère et de tristesse mêlées.

— Je suis désolé, vraiment !

— Je vous assure que ça n'est rien.

Ses doigts soulignent ma bouche et l'attirent à la sienne. Il pose délicatement ses lèvres sur les miennes.

— Ça va m'être très difficile de ne pas te prendre aujourd'hui.

— Parce que vous restez encore ici ? je m'étonne.

— Oui, je n'ai pas terminé ce que j'avais à faire.

— Dois-je rester près de vous ?

— Ça me paraît évident.

Je hoche la tête et je lui présente son peignoir de bain dans lequel il se complaît à prendre son petit-déjeuner.

Le début de matinée se déroule tranquillement. Daniel est assez concentré sur ses affaires et supporte quelques allées et venues de ma part. Vers 11 heures, un coup de sonnette à la porte d'entrée me fait sursauter. Je trouve sur le palier un coursier vêtu d'un uniforme bleu marine au logo argenté que je n'identifie pas et qui me sourit.

— J'ai un colis pour Monsieur Daniel Sitrange, m'annonce-t-il après m'avoir cordialement saluée. J'ai besoin de sa signature.

Il me tend un boîtier électronique et un stylet. Je fais attendre le jeune homme dans l'entrée et je frappe discrètement à la porte du bureau. Daniel décolle à peine le nez de son écran quand je lui présente l'appareil où il griffonne sa signature à la hâte. Le coursier me remet un paquet soigneusement emballé et s'en va. Daniel jette un coup d'œil furtif sur le colis que je lui amène.

— Ouvre, veux-tu ?

Je déchire l'emballage sous lequel se trouve un très beau coffret de cuir rouge. J'hésite à le débiller davantage. Mon silence l'intrigue et il cesse de travailler pour m'observer d'un air énigmatique.

— Regarde à l'intérieur et donne-moi ton avis, exige-t-il.

Je découvre alors un superbe collier en or sur lequel sont montés des diamants étincelants. Je referme la boîte pour la lui donner sans manifester la plus petite émotion. Mon avis tombe le plus objectif possible.

— Mademoiselle Lannier sera ravie. Vous avez choisi un modèle qui devrait lui convenir.

Il croise les doigts sous son menton et ignore le coffret que je finis par déposer sur son bureau avant de m'éloigner.

— Est-ce que tu aimerais recevoir un bijou comme celui-là ? me questionne-t-il contre toute attente.

— Si j'étais Mademoiselle Lannier, probablement.

Il me fixe très sérieusement. Je soutiens son regard clair. Ses fossettes se creusent insensiblement avant qu'il m'interroge encore.

— Même en guise de cadeau d'adieu ?

Je lève un sourcil étonné et je m'applique à lui répondre avec sincérité.

— Je ne peux pas répondre à sa place.

— Je ne te demande pas de répondre à sa place, je te demande comment toi, tu réagiras.

Je me pince légèrement les lèvres, le temps de choisir mes mots.

— Je crois qu'à choisir, ce seraient les bras d'un homme que je préférerais pendre à mon cou. J'aimerais mieux garder l'amour et la tendresse, la force rassurante plutôt qu'un froid morceau de métal aussi beau soit-il.

Il me dévisage d'un air perplexe.

— Toutes les femmes rêvent pourtant de ce genre de babioles, non ? Tu n'es pas un peu jalouse en voyant ça ?

— Je ne peux pas l'être, Monsieur Sitrange.

— Et pourquoi donc ?

Je lui souris en lui faisant face très sereinement.

— Vous appartenez au monde de la lumière. Ce que vous aimez, c'est qu'on vous remarque, qu'on vous admire, qu'on vous envie même. Votre plaisir est d'être vu en compagnie d'une jeune femme magnifique qui vous rend fier et qui vous flatte. Elle se doit d'être élégante, de porter des bijoux comme celui-ci, des robes superbes. Moi, je suis l'envers du décor, je suis le quotidien, je ne suis qu'un rouage invisible et silencieux, une fille de l'ombre. Ma seule fonction est d'être au service des

personnes comme vous, qui me payent pour ça et de faire en sorte qu'elles puissent briller un peu plus grâce à moi. Vous vivez dans un univers de luxe, de richesse, de confort. Comprenez bien que si je devais être jalouse de tout ça, je ne tiendrais pas une minute à mon poste.

Il penche la tête en fronçant les sourcils. J'enfonce le clou.

— Je crois que vous avez fait un excellent choix pour ce collier qu'il soit d'adieu ou d'autre chose.

Je m'éloigne vers la sortie, mais il me rappelle avant que je referme la porte.

— Combien de bijoux de valeur possèdes-tu ? me demande-t-il gentiment.

— Aucun, Monsieur Sitrange, lui dis-je sans amertume.

— Et combien d'hommes mets-tu à ton cou ?

— Autant que de bijoux, ce qui me permet d'être aussi lucide sur l'un que sur l'autre.

Je souris malicieusement et je m'en vais. J'ai à peine fait trois pas qu'un éclat de rire sonore me parvient.

Durant tout le reste de la journée, Daniel Sitrange demeure rivé à sa table de travail, insultant de temps en temps son écran d'ordinateur dans des éclats de voix qui me font bondir tant ils sont soudains et inattendus. Il n'exige pas ma présence absolue, réclamant seulement que je reste près de lui un moment en lui apportant un café ou autre chose. Je reprends alors ma lecture attentive dans le canapé. Il ne décroche pas une seule fois aux appels qui harcèlent son téléphone.

Devant son humeur à la fois concentrée et visiblement massacrate, je me garde d'intervenir jusqu'à 19 heures où je ne le vois toujours pas décidé à bouger de son bureau. Il se redresse en s'étirant et en se frottant les yeux quand je lui donne l'heure.

— Tu as raison, marmonne-t-il sur un ton étonnamment aimable au regard de l'après-midi orageux qu'il a passé.

— Désirez-vous que je vous aide à quelque chose ?

— Non, tu peux rentrer chez toi si tu le désires.

— Devrais-je vous réveiller demain matin ?

— Oui, bien entendu !

— À quelle heure ?

— 7 heures 30, affirme-t-il d'un ton sans appel.

— Même un dimanche ?

— Justement, un dimanche, je serai sans doute moins dérangé.

— Dois-je prévoir Mademoiselle Lannier ?

Ses prunelles s'illuminent d'un éclat malicieux.

— Non, Cali.

Je hoche la tête et je fais quelques pas en arrière.

— Je ne sais pas si je dois vous souhaiter une bonne soirée, je risque avant de partir.

— Tu peux. J'ai ici de quoi éviter les drames et sécher des larmes de crocodile, déclare-t-il en

récupérant le boîtier sur son bureau.

— Et si... vous vous trompiez sur la sincérité des sentiments de Mademoiselle Lannier ? je suggère.

Il me toise d'un air narquois.

— Es-tu convaincue de ce que tu viens de dire ?

— C'est une suggestion.

Il rit avant de me renvoyer d'un « bonne nuit » moqueur.

Je dois bien convenir que c'est nettement moins excitant de rester seule devant la télé. J'ai un peu de mal à ne pas penser à ce qu'il est en train de faire et à la réaction de celle que les journaux voyaient déjà comme sa fiancée sinon son épouse. Je ne comprends pas vraiment ce qui motive cette rupture, on ne peut pas dire que Clémence Lannier soit du genre encombrant dans la vie de Daniel Sitrange. En une semaine, elle n'a passé avec lui qu'une nuit et s'est fait envoyer paître quand elle en a réclamé une autre.

Mais après tout, leur vie privée ne me regarde pas.

Sitôt le film terminé, je file dans mon lit, une bonne nuit de repos ne me fera pas de mal après la folle journée de la veille.

Il est 7 heures 20 quand je passe la porte de l'appartement. Dès le seuil, je suis étonnée de voir la lumière partout. Le café est déjà fait, une tasse a déjà été consommée et laissée sur la table. J'entends un bruit répétitif émanant de la petite salle de sport qui jusque-là n'a pas attiré les foules.

La porte de la pièce n'est pas fermée. Daniel est assis sur le banc de musculation et s'applique à soulever des poids. Il est vêtu d'un T-shirt gris mouillé de sueur. Il met à se faire mal un acharnement qui lui fait serrer les mâchoires et froncer les sourcils. Ses muscles bien dessinés jouent, plus saillants sous sa peau humide. Il finit par se rendre compte de ma présence et dépose sa charge avant de s'essuyer le visage avec une serviette.

— Bonjour, Monsieur Sitrange, lui dis-je en souriant. Vous êtes matinal aujourd'hui !

— Non, réfute-t-il. C'est juste que tu ne connais pas encore mes habitudes.

— Il me semblait pourtant que vous m'aviez précisé de vous réveiller à 7 h 30. Me serais-je trompée ?

Daniel ricane et pousse une profonde expiration.

— Non, tu ne t'es pas trompée ! Je ne voyais pas l'intérêt de te faire lever aux aurores juste pour ça.

— Ça fait aussi partie de mon travail.

— Eh bien considère ça comme un cadeau, réplique-t-il.

Je me garde de le remercier en constatant que je l'agace.

— Désirez-vous un autre café ?

— Volontiers, mais refais-en un, le mien est dégueulasse.

Je réprime un sourire, amusée tant par son aveu que par la manière dont il a balancé ça. Je regagne ma cuisine où je jette le contenu de la cafetière dans l'évier. Daniel m'y rejoint quelques minutes plus tard tandis que je presse quelques oranges. Il a les yeux cernés et la mine fatiguée.

Tout un tas de questions me brûle les lèvres et je suis obligée de me concentrer sur mon activité pour ne pas céder à la trop grande tentation. Je suis sur le point de couper un autre fruit quand il vient se plaquer dans mon dos. Il a chaud et il est mouillé de transpiration. Malgré tout, mon corps se réveille à ce contact troublant.

Mon couteau reste en suspens. Il me le retire des doigts et déboutonnant ma robe, il fait jaillir mes seins de mon décolleté. Il me pétrit la poitrine durant un moment que je trouve délicieux. J'ai renversé ma tête sur son épaule et il embrasse tendrement ma gorge offerte. Dans le creux de mes reins, je sens son érection indubitable. Quand je veux glisser ma main vers lui, il m'en empêche et la ramène sur le plan de travail contre lequel il m'a coincée.

— Laisse-moi faire, grogne-t-il.

Il me retourne face à lui et enlève son T-shirt qu'il envoie promener sur le sol. Son pantalon de jogging prend la même direction. Son corps nu et humide est magnifique. Il remonte ma robe au-dessus de ma taille et caresse mes fesses. Ses gestes sont avides, précis et gourmands. Il se repaît de mes rondeurs, il admire ses mains qui me caressent et s'emparent de moi. Ses yeux plongent dans les miens égarés. J'y lis le désir qui l'anime, un désir féroce.

Il me soulève et noue mes jambes autour de sa taille avant de me pénétrer en soupirant de soulagement. S'il le pouvait, il me rentrerait dans le corps. Chacun de ses coups de reins lui donne plus de rage. C'est la toute première fois qu'un homme me prend comme ça, debout, rivée sur le sexe qui me laboure les entrailles. Ça m'excite au plus haut point.

Je halète sous ses assauts virils. Il redouble de vigueur quand je me cambre sous l'effet d'un plaisir fulgurant. Un rugissement sourd accompagne sa propre jouissance. Daniel m'attire sur sa poitrine et reprend son souffle en me dévisageant d'un drôle d'air.

— Je commence à prendre un goût immodéré à te faire jouir, Cali. Je n'ai pas cessé de penser au fait que je ne t'avais pas assez baisée hier, j'en ai bandé une bonne partie de la soirée.

Sa confession crue m'arrache un rire surpris. Il apprécie les soubresauts de mon ventre sur son sexe encore enfoui dans mon vagin trempé. Il me tient solidement entre ses bras, les reins calés contre le plan de travail.

— Vos intentions auraient pu être mal interprétées, dis-je innocemment.

— Elles l'ont été.

Ses fossettes ponctuent son air plus amusé que contrarié.

— Dois-je vous présenter des excuses ?

— Non, mais la prochaine fois que je quitte une femme, rappelle-moi de te laisser ma virilité en consigne, marmonne-t-il. Ça m'économisera quelques moments désagréables.

— Comment vous en êtes-vous sorti ?

— Comme un vrai salaud que je répugne à être, avoue-t-il en grognant. Ma réputation risque fort d'en être définitivement écornée.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Mon air soucieux le rend plus gentil.

— J'ai toujours fait preuve d'élégance à l'égard des femmes. Je m'arrange pour compenser dignement mon départ et généralement, au dessert, la demoiselle et moi nous quittons les meilleurs amis du monde. Mais cette fois, je me suis retrouvé dans une situation... disons insolite.

— Le collier n'a pas plu à Mademoiselle Lannier ?

— Laisse-moi finir, gronde-t-il en ondulant légèrement entre mes reins.

Son sexe n'a pratiquement pas débandé et il jubile de me voir apprécier avant de continuer.

— Clémence a lu, comme toi, les articles de journaux et ne s'attendait absolument pas à ce que ce dîner soit le dernier. J'avais décidé de la ménager... du moins de lui faire prendre conscience toute seule de l'impossibilité de telles fiançailles. Et puis je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai subitement songé à ce que tu devais être en train de faire.

Mon cœur cogne un coup contre ma poitrine. Daniel s'enfonce si doucement en moi que sa pénétration est une caresse. Je prends une inspiration et mon sang circule à toute vitesse.

— Je me suis mis à bander si fort que c'était difficile de lui cacher très longtemps, continue-t-il. Clémence a les mains malheureusement baladeuses.

— J'espère que vous avez bien menti !

— Je n'étais pas en position favorable pour lui mentir, Cali !

J'admets mon incompréhension. Son regard gris vert pétille d'une malicieuse joie.

— J'ai repoussé les explications et le cadeau. Nous avons expédié le dîner et pendant que Franck nous ramenait à son appartement, je l'ai baisée dans la voiture jusqu'à ce que nous arrivions en bas de chez elle. C'est à ce moment-là que j'ai définitivement ruiné, et ses espoirs, et ma renommée de gentleman. Je lui ai offert le collier et sa liberté.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle a manqué de me le flanquer à la figure, mais elle s'est intelligemment ravisée après l'avoir admiré. Nous en sommes restés là.

— Vous êtes donc officiellement célibataire, à moins que vous ayez déjà une autre conquête en vue ?

— Je n'ai jamais eu à conquérir, très Chère ! Je gage que dès demain, de compatissantes jeunes femmes vont se déclarer désolées et voudront me consoler. Combien tu paries ?

— Parier contre vous serait de la folie, je suis sûre que vous n'engagez que lorsque vous êtes certain de gagner.

Il ricane et je pousse un soupir sous un assaut plus dur.

— Il n'empêche que tu m'as mis dans une situation inconfortable.

— Je n'y suis pour rien !

Ma remarque lui arrache un rire narquois.

— J'ai envie de toi depuis des heures, grommelle-t-il.

— Je suis à votre service !

Mes paroles anodines ouvrent les vannes et déclenchent la tempête. Il s'enfonce brutalement en moi et me baise pour la seconde fois.

J'adore ça !

Daniel avait raison, le dimanche est sans conteste, la journée la plus calme d'un point de vue professionnel. Cela lui permet de consacrer du temps à autre chose qu'aux cours de la bourse, aux indices en tous genres et aux rapports d'analystes. Il s'octroie le luxe d'une sieste au soleil, sur la terrasse.

Il sommeille tranquillement dans un confortable canapé après le déjeuner, la chemise entrouverte et les manches repliées sur ses avant-bras solides dans lesquels j'ai adoré jouir.

Je veille à son repos comme une louve, une mouche ne parviendrait pas jusqu'à lui. Il m'a confié la mission de filtrer les appels sur son portable en me priant de ne le réveiller qu'au cas où un certain Michel Jorsky apparaîtrait sur l'écran. Je vaque donc en silence à mes occupations, son téléphone en poche.

Durant les deux heures que dure la sieste de Daniel, six fois, je dois couper la sonnerie. À la septième, le correspondant qu'il attendait manque de passer à la trappe, je m'en rends compte à temps. J'ai au bout du fil un homme à la voix teintée d'un fort accent américain qui s'étonne. Je le rassure et je le

fais patienter quelques secondes.

Daniel émerge, hagard, quand je suis obligée de le bousculer un peu pour le réveiller du profond sommeil dans lequel il a sombré. Il récupère son portable et je le laisse discuter sur la terrasse. Je l'entends rejoindre son bureau en parlant un anglais rapide et déterminé. Les échos me parviennent durant de longues minutes. Au silence qui suit succède la voix grave de Daniel dans mon dos.

— Merci, Cali !

Je hoche la tête et je lui souris.

— Une certaine Sofia Crévin a appelé cinq fois et Mademoiselle Lannier une fois, je l'avertis.

Un sourire étire ses lèvres et creuse ses fossettes adorables.

— Les nouvelles vont encore plus vite que ce que je croyais.

Il consulte sa messagerie en me regardant aller et venir dans l'appartement. Il éclate de rire à plusieurs reprises puis abandonne son téléphone dans le canapé.

— Vous ne la rappelez pas ? je l'interroge.

— Inutile, elle va le faire.

Il n'a pas achevé sa phrase qu'il lève un sourcil évocateur quand son portable se met à sonner. Pour me prouver qu'il a raison, il décroche cette fois.

— Bonjour, Sofia, roucoule-t-il d'une voix charmeuse. Je suis désolé, oui j'ai eu tes messages mais j'étais occupé.

Il laisse son interlocutrice parler un long moment puis s'installe à la table de la cuisine où j'ai pris mes quartiers comme s'il cherchait à me faire profiter de sa conversation.

— Ah, tu as vu Clémence ce matin... Non, je te remercie, ne t'inquiète pas trop pour moi... mais je crains de ne pas pouvoir honorer ton invitation, je suis vraiment très pris.

Je fais mine de l'ignorer. Il profite que je passe à proximité pour enlacer ma taille et me faire venir contre ses genoux. Il poursuit sa conversation téléphonique sur le même ton aimable et séducteur.

— Non, Sofia, Clémence a probablement des raisons de m'en vouloir. Je sais bien que la nouvelle va en surprendre plus d'un, j'en suis conscient mais je n'ai pas l'intention de me laisser passer la corde au cou si facilement, tu me connais ! Je repars à New York dans trois semaines et je n'ai pas le temps ni l'envie pour le moment... Je t'en remercie tout de même. Je te ferai signe, c'est d'accord ! À bientôt, conclut-il.

Il raccroche en riant et taquine mon cou de ses lèvres douces. Il n'a plus aucune marque de fatigue sur son beau visage et semble parfaitement détendu.

— Clémence place décidément mal sa confiance, affirme-t-il au comble de l'amusement.

— Ça a l'air de vous ravir, je constate en point de rire à mon tour.

— Si tu veux un très bon conseil de ma part, Cali, n'aie jamais de meilleure amie.

Je fais une moue sceptique en lui en demandant la raison.

— Les femmes se font toujours trahir par leurs meilleures amies. Sous couvert de bons sentiments, elles les envoient droit dans le mur et minaudent quand il s'agit de ramasser les morceaux. Par-derrière, elles sont prêtes à toutes les bassesses pour récupérer ce que l'autre a perdu.

— Cette Sofia est la meilleure amie de Mademoiselle Lannier ?

— Exact ! Clémence lui doit probablement tout un tas de bons et loyaux conseils sur la meilleure façon de me séduire, de me retenir et me soutirer une demande en mariage tout en sachant pertinemment que ça me ferait fuir.

— Vous êtes allergique au mariage ?

— On peut dire ça comme ça, élude-t-il. Cette chère Sofia n'a pas attendu que la place refroidisse et se propose de me faire oublier cette période difficile en venant dîner chez elle.

— Un dîner en tête à tête, tout simple, où vous pourriez vous épancher en toute confiance, je suppose, j'ironise.

Daniel rit et embrasse délicieusement ma mâchoire.

— Épancher dans tous les sens du terme, oui, ricane-t-il.

— Blonde et jolie ? j'interroge.

— Très fausse blonde, très jolie grâce au maquillage, très riche grâce à papa et très introduite dans la bonne société grâce à ses fesses largement fréquentées, explique-t-il, rieur.

— Qu'allez-vous faire ?

— Rien, surtout rien ! J'ai d'autres chats à fouetter pour le moment et je ne me sens pas particulièrement seul.

Ses prunelles malicieuses me sourient. Mes soupçons s'éveillent.

— Vous aviez tout prémédité ?

— Tu me prêtes plus d'intentions que je n'en avais, Cali. En venant ici, je n'avais que deux souhaits, le premier étant de mettre la main sur l'entreprise que je vise et le second, de le faire le plus confortablement possible grâce aux services de la Société. Le reste n'était qu'accessoire.

— Mademoiselle Lannier faisait tout de même bien partie de vos projets ? je m'insurge un peu.

— Non, pas vraiment, avoue-t-il sans scrupules.

— Vous n'aviez pas prévu de la quitter ?

— L'idée ne m'avait pas encore effleuré en effet.

— Pourquoi l'avez-vous fait ? je demande, stupéfaite.

— Je suis quelqu'un d'imprévisible, me rappelle-t-il.

— Quelqu'un d'imprévisible, mais qui prévoit tout.

— Je ne déteste rien de plus que d'être contraint. J'aime à me sentir libre et de choisir seul ce que j'ai envie de faire. Je n'ai de comptes à rendre à personne et je n'entends pas qu'on me demande de me justifier.

Je sourcille en comprenant que les protestations de Clémence Lannier à mon sujet l'ont conduite à sa perte aux yeux de Daniel. J'aimerais lui dire combien je trouve son attitude inconcevable, que rares sont les gens qui peuvent se permettre une telle exigence et une telle réaction, mais ne me suis-je pas moi-même mise en position de la subir ? Ne suis-je pas censée lui obéir en tous points et me soumettre à sa seule volonté ?

Je garde pour moi mes réflexions, mais il les lit dans mon regard et m'attire bien en face de lui.

— Tu me désapprouves, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas le mot que j'aurais choisi.

— Dis-moi !

— Je vous plains !

Son beau visage se tend sensiblement, ses sourcils se froncent d'un air inquiet.

— Pourquoi est-ce que je suis à plaindre selon toi ?

— Parce que vous ne comptez que sur votre influence et votre argent pour vous offrir les gens tels que vous les voulez. Vous consommez les personnes comme des objets dont vous vous débarrassez quand ils ne vous plaisent plus. Vous vous entourez de belles femmes choisies sur casting, d'employés compétents, de domestiques dévoués. Mais quand vous refermez votre porte en rentrant chez vous, vous devez vous sentir terriblement seul. Alors oui, vous pouvez vous lever tôt, travailler à un rythme insoutenable, parcourir la planète, programmer vos rendez-vous galants sous les flashes des journalistes ou vous payer les services d'une gouvernante de luxe que vous baisez à loisir. Il n'empêche que tout est faux, truqué ou frappé d'une date de péremption.

Son regard s'est enflammé et un masque de profonde tristesse envahit ses traits. Je ne regrette cependant pas d'avoir fait preuve d'autant de franchise, pire j'enfonce le clou.

— Vous pourrez toujours acheter des services, voire un peu de confiance, mais jamais l'amitié ou l'amour. C'est pourtant ce qui vous reste quand vous n'avez plus rien, quand vous vous sentez démunis et seuls. Je vous souhaite de ne jamais connaître de revers de fortune, Monsieur Sitrange.

Ses mâchoires se contractent et la lueur qui éclaire son regard devient plus féroce presque menaçante. Il lève la main jusqu'à ma joue qu'il caresse pourtant tendrement.

— Tu as raison sur toute la ligne, je n'ai absolument rien à rejeter de ton analyse. Et j'assume entièrement, tant sur un plan moral que sur un plan financier. J'assume les défauts du système et j'assume le risque de voir tout ça s'écrouler un jour. Et sais-tu pourquoi ?

— Parce que vous êtes définitivement seul, je lui réponds du tac au tac. Parce que vous n'avez personne d'autre à vous soucier que de vous-même.

Il éclate d'un rire sonore et me reprend dans ses bras.

— Toi, tu es définitivement remarquable, Cali.

Sur ces mots, il m'attire à sa bouche et la discussion est terminée.

Durant les jours suivants, Daniel Sitrange ne quitte presque plus l'appartement. Il travaille des heures à son bureau autour duquel il réunit parfois ses deux collaborateurs et son avocat. Le jeune homme si talentueux que j'ai eu le loisir d'apprécier dans ses œuvres n'a pas remis les pieds ici.

Le reste du temps, Daniel est seul devant son écran qu'il affuble de noms d'oiseaux quand il ne lui donne pas la réponse qu'il attend. Je suis priée d'être toujours là, disponible et prévenante, depuis le matin où je le suce pour le réveiller au soir où il me prend pour se détendre de sa journée.

Entre-deux, il se consacre essentiellement au travail à l'exception de quelques fois où il me rejoint sur le canapé où je lis.

À la fin de cette seconde semaine, les choses prennent cependant un tournant radical.

Comme chaque début de journée, je lui amène son café, je le fais jouir, je le lave sous la douche et il m'accompagne à la cuisine pour un petit-déjeuner commun durant lequel il consulte une première

fois les journaux que je suis allée chercher dans la boîte aux lettres. Personnellement, je n’y prête aucune attention, s’agissant pour l’essentiel de journaux économiques dont certains en anglais. Daniel les feuillette et ne garde que ceux qu’il épluchera avec soin un peu plus tard, les autres finissant irrémédiablement à la poubelle.

Je manque de renverser le café que je suis en train de servir quand je l’entends pousser un juron sonore. Il a sa mine des mauvais jours et l’œil noir. Entre ses mains, ce n’est pas un journal économique, mais un quotidien classique.

Comme il me l’a réclamé, j’ose m’inquiéter de la nouvelle qui le met dans cet état. Il me tend alors le journal à la page qu’il était en train de lire. Je reconnais la belle Clémence Lannier, photographiée au bras du non moins séduisant joueur de golf Joao Lopez. Le petit article qui commente ce cliché nous apprend que le top modèle a été vu train de dîner en compagnie du beau sportif et qu’ils sont sortis ensemble de la boîte de nuit devant laquelle ils ont été pris en photo vers 4 heures du matin. Le journaliste poursuit sur un ton vaguement ironique.

« Alors qu’elle s’affichait encore il y a quelques jours au bras de son fiancé Daniel Sitrange, la star des podiums serait-elle en train de l’oublier dans ceux de Lopez ? Elle semble apparemment prendre du bon temps tandis que Daniel Sitrange se fait plus que discret. Si la nouvelle de leur séparation se confirme, le richissime homme d’affaires franco-américain redeviendrait le célibataire le plus convoité de la planète. Pour l’heure, personne ne sait où il se cache, ce qui ne lui ressemble guère. Mesdames, la chasse au beau et jeune milliardaire est ouverte ! »

Je fais une moue désapprobatrice et je lui rends le journal qu’il expédie d’un geste rageur sur le sol.

— Qu’est-ce qui vous met en colère ainsi ? Vous saviez déjà que vous alliez faire l’objet de convoitise, je l’interroge naïvement.

Il me fusille d’un regard sombre mais tente de maîtriser sa voix pour me répondre.

— Ce qui m’inquiète, ce sont les journalistes. Ils vont chercher à savoir, je les connais. Ils sont toujours friands de ce genre d’info et le premier qui mettra la main sur moi fera un scoop bien rémunéré. Je ne serais pas surpris qu’ils sachent déjà où je me trouve.

— Ça risque de gêner vos tractations ?

— Très certainement.

— Qu’allez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore.

Il vide d’un trait sa énième tasse de café et quitte la table après m’avoir remerciée. Je vaque donc à mes occupations ménagères et je profite de son absence pour ouvrir en grand les fenêtres de sa chambre. Je suis surprise par une soudaine agitation en bas de l’immeuble. Mon apparition semble avoir déclenché une effervescence inhabituelle. Prise au dépourvu, je referme aussitôt, mais trop tard. Mon tapage a pour effet de faire venir Daniel en quatrième vitesse.

— Que se passe-t-il ? s’inquiète-t-il en me voyant blême.

Je lui désigne la fenêtre. Il m’y rejoint et pousse un soupir exaspéré en voyant l’origine de mon trouble.

— Et merde, lâche-t-il. Ça n’aura pas attendu une journée.

— Je...suis désolée, je ne savais pas, je bredouille.

Il me caresse la joue et m’attire à lui.

— Tu n’y es pour rien. Je vais devoir prendre d’autres dispositions pour assurer notre tranquillité.

La manière dont il a dit « notre tranquillité » et dont il me câline pour me rassurer me touche tellement que j’en suis bouleversée. Je sens mes paupières picoter dangereusement. Je me détache de lui prudemment et je tente de ne plus y penser.

— Qu’allez-vous faire ? je l’interroge.

Il consulte son portable avant de me répondre.

— Je vais les entraîner loin d’ici. Je vais appeler Louisa pour qu’elle me réserve son bureau à la Défense. Toi, au moins, tu seras à l’abri.

— Moi ? je m’alarme.

Il penche la tête vers moi d’un air indulgent.

— À ton avis, comment les journalistes ont-ils eu mon adresse si vite alors que je n’ai pas mis le nez dehors depuis plusieurs jours ?

— Je n’en sais rien !

— Sofia est du genre revanchard. Elle me punit à sa façon d’avoir refusé son invitation en utilisant les confidences de Clémence qui n’aura pas manqué de mentionner ta présence. Je refuse de te mêler à tout ça.

— Que dois-je faire ? je demande, impressionnée.

— Tu ne sors pas de cet appartement tant que je ne t’en donne pas l’autorisation. Tu ne réponds à aucun appel téléphonique en dehors des miens et tu n’ouvres la porte à personne en dehors de ma présence. Et bien sûr, tu évites de te montrer.

— Très bien ! Mais combien de temps ça va durer ?

— Je l’ignore, Cali, admet-il en relevant mon menton. Peut-être quelques jours, peut-être jusqu’à ce que je reparte. Je vais essayer de faire le moins de vagues possible, mais quand les chiens sont lâchés, rien ne les arrête.

— Vous n’auriez peut-être pas dû quitter Mademoiselle Lannier si tôt, je suggère.

Daniel éclate de rire.

— Et c’est toi qui désapprouvais la façon dont j’ai traité cette affaire !

J’ouvre la bouche pour me défendre, mais il me cloue le bec en y posant ses doigts.

— Tu vas encore me dire que ce n’est qu’une constatation, je sais ! Il m’attire et son souffle balaye mon visage incrédule. Tu vas me manquer, ma précieuse gouvernante. J’ai pris de mauvaises habitudes en ta compagnie, ricane-t-il en me bécotant.

— Pourquoi mauvaises ?

— Cesse donc d’avoir tout le temps raison, m’ordonne-t-il d’un air sévère. Elles n’ont rien de mauvais, c’est vrai, mais elles sont extrêmement difficiles à faire passer, affirme-t-il en me repoussant vers le lit que je n’ai pas encore refait.

— Vous n’avez donc pas de secrétaire compatissante ?

— Il faudra peut-être que j’y pense si tu continues à me rendre à ce point dépendant du sexe.

Je suis contrainte de m’allonger au travers de son lit. Il se coule sur moi et entreprend de me dévêtir. Comme chaque fois, mes seins ont la primeur de ses caresses.

— Non, finalement, je ne suis pas lassé de toi, déclare-t-il après m’ avoir tétée délicatement.

— Je parlais de cumul, pas de substitution, je précise dans un souffle.

— N’ es-tu donc jamais jalouse ? s’ étonne-t-il en m’ embrassant d’ une manière trop persuasive.

Pour toute réponse, je m’ empare de son sexe trop à l’ étroit dans son pantalon. Il n’ insiste pas et cède encore une fois à ses mauvaises habitudes.

Dès le lendemain, je me retrouve seule entre quatre murs sitôt qu’ il a quitté l’ appartement. Comme prévu, la meute de journalistes s’ est empressée de le suivre. Les quelques-uns qui sont demeurés devant l’ immeuble ont fini par se lasser d’ attendre bêtement dans cette rue tranquille. Daniel est satisfait de me l’ entendre dire quand il rentre tard ce soir-là. Il a la mine fatiguée. Il en rit quand je le lui fais remarquer après le dîner.

— C’ est que je suis bien obligé de travailler davantage quand tu n’ es pas là pour me divertir et m’ arracher à mon écran. Et les cafés de Louisa ne valent pas les tiens.

— Elle ne vous les apporte pas nue sous sa robe ? j’ ironise.

— Loin s’ en faut, dit-il en caressant mes seins. Louisa vient de mettre au monde son troisième enfant, elle mène tout de front avec une sorte de rage à tout accomplir. Elle et moi avons fait nos armes sur les bancs de la même école de commerce mais nous n’ avons pas la même vision des choses. Elle a cependant l’ intelligence de ne pas me juger et j’ ai celle de ne m’ attacher qu’ à ses seules compétences professionnelles. Cela simplifie beaucoup nos rapports.

— Mais pas le café, je glousse.

Il se venge en titillant mon téton droit et m’ arrache un petit cri.

— Vous bandez, je lui fais remarquer d’ un air moqueur en sentant dans mon dos la présence dure et envahissante de son sexe.

— C’ est le manque ! Suce-moi, Cali !

J’ obtempère de bonne grâce jusqu’ à ce qu’ il m’ arrête pour me faire jouir à mon tour en me prenant avec fougue.

Les jours se suivent et se ressemblent. Je m’ ennuie à mourir entre le moment où j’ ai fini mes corvées et le moment où mon cœur bat en entendant sa clé dans la serrure. Chaque matin, je croise les doigts pour que ces satanés journalistes soient découragés et, chaque matin, je suis déçue de constater qu’ ils ne désarment pas.

Pire que l’ ennui encore, je me suis rendu compte à quel point Daniel me manque. Il ne se passe pas une minute sans que je me demande ce qu’ il fait, ce dont il pourrait avoir besoin, il ne se passe pas une heure sans que j’ aie envie de lui en me demandant s’ il éprouve le même désir.

Ces longues journées à ne faire que réfléchir me perturbent. Je vis en recluse avec un geôlier merveilleux dont il me serait beaucoup trop facile de tomber amoureuse. Facile et dommageable.

Que se passera-t-il quand il partira dans moins de deux semaines maintenant ?

Je n’ ai pas l’ intention de souffrir, je dois m’ ôter cette folle idée de la tête. À cela, un seul remède,

Daphné ! Je sais que je peux compter sur elle pour me remettre en place et me botter les fesses, le cas échéant.

Ma chère amie commence par me passer un savon de ne pas l'avoir appelée plus souvent. Je dois être maso, ça me fait rire de m'en prendre plein la figure pendant cinq minutes. Elle finit par me laisser en placer une et par me comprendre quand je raconte.

Elle n'en revient pas. Je balance tout, tant pis pour le précieux conseil de Daniel au sujet de la meilleure amie ! Je me lamente de ma réclusion, de ma solitude et des idées tordues qu'elles engendrent. Daphné compatit dans un premier temps puis s'enthousiasme d'une solution géniale.

— Pourquoi on ne se ferait pas une virée shopping ?

— Pas le droit de sortir, je lui rappelle.

— Oh, arrête ! Qu'est-ce que ça peut faire que tu mettes le nez dehors durant quelques heures ? Il ne le saura pas de toute façon, il n'est pas là !

— Et les journalistes ?

— T'as dit qu'ils étaient barrés avec lui. Et puis t'as qu'à te saper normalement, ils seront loin d'imaginer que t'es la fameuse gouvernante de Sitrange.

Je me mords la lèvre dubitative. D'un côté, j'ai donné ma parole à Daniel d'un autre, je tourne dingue dans cette prison dorée. Et puis Daphné n'a pas tort. Qui pourrait se soucier d'une fille quelconque en jean et baskets quand on connaît le goût de Daniel Sitrange pour les superbes blondes montées sur échasses et court vêtues ?

— OK, ça marche, je te rejoins où ?

Daphné jubile et nous convenons d'un rendez-vous une heure plus tard.

18 heures, je me hâte à rentrer. Je me sens toute ragaillardie. Daphné m'a fait oublier mes idées obsessionnelles, m'a rendu de la bonne humeur et mon placard aura quelque chose de neuf à me proposer quand je l'ouvrirai à une autre occasion.

Aux abords de l'immeuble, pas âme qui vive, tout va bien.

Je fouille mon sac à la recherche de mes clés et je prends l'ascenseur qui me mène jusqu'au septième. Je passe en premier à l'appartement avant d'aller déposer mes affaires chez moi pour vérifier que tout va bien. J'avoue qu'une sorte d'instinct un peu coupable m'y pousse.

La serrure me résiste bizarrement et je m'aperçois que la porte est déverrouillée. J'entre franchement dubitative quant au fait que j'aurais pu oublier de fermer. Mon cœur s'arrête d'un coup et je pousse un petit cri d'effroi. Daniel est en face de moi, adossé au chambranle de la porte de son bureau, les mains dans les poches et l'air furieux.

— Puis-je savoir où tu étais ? demande-t-il d'un ton anormalement calme et bas alors que ses yeux lancent des flammes.

— Je ne pensais pas que vous rentreriez si tôt, je balbutie, un peu honteuse.

— Je ne te demande pas ce que tu pensais mais où tu étais, coupe-t-il sèchement.

— J'avais besoin de prendre l'air. Je suis allée faire quelques courses, j'explique honnêtement.

— Cela fait plus de deux heures que j'attends que tu rentres, m'annonce-t-il.

Mon sang se glace dans mes veines. Pour ma défense, je n'ai pas trente-six arguments.

— Vous êtes parti des journées entières et les journalistes plient boutique dès que vous vous êtes éloigné, j'ai cru que je pouvais m'absenter un moment.

Je le vois lutter contre la colère qui l'anime au point de serrer les poings dans ses poches.

— Un moment ? Deux heures, tu appelles ça un moment ? Je t'avais demandé de ne pas bouger d'ici et de te tenir à ma disposition. Au lieu de ça, tu romps ton engagement, tu trahis ma confiance et tu files dès que j'ai le dos tourné.

— J'ai pensé que je ne prenais aucun risque, je me suis changée pour ne pas attirer l'attention.

Ma plaidoirie attire malheureusement son attention sur ma tenue. Il me toise de la tête aux pieds d'un air méprisant.

— Ce sont des félicitations que tu espères ? rugit-il.

— Non, je suis désolée, je vais me changer tout de suite, je cède en m'apprêtant à regagner ma chambre.

— Ne bouge pas de là, aboie-t-il en venant vers moi. Tu ne t'en tireras pas comme ça, Cali !

Je me fige en observant son air farouche. Mes mains en deviennent moites.

— Que voulez-vous dire ? je bredouille, inquiète.

— Je te faisais confiance, tu m'as fait perdre deux heures de mon temps et tu m'as mis dans un état de colère que je n'apprécie pas. J'estime que tu mérites une punition. Tu ne crois pas ?

Mon sang file à toute allure dans mes veines. Il se dresse menaçant devant moi. Je baisse les yeux, je n'ai aucune excuse en effet.

— Sans doute, Monsieur, je murmure piteusement.

— Enlève ta ceinture et donne-la-moi !

Son ordre a retenti comme un coup de tonnerre. Mon cœur cogne un coup brutal contre mes côtes. Je n'ose presque plus respirer. Je défais mon épaisse ceinture de cuir et je la lui tends en tremblant.

— Avance jusqu'à cette table et baisse ton jean, ordonne-t-il en désignant la petite desserte ronde au bord du salon.

Je suis horrifiée par ce que je pressens, mais je n'ai pas le choix. Je suppose que si je refuse, ce sera pire encore. Je m'arrête en face de la table et je déboutonne lentement mon pantalon. Je ne vais pas assez vite à son goût, il me plaque les épaules sur le meuble et me déculotte d'un geste sec.

Je respire à petits coups, l'air me brûle les poumons. J'attends fébrilement, mais il joue avec mes nerfs, j'ai l'impression qu'il savoure d'avance en contemplant le spectacle que je lui donne. C'est plus fort que moi, je tente de me défendre de nouveau et j'ose un « s'il vous plaît ». Alors la ceinture claque sur mes fesses et le cuir mord ma peau pour la première fois. Je suis si surprise que j'en reste la bouche bée, coincée dans ma prière.

Le deuxième coup éveille brusquement la douleur qui atteint mon cerveau paralysé. Je serre les dents. Le souvenir de Mickaëlla Duivel se ranime.

Accepter les coups comme s'ils étaient des caresses... facile à dire !

J'ai beau lutter, il finit par m'arracher une plainte de souffrance.

— Je t'interdis de me désobéir encore une seule fois, est-ce que tu m'as bien compris ? me dit-il

d'une voix étrangement rauque en se penchant sur moi.

— Oui, Monsieur !

J'espère être quitte de cette leçon humiliante, mais mon espoir s'envole vite. Il écarte mes cuisses et arrache mon string. Quand il me pénètre, je pousse un cri. Son sexe est tellement dur et il s'enfonce si loin que le contact de son ventre sur mes fesses meurtries me fait mal.

On dirait que ma souffrance le stimule, il redouble d'ardeur et me gratifie de coups de reins brutaux. Je tente de me redresser, ma réaction décuple sa fougue. Il me plaque sur la table et m'empale encore plus violemment. Il se retire tout aussi brusquement après quelques allers et retours du même acabit. J'en ressens presque un vide. Le temps suspend son vol, une seconde qui me paraît infinie, jusqu'à ce qu'il présente son sexe autoritaire à mon anus encore vierge. Mon sang se glace dans mes veines et mon corps se rebelle.

— Non, pitié, pas ça, je m'écrie, paniquée.

Daniel se fige d'un coup. Je n'ose plus faire un geste, à peine respirer, de crainte d'attiser sa furie. Contre toute attente, je l'entends me dire d'une voix sourde de « foutre le camp » et de le laisser seul.

Je ne me fais pas prier, je me relève rapidement et je fuis. Je ferme la porte de ma chambre à clé et je m'écroule sur mon lit. Les larmes envahissent mes yeux et ma poitrine se déchire d'un coup. Je ne sais même pas ce que j'éprouve.

De la souffrance ?

De la honte ?

De la peur ?

Peut-être un mélange des trois.

J'étouffe mes sanglots dans mon oreiller jusqu'à ce que je m'endorme sans m'en rendre compte.

Quand je me réveille au matin, je suis sonnée comme après un lendemain de fête trop arrosée. Une bonne douche me fait du bien. Je caresse mes fesses, je n'ai plus mal. Je m'étire dans tous les sens, je suis en bon état de fonctionnement après tout !

Et puis, n'a-t-il pas réalisé qu'il était allé trop loin ?

Sa colère m'a tellement surprise. Je n'imaginai pas qu'il puisse en arriver à de tels extrêmes, lui qui contrôle toujours tout d'une façon si froide et calculatrice. Je donnerais n'importe quoi pour retrouver l'homme charmant et tendre qu'il était envers moi depuis le début. Je trouverais toutes les excuses du monde pour me faire pardonner. J'éviterai surtout de le contrarier encore.

Je revêts en hâte ma tenue de gouvernante modèle, je noue mes cheveux dans un chignon impeccable et je me farde légèrement avant de me précipiter à son appartement.

Je tombe immédiatement sur la corbeille de fruits dans la cuisine. Il y a déposé les pamplemousses qu'il adore, que j'ai achetés la veille à son intention et que je n'ai pas eu le temps de ranger. Il y a glissé bien en évidence un papier plié en quatre. Je découvre ses quelques mots rédigés d'une écriture nerveuse.

« Cali, je suis parti un peu plus tôt, je ne rentrerai pas avant ce soir. Ne prévois rien à dîner. Ne t'en va pas, s'il te plaît ! Merci pour les pamplemousses. »

Je ne peux réprimer un sourire, le « *s'il te plaît* » souligné comme une excuse déguisée et son remerciement me rassurent et me font un plaisir que je ne peux pas nier.

Je passe la journée sans lui, mais pas sans occupation. Je ne vois pas le temps filer et quand il passe la porte à 19 heures, je suis la première surprise. Il a l'air morose et m'adresse un bonsoir dénué de toute bonne humeur. Je m'efforce d'être aussi naturelle que d'ordinaire.

— Vous rentrez plus tôt que prévu ! Avez-vous dîné ?

Il me répond d'un simple non en se servant un verre de whisky écossais au bar de la cuisine.

— Désirez-vous que je vous prépare quelque chose ? je lui demande, désolée de le voir si taciturne.

Il ne m'accorde pas un regard et se dirige vers son bureau.

— Non merci, Cali. Je n'ai pas faim. Je vais travailler encore un peu.

Déconfite par cet abord auquel je me heurte comme à un mur, je n'insiste pas. Une heure plus tard, je frappe à sa porte et je passe la tête. Il n'est pas à son bureau, mais assis dans le large fauteuil orienté vers la baie vitrée qui offre une vue dégagée sur les toits de Paris et la Tour Eiffel, un peu plus loin.

— Je venais voir si vous aviez besoin de quelque chose avant de rentrer chez moi, j'interroge doucement.

Je n'aperçois que son profil et le verre encore à moitié plein qu'il tient dans sa main posée sur l'accoudoir du fauteuil.

— Quand j'ai appris que mon père était mort, j'ai ouvert la meilleure bouteille de champagne de ma cave et je l'ai bu tout seul, à sa santé, lâche-t-il d'une voix grave.

Instinctivement, je devine qu'il a besoin de moi. Je m'avance vers lui et je m'arrête à quelques pas. Sans lui demander son avis, je m'assois au pied de son fauteuil. Il me dévisage d'un air douloureux et sa main se porte sur ma joue.

— Vous ne vous entendiez pas avec lui ? je m'enquiers très doucement.

— Le mot est faible, Cali ! Il m'est arrivé dans mes cauchemars de tenter de le tuer sans jamais y parvenir.

— En général, les cauchemars servent à ça !

Il ferme les yeux. Je croise les bras sur ses cuisses et j'y pose le menton, attentive à ses confidences.

— J'étais pieds et poings liés, incapable de réagir face à cet être que je haïssais et tout ça, parce que ma mère me l'interdisait.

Je réclame qu'il m'explique, il en crève d'envie de toute façon.

— Mon père était un homme robuste, travailleur de force, syndicaliste grande-gueule, vulgaire et brutal. Il a épousé ma mère après l'avoir mise enceinte alors qu'elle était encore toute jeune. Ce qu'il appelait pompeusement son sens de l'honneur a valu à ma pauvre mère une vie entière de regrets. Je me dis parfois qu'elle aurait mieux fait de ne pas me mettre au monde et de quitter cet homme qui la considérait comme sa bonniche, non comme son épouse. À la première occasion, j'ai fui la maison.

— Comment vous êtes-vous débrouillé ? je m'étonne en songeant à ses études brillantes et à sa réussite professionnelle.

— J'ai fait toutes sortes de petits boulots pour financer mes études. Je rêvais de devenir coiffeur.

— Coiffeur ? Vous ? je ris un peu.

— Oui, moi ! À quinze ans, je me voyais bien dans un salon à glisser mes doigts dans toutes ces chevelures douces.

Il caresse mes cheveux et détache la pince qui retient mon chignon. Mes boucles dégringolent sur mon dos et il y enfonce ses doigts d'un air attendri.

— Je coiffais souvent ma mère. Nous aimions ça tous les deux. Elle me servait de cobaye en riant de mes échecs parfois. Mon père voyait ça d'un très mauvais œil. Mais nous ne tenions plus compte de ses trop nombreux reproches qui déferlaient à tout bout de champ sur n'importe quel sujet. Alors il a commencé à me répéter que j'étais un moins que rien, un sous-homme, que j'étais une vraie pédale et que j'allais finir, je cite : « par me faire mettre comme une chienne en chaleur ».

Je le dévisage, ahurie. Il me sourit tristement en me caressant encore.

— Quand ma mère est tombée malade, il n'a pas eu une once de compassion pour elle. Il a annoncé qu'il allait en trouver « une autre à enculer » parce qu'il n'entendait pas rester la « queue entre les jambes ». Je l'ai maudit. À défaut de pouvoir lutter contre lui, j'ai mis toute ma hargne dans mon acharnement à réussir. Je suis parti de la maison comme on fait un pied de nez et ça, il ne s'y attendait pas. Il ne me l'a pas pardonné. Nous avons définitivement coupé les ponts et il empêchait ma mère de m'appeler. Les rares nouvelles qui me parvenaient, c'était quand elle réussissait à me faire passer un petit mot par une voisine compatissante. J'ai su qu'elle était morte six mois après son enterrement. Il avait pris soin de ne pas ébruiter la nouvelle, il m'a privé d'elle parce qu'il savait qu'elle était la seule à qui je tenais. Elle n'a jamais voulu le quitter, c'est quelque chose que je ne suis pas parvenu à comprendre. Moi, j'ai dû la laisser et je m'en veux.

Il renverse la tête sur le dossier du fauteuil.

— Pourquoi votre père, ce soir ? je lui demande à voix basse.

Il me regarde de nouveau avec une étincelle étrange dans les yeux.

— Je me souviens comme si c'était hier d'une période difficile à la maison, j'avais environ huit ans. L'usine était en grève et mon père passait ses journées sur les piquets à empêcher à coups de poing ses collègues récalcitrants d'entrer pour bosser. Évidemment, ces vaillants ouvriers buvaient pas mal et il était soûl quand il a passé le seuil de la cuisine en rentrant un soir. Ma mère s'est alarmée aussitôt et m'a renvoyé dans ma chambre. J'ai eu peur de ce qui allait se passer, je suis sorti mais je suis resté dans l'encoignure de la porte. Il a tiré ma mère par les cheveux pour la forcer à se lever. Il a déchiré sa robe et il l'a plaquée sur la table de la cuisine. Je vois encore horrifié les seins de ma mère, écrasés sur mon cahier d'exercices qu'elle était en train de corriger avant qu'il rentre. Il a arraché sa culotte et, selon son expression favorite, il l'a enculée. Elle avait l'air de tellement souffrir ! Elle a supplié mon père d'arrêter, mais il a rigolé en disant que ça me donnerait une bonne leçon pour plus tard. Je les ai regardés, pétrifié, jusqu'à ce qu'elle pleure en m'implorant de partir. Alors, je me suis enfui. Elle est venue un peu plus tard dans ma chambre. Elle m'a consolé en disant que ce n'était rien, que c'était normal entre mari et femme, elle m'a juré qu'elle n'avait pas mal.

Sa voix s'est éteinte et son visage porte un masque douloureux. Je me sens triste pour lui, je pose ma joue sur sa cuisse.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris hier, Cali ! Je me suis laissé déborder par la colère et je n'ai pas su maîtriser un instinct qui s'est emparé de moi sans que je le veuille. Et puis tu as crié « pitié ! » comme ma mère l'avait fait. Je me suis vu d'un coup ! Je me suis vu comme mon père ce soir-là ! Je me suis tellement dégoûté.

Sa voix s'est brisée sur ces derniers mots. Je le regarde, émue aux larmes. Il a l'air si bouleversé que c'est plus fort que moi, c'est un élan irrésistible qui me pousse vers lui, je lève la main et la pose tendrement sur sa joue.

— Vous n'êtes pas comme votre père, lui dis-je tout bas. Vous vous êtes ressaisi et vous ne m'avez pas infligé la même chose.

— J'ai failli le faire, gémit-il en fermant les yeux.

— Mais vous ne l'avez pas fait ! Daniel, regardez-moi !

Mon ton ferme et l'usage délibéré de son prénom le font réagir, il m'adresse un regard stupéfait.

— Vous êtes sans doute l'amant le plus prévenant que j'ai eu jusqu'à présent. Vous n'avez rien d'une brute. Si j'ai supplié pour que vous respectiez ma virginité, ça ne veut pas dire que je ne veux pas vous la donner. Ça veut seulement dire que ce n'était pas la façon qui me convenait. Vous êtes un homme sensible et intelligent. Si vous aviez été comme lui, vous m'auriez violée sans scrupules.

Il me dévore d'un regard brûlant. Il glisse ses mains sous mes bras et me relève.

— Viens, souffle-t-il en m'attirant sur lui.

Il enfouit son visage sur ma poitrine et soupire comme un enfant qui aurait besoin d'être consolé. Je caresse doucement sa tête d'un geste maternel. Je l'entoure de mes bras et je pose ma joue au sommet de son crâne. Il relâche un peu son étreinte et déboutonne ma robe. Il dégrafe mon soutien-gorge et me l'enlève délicatement avant de reprendre sa position contre ma peau nue.

— Pardonne-moi, Cali, chuchote-t-il. Je te promets que ça n'arrivera plus.

Je lui murmure de se taire et je lui offre davantage ma poitrine. Il s'empare de mes seins, il les suce tendrement. Je renverse la tête en soupirant d'aise. Il me ramène à sa bouche et m'embrasse divinement. Ses gestes sont si doux que je fonds de plaisir.

Je glisse mes mains à sa ceinture et je réussis à sortir son sexe atrocement tendu. Je me relève suffisamment pour pouvoir l'enfoncer en moi.

Et c'est le bonheur absolu !

J'ondule à peine sur lui, sa main droite guide mon bassin. Très vite, nos tendres effusions ne nous suffisent plus. Il défait sa chemise et nous fait descendre du fauteuil sur l'épais tapis. Il se redresse au-dessus de moi et reprend l'initiative sans se précipiter.

Son sexe glisse dans mon ventre avec une douceur bouleversante qui excite encore plus mon désir. Je mouille terriblement. Il ne dit rien, je sens que les mots sont superflus ce soir.

Nos soupirs se mêlent à nos baisers. Ma respiration se fait saccadée et mes mains se cramponnent à ses épaules. Daniel n'accélère pas plus quand il sent que je vais jouir. Je me cambre sous l'incendie qui s'allume entre mes reins. Il étouffe mes gémissements de ses lèvres chaudes et il continue au même rythme lancinant. Il est merveilleux de tendresse.

C'est une envie nouvelle, différente, et tout aussi enivrante qui s'éveille au plus profond de mes entrailles. Je le prends entre mes bras et je murmure à son oreille.

— Maintenant, Daniel ! S'il vous plaît !

Il me regarde sans comprendre. Alors, d'une main déterminée, je guide son sexe vers l'endroit qu'il convoitait tant. Il fronce les sourcils d'un air inquiet.

— Non, Cali ! Je ne peux pas te faire ça !

Ses prunelles se noient dans les miennes. Je caresse doucement son membre qui palpite au bord de mon orifice.

— Je vous en prie ! Daniel, j'en ai envie !

Contre toute attente, il se lève et m'emporte vers sa chambre où il me dépose sur son lit. Il me grise, m'enivre de ses caresses, de sa langue sur ma peau qui frissonne. Il finit par ouvrir mes jambes et me lèche l'intérieur des cuisses en me tirant des gloussements nerveux qui se transforment en gémissements de plaisir quand il s'empare de ma chatte.

Enfin, il descend à mon anus. Sa langue en fait lentement le tour avant de le pénétrer légèrement. Cela suffit à me faire perdre la raison. Je soupire des « oui » qui meurent sur mes lèvres. Il introduit le bout d'un doigt, c'est troublant, encore meilleur. Mes mains lui ouvrent la voie en écartant elles-mêmes mes fesses. Il comprend l'invitation et il enfonce son doigt plus loin.

— C'est bon, je couine, haletante.

Ce petit jeu dure longtemps, Daniel ne néglige aucune étape. Je me sens envahie par un désir irrépressible et je finis par réclamer qu'il me prenne pour de bon. Alors il s'étire vers son chevet et en sort un petit flacon. Je cesse brutalement de respirer au contact glacé du lubrifiant. Daniel est prévenant, il me caresse et me prend contre lui. Son gland lisse et mouillé presse mon anus qui finit par céder à son insistance. J'ai soudainement très chaud et mon cœur palpite.

— Je suis entré, Cali, m'annonce-t-il d'une voix un peu rauque.

Mon front se couvre d'un voile de transpiration et je serre les dents au fur et à mesure de sa lente progression. La souffrance s'apaise quand il s'immobilise enfin au fond de mon ventre, tout contre moi. Je ne sais pas quoi faire, empalée sur son sexe qui me remplit. Je suis cruellement partagée entre un désir compulsif et la crainte d'avoir mal. Mes reins ondulent cependant malgré moi.

— Non, ne bouge pas encore, conseille-t-il. Laisse ton corps s'habituer à ma présence, c'est tellement bon ainsi. Profite de chaque instant.

— J'ai envie de bouger !

— Ce que tu es gourmande, ricane-t-il.

Mon imagination n'a pas besoin d'être excitée, les réactions de mon corps me suffisent à elles seules. Je suis déjà au bord de l'extase.

— Daniel ! Je crois que... si vous bougez maintenant, je jouis, je le préviens.

— C'est fort possible, je le sens. Tu en as envie, tout de suite ?

Sa question m'affole, je suis incapable d'aligner deux pensées cohérentes et je suis bien contrainte d'avouer que je n'en sais rien.

— Et vous ? je veux savoir en désespoir de cause.

— Je ne tiendrai pas longtemps comme ça, chuchote-t-il à mon oreille.

Même si je l'approuve, mon corps ne m'obéit plus.

— Je n'en peux plus, ça vient tout seul !

— Jouis, consent-il à voix basse.

Il bouge à peine pour s'enfoncer de nouveau et cela suffit à ouvrir les vannes de mon orgasme. Je me réfugie au creux de ses bras pour y crier mon plaisir. Il me serre plus fort et accélère son va-et-vient. Mon intimité est acquise à son sexe raide et brûlant. Il n'est plus question de douleur, mais de pure

volupté. Je suis si excitée et ce que me fait Daniel est si bon, qu'un autre orgasme me déchire le ventre.

— Tu es ahurissante, s'exclame-t-il.

Je ne sais pas s'il s'agit d'un compliment et je m'en moque un peu. Épuisée par tant de jouissance, je halète et je réclame qu'il m'offre la sienne. Il s'enfonce plus vite et ses coups de reins deviennent plus amples. Je l'entends gémir et ses mains se crispent sur ma peau. Il enfouit son visage dans ma nuque. Un râle sauvage accompagne son éjaculation au fond de moi. Puis il s'apaise et se retire très doucement.

Son étreinte se fait réconfortante. Il n'entend pas que je m'éloigne de lui et me garde blottie dans sa chaleur. C'est un curieux mélange de sentiments qui m'envahit. Je me sens si bien, heureuse. Je sais que je devrais résister à ces idées saugrenues qui ne me vaudront que de la peine mais pas là, pas maintenant. J'ai juste envie de savourer cet instant de grâce où mon corps est anéanti contre le sien, où il me câline avec tellement de tendresse que je crois être en train de rêver.

Encore quelques minutes... quelques secondes, après j'essayerai d'oublier.

Je m'abandonne à une douce somnolence avant de chercher à m'arracher à ses bras solides. Il se penche sur moi et capture ma main posée sur sa poitrine. Ses traits sont bouleversants de beauté.

— Reste, Cali, réclame-t-il d'un ton plus suppliant qu'autoritaire. Reste dormir près de moi !

Je le dévisage, troublée. Pour mon salut, je devrais refuser, j'en suis convaincue. Son regard clair sonde le mien et y lit mon hésitation. Il s'approche alors de moi et ses lèvres veloutées effleurent mon visage. Son souffle tiède balaye ma peau quand il insiste dans un murmure.

— Reste, s'il te plaît !

C'en est plus que ce que je peux supporter. Mon cœur lâche et ma gorge se noue. Je cède à sa douce persuasion et je me pelotonne au creux de son épaule. Il attire ma bouche à la sienne et me murmure un merci avant de m'embrasser une dernière fois.

J'émerge, vaguement inquiète. J'ai la curieuse impression d'avoir dormi trop longtemps et d'avoir raté la sonnerie de mon réveil. Les bras de Daniel sont enroulés autour de moi comme s'il avait craint que je m'enfui. Il dort encore, ses traits sont calmes et détendus. Le duvet de barbe sombre qui couvre son menton lui donne un air de mauvais garçon irrésistible. Je le contemple un instant et je sens ma poitrine se déchirer.

Quelle idiote !

Comment m'en tirer maintenant que je suis complètement dingue de lui ?

Comme si j'avais besoin de tomber amoureuse de Daniel Sitrange !

Mon superbe dormeur s'agite, sans doute dérangé par ma présence un peu remuante. Je m'étire légèrement pour récupérer sa montre sur le chevet.

8 heures !

Bon sang !

Je me dégage délicatement de ses bras et je file jusqu'à la cuisine préparer le café. Quand je reviens dans sa chambre, Daniel a allumé sa lampe.

— Je suis désolée, Monsieur Sitrange, il est déjà 8 h 10, je l'avertis.

Il pousse un ricanement devant mon air coupable et avale son café d'un trait.

— Viens là ! ordonne-t-il en me tendant la main.

J'avance jusqu'à lui, il repousse le drap qui le couvre et me ramène contre son corps tout chaud.

— Il me semble que tu oublies quelque chose, me taquine-t-il en posant ma main sur son sexe en érection.

— Je n'ai pas oublié mais je craignais d'aggraver votre retard, je me défends en le masturbant doucement.

— Quel retard ? se moque-t-il. Je te rappelle que c'est moi qui décide.

Je lui adresse un regard amusé et je descends lentement jusqu'à sa queue que ma bouche engloutit pour le faire jouir. Satisfait, Daniel ne se presse pas pour autant.

Ce n'est que vers 9 h 30 qu'il est enfin prêt à partir.

Son téléphone n'a pas cessé de sonner depuis qu'il l'a allumé. Il n'a répondu qu'à un seul appel, celui de son assistante à qui il a donné quelques consignes urgentes en l'assurant qu'il arrivait.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre de sa chambre tandis qu'il finit de se préparer. Les journalistes sont encore là. Il vient me rejoindre et enlace ma taille. Son souffle chatouille ma joue, sa voix grave et sensuelle s'infiltré dans toutes les fibres de mon corps au point que j'en frissonne.

— Ne t'en fais pas, je vais t'en débarrasser.

— Je ne m'en fais pas pour moi, je n'ai rien à craindre, je m'en fais pour vous, je lui avoue.

— J'ai l'habitude, réfute-t-il. S'il te plaît Cali, ne commets pas d'autre imprudence, reste sagement ici !

Pas d'ordre, une gentille réclamation, presque une prière, mais je ne suis pas dupe de son inquiétude. Il a tout intérêt à ce que personne ne sache qui je suis et ce que je fais là.

— Je serai sage. Vous n'aurez pas à vous inquiéter, je ne mettrai pas le nez dehors. Votre réputation sera sauvée.

Mon ton est probablement trop empli d'amertume. Il me retourne face à lui et s'empare de mon menton en me fixant d'un regard sévère.

— Tu commences à suffisamment bien me connaître pour savoir que je sais gérer ma réputation. Si je ne tiens pas à ce qu'ils mettent la main sur toi, c'est uniquement dans ton intérêt. D'ici quelques jours, je serai loin d'ici, pas toi ! Comment feras-tu avec une meute de journalistes à tes trousses, ta vie étalée à la une des magazines ? Quels arguments serviras-tu à ta famille ?

Il marque indéniablement un point. Il profite de ma détresse pour enfoncer le clou.

— Ces mecs-là raffolent de ce genre d'histoire. Que tu le veuilles ou non, tu risquerais de devenir une star malgré toi, une star éphémère dont ils saccageraient l'existence avant de te laisser retomber dans l'oubli. Mais le mal sera fait pour toi, Cali. Personnellement, je n'ai plus rien à craindre, mes défauts et mes qualités ont déjà été passés au crible et je m'en balance tant que ça ne me porte pas préjudice et, même dans ce cas, j'ai largement les moyens de me défendre et de leur faire payer leur trop grande curiosité. Dis-moi comment tu ferais, toi !

Je le dévisage, hagarde. Le sang a déserté mes joues et ses doigts qui se promènent sur mon visage laissent un sillage brûlant.

— Je ne sais pas, je bredouille.

— Je ne pourrais rien faire pour toi. Si je tente la moindre démarche en ta faveur, ce sera mille fois pire et je me haïrais. Alors je t'en prie, obéis-moi et ne te montre pas.

J'acquiesce d'un geste, la gorge trop nouée pour répondre.

— Je dois y aller, déclare-t-il d'un air déterminé. Je ne rentrerai pas très tôt ce soir, ne m'attends pas pour dîner.

— Si vous changez d'avis, prévenez-moi, je réclame en sachant combien il est imprévisible.

Il ricane et accepte. Sa bouche se colle à la mienne, elle est si chaude et si délicate. Mon cœur bat comme un fou.

— Je veux que tu dormes auprès de moi chaque nuit, ajoute-t-il.

Alarmée, je me soustrais aussitôt à son baiser.

— Je vais vous déranger.

Il me dévisage, étonné de ma réaction.

— Tu ne m'as absolument pas dérangé cette nuit. Au contraire même, j'ai sans doute passé l'une de mes meilleures nuits depuis longtemps.

— Mais vous allez être réveillé trop tôt... je...

Il me cloue le bec d'un autre baiser avant de mettre les choses au point, de manière plus définitive.

— Je ne veux plus entendre aucun argument. Tu dors dans mon lit à compter de ce soir, est-ce que je suis assez clair ?

Je peine à respirer normalement. Son regard s'illumine en jugeant de ma défaite. Je ne peux que céder. Dans mon cerveau, tout s'embrouille. Je ne sais dire si j'en suis heureuse ou si j'en éprouve déjà du chagrin. Chaque seconde qui passe nous rapproche de la fin, une irrémédiable fin qui me torture déjà.

— À ce soir, me murmure-t-il en baisant encore mes lèvres.

Je n'ai pas eu le temps de me ressaisir, il est déjà dans l'entrée. Je reste là, les bras ballants, la tête vide, le cœur serré.

Durant toute la journée, je me tourmente ainsi. Mon seul recours reste comme toujours ma chère Daphné que j'appelle en fin d'après-midi.

— Qu'est-ce que t'en as à foutre ? Profite à fond, ça se reproduira pas deux fois, affirme-t-elle d'un ton tranchant.

Aïe ! L'argument qui tue !

Mais au fond, je sais qu'elle a raison. Je l'écoute me mettre le coup de pied aux fesses que j'attendais d'elle et quand je raccroche, je me sens rassérénée, du moins, je le pense. Daphné est plus lucide que moi, pas de doute !

Je vais faire comme elle l'a dit, je vais profiter de chaque minute avec lui, me saouler de ses caresses, me remplir de souvenirs pour plus tard, pour quand il ne sera plus là et que j'aurais mal, tant pis ! Après tout, n'ai-je pas accepté de souffrir en signant ce contrat ?

Je paye ma dette, chèrement, mais jusqu'au bout.

Les jours qui suivent me font plonger tout droit dans une routine grisante. Chaque matin, quand le réveil sonne très discrètement sur la table qui borde mon chevet, je tire mon dormeur préféré de son sommeil en le faisant jouir dans ma bouche. Il me quitte sans se presser vers les 8 heures et demie, me laissant le soin de tout prévoir pour son retour en fin de journée.

La petite nouveauté est qu'il m'appelle entre-temps pour des riens, pour me dire qu'il sera à l'heure pour dîner et il l'est. Daniel paraît plus détendu, plus calme. Il évoque à peine les affaires qui l'occupent ainsi des jours entiers mais consent plus facilement à parler de lui, de son passé. Il ne semble plus souffrir en se confiant à moi. Nos bavardages se poursuivent parfois longtemps après le repas, mais ils finissent systématiquement au lit où il m'entraîne.

Chaque soir, Daniel prend possession de mon corps avec le même désir, avec la même fougue. Il exige ma complète soumission et il l'obtient sans mal. Mon corps lui est offert et il s'y promène à l'envi des heures durant. Je cède à toutes ses exigences, lui accorde tout ce qu'il veut, comme il le veut.

Monsieur Sitrange semble s'être enfin libéré des barrières imposées par son passé, il ne craint plus de me contraindre. Il me contemple avec ravissement quand il referme sur ma peau les sangles du harnais qu'il a découvert avec un plaisir sauvage. Il se délecte de ma croupe docile et savoure de m'entendre gémir sous ses assauts et d'inonder son sexe ou sa main de mes orgasmes liquides dont il trouve sans faute la clé.

Si je devais l'encourager à me sodomiser au début, il n'en est plus rien. Il décide désormais de tout. Il règne en maître absolu sur mon corps tout entier et il y a pris un goût immodéré au point de rechigner à se lever certains jours quand la nuit a été trop courte pour satisfaire suffisamment son désir et lui apporter assez de repos. Ses beaux yeux sont souvent cernés d'une ombre discrète mais indubitable.

D'un point de vue plus officiel, Daniel Sitrange travaille toujours autant, avec la même rigueur et la même détermination à aboutir. Il ne quitte son domicile que pour se rendre au bureau de Louisa, son assistante française. Il n'a pas fait une seule apparition publique depuis qu'il a quitté Clémence Lannier dont les photos en compagnie de son joueur de golf continuent d'alimenter les chroniques people. Les paparazzis campés devant l'immeuble sont sur les dents. Ils guettent la faille, l'erreur, la blonde de remplacement, mais mon patron n'a pas l'air enclin à leur accorder cette joie. Il rentre très sagement chez lui chaque soir pour n'en ressortir que le lendemain et rien ne filtre de ses occupations.

S'ils savaient !

Je n'ai pas mis le nez dehors depuis plus d'une semaine et, au final, je m'y suis habituée. Daniel remplit mon quotidien à lui seul. Je ne vis que pour lui et que par lui.

Comment ne pas songer à l'après dans ce cas-là ?

Un frisson d'effroi me parcourt l'échine. Daniel vient juste de quitter l'appartement ce mercredi matin. Le dernier mercredi.

Je réprime une envie de pleurer. Je ne dois pas... facile à dire !

Il se comporte si sincèrement et si tendrement envers moi. J'ai parfois l'impression trompeuse que nous sommes un couple.

Cruelle illusion !

Daniel n'évoque jamais son départ, mais il a quelques fois une réflexion qui trahit sa déception de

voir le temps filer si vite.

Daniel ne me parle jamais d'amour, il me baise jusqu'à l'épuisement en se souciant toujours de mon plaisir et, plutôt que de me renvoyer après avoir été satisfait, il me garde contre lui, dans son lit et dans ses bras.

Cet homme sublime que convoitent tant de femmes m'appartient, rien qu'un peu, pour quelques jours encore. Je donnerais tout ce que j'ai pour que ça dure, je donnerais tout ce que j'ai pour savoir ce qui se cache sous ses sourcils froncés quand il me regarde à la dérobée.

Je suis seule depuis plusieurs heures quand le téléphone sonne. La voix de Daniel a des accents précipités. Je sais l'impatience qui le caractérise quand il a besoin d'être écouté. Je prends garde à ne pas l'interrompre.

— Cali, Franck va venir te chercher d'ici une demi-heure. Il va t'emmener aux adresses du réseau que tu connais mieux que moi. Je te fais confiance pour choisir une tenue adéquate. Tu me rejoindras à 20 heures précises au Café de la Paix.

— Si vous vous voulez que j'y comprenne quelque chose, expliquez-moi, je revendique.

— Je dois dîner avec le frère de Madame Lemarchant. C'est la dernière occasion que j'ai de le convaincre de me céder ses parts. Il a accepté d'en discuter ce soir, il sera en compagnie de son fils. J'ai besoin d'une présence qui les distraira.

— Pourquoi moi ? je me récrie.

— Parce que tu as bien mérité que je te sorte un peu de ta prison et parce que je suis certain que tu seras à la hauteur de cette mission.

— Vous risquez d'être déçu !

Je l'entends ricaner à l'autre bout du téléphone.

— 20 heures ! Évite d'être en retard, Monsieur Ducray est du genre pas patient.

— J'y serai.

— Je t'attendrai au bar.

— Très bien. À ce soir.

Je reste sceptique quant à cette drôle d'idée. Je me demande bien comment m'y prendre. Je n'ai pas trente-six solutions. Je sors aussi sec mon portable.

Mickaëlla Duivel attend déjà dans le salon d'essayage de Mélanie quand le chauffeur de Daniel me dépose devant la boutique. J'ai craint un moment de la déranger, mais au contraire, elle se montre ravie de m'aider. Je lui explique les exigences de mon patron et elle m'écoute avec beaucoup d'attention. Ses consignes tombent aussitôt brèves et précises auprès de Mélanie qui approuve.

La jeune vendeuse nous ramène un tas de modèles de robes différents. Le choix de Micky s'arrête à la quatrième, une robe noire, cintrée, joliment décolletée et dont le bord flirte sagement avec mes genoux. Si le vêtement est sobre et élégant, les accessoires sont quant à eux plus pétillants. Micky me fait grimper sur des talons d'une hauteur vertigineuse. Elle orne mon cou d'un fin collier et mes

oreilles, de boucles assorties. Ma taille est soulignée d'une ceinture griffée à la boucle étroite et argentée.

— Presque parfait, déclare-t-elle, satisfaite avant que je me voie à mon tour.

— Qu'est-ce qui manque ?

— Un petit tour chez Bertrand. Je m'en charge, répond-elle sortant son portable.

Entre-temps, j'ai enfin découvert ma tenue dans le miroir. Je suis bluffée par mon apparence. J'ai l'air presque belle d'autant que je n'ai jamais rien porté d'aussi raffiné et abouti dans le style chic. Micky n'a rien laissé au hasard. Je ne serais jamais parvenue à un résultat aussi convaincant sans son aide précieuse.

Elle s'est occupée également de renvoyer Franck et c'est dans sa Porsche que nous nous rendons chez le coiffeur de la Société. Ce dernier nous attend sur le pied de guerre. J'ai droit à la totale. Entre ses doigts de fée, ma crinière se transforme en un très harmonieux chignon et ma couleur éclate de subtils reflets. Enfin l'esthéticienne peaufine un maquillage de soirée impeccable, plus rehaussé que ce que je fais d'ordinaire.

Micky me ramène à l'appartement en fin d'après-midi. Plus avisée que moi, elle détecte très vite la présence d'un journaliste planqué à bord d'une vieille voiture stationnée devant l'immeuble.

— Si vous sortez par ici ce soir, vous vous ferez immanquablement repérer, avertit-elle.

— Comment je fais ? je m'alarme.

— Je ne vois qu'une solution. Je reste avec vous jusqu'à ce soir et nous prenons soin de bien nous faire voir en sortant toutes les deux comme si nous étions des amies qui s'apprêtent à faire la fête. Je vous déposerai au restaurant. De toute façon, ça me laissera l'occasion de vous aider à vous préparer si vous le voulez bien.

Si je veux bien ?

J'en suis ravie, oui !

Micky trouve une place non loin de là et c'est bras dessus-dessous que nous entrons en bavardant dans l'immeuble de la rue des Andes. Sur ses conseils, j'ai évité de regarder du côté de la vieille Peugeot grise. Nous n'allons pas à l'appartement, mais nous restons soigneusement chez moi pour ne pas attirer l'attention sur une fenêtre allumée. Nous investissons la salle de bains qui se transforme en salon de beauté. Sa compagnie me fait un bien fou.

Je m'amuse comme une ado à me transformer de Cendrillon en princesse. Certes une princesse d'un soir, une que son prince délaissera dans quelques jours, mais qu'importe ! J'ai hâte de savoir ce qu'il va penser de moi.

Micky se fait belle, elle aussi... du moins, elle accentue sa beauté sublime. Elle remonte ses cheveux, se pare d'un maquillage plus prononcé, pour le reste, elle est déjà si belle que, quoiqu'elle fasse, ça n'y changerait rien.

Comme prévu, nous descendons en simulant l'insouciance. Nous reprenons la Porsche et nous passons devant la voiture toujours en stationnement. Le type n'a pas bougé, il a suivi la voiture des yeux sans s'en préoccuper. Je respire un bon coup quand nous sommes hors de portée. Ma précieuse compagne me dépose au lieu dit, à l'heure dite. Je la remercie chaleureusement, elle me sourit et me presse de filer. J'obéis avec amusement.

Un maître d'hôtel stylé m'accueille dès que je franchis le seuil de l'établissement. Je lui fais part de

mon rendez-vous avec Monsieur Sitrange, il acquiesce et me prie de le suivre. Il marche rapidement et je dois prendre garde à ma démarche avec les talons que je porte. Ça me demande une attention soutenue et de fait, m'empêche de m'intéresser aux gens qui occupent la salle. Je suis surprise quand il s'arrête net pour me céder le passage. Je relève le nez et je le vois.

Daniel s'est levé d'un bond du siège qu'il occupait. Il affiche une mine à laquelle je ne m'attendais pas. Ses traits sont tendus et ses mâchoires contractées. Les fois où je l'ai vu comme ça, il était en colère ou anxieux. Je me demande brièvement ce qui ne va pas ou quelle erreur j'ai pu commettre. En attendant, je ne peux pas rester comme une statue plantée au milieu du passage. J'avance de quelques pas et Daniel vient de lui-même à ma hauteur, sa voix grave se fait murmure à mon oreille.

— Je m'aperçois que j'avais pour une fois raison à ton sujet. Tu es éblouissante.

Je sens mes joues se colorer sous le coup de l'émotion.

— C'est... un compliment ou de l'autosatisfaction ? je le taquine pour reprendre contenance.

Il éclate d'un petit rire contenu malgré la nervosité que je ressens sous son sourire séducteur. Il m'offre son bras et j'y pose délicatement ma main.

— Que dois-je faire ? je lui demande tout bas en me laissant guider dans le couloir.

— Reste toi-même et ça suffira amplement, me rassure-t-il.

À l'entrée du restaurant, il me retient quelques secondes et me désigne une table où sont assis deux hommes.

— À droite, Monsieur Gérard Ducray, le frère cadet de Ghislaine Lemarchant et l'un des principaux tenants des parts de la société. Il est lui-même patron d'une PME qui connaît de grosses difficultés. Il a d'énormes besoins d'argent et ce n'est pas le lien qui l'unit à sa sœur qui l'empêchera de vendre.

— Ils ne s'entendent pas ?

— Disons que Monsieur Ducray n'imaginait pas que sa sœur le tiendrait à ce point éloigné du conseil de direction. Elle a endossé un rôle qu'il aurait aimé tenir en tant que mâle de la famille. Que veux-tu Cali ? Les vieilles habitudes sont tenaces dans ce pays.

— Et le jeune homme à ses côtés ?

— Gérald Ducray, son fils. Vingt-deux ans, école de commerce et excellent joueur de tennis. Il te plaît ? m'interroge-t-il dans mon dos.

Je lui adresse un regard de reproche. Il s'esclaffe en enlaçant ma taille.

— Je te le laisse, veille à le distraire suffisamment pour que je puisse discuter librement avec son père. De ces deux-là, le plus récalcitrant, c'est lui. Il me freine systématiquement depuis le début des négociations. Sa tante lui a promis un bel avenir dans la boîte et, à cet âge-là, on voudrait bouffer le monde. Je sais de quoi je parle.

— À lui aussi je dois vider les couilles ?

— Les miennes ne te suffisent plus ? répond-il du tac au tac.

— Je me tiens informée, c'est tout, je me défends en souriant.

— Tu es à moi, Cali, déclare-t-il très sérieusement. Et si je te demandais de vider les couilles de quelqu'un ce soir, ce n'est certainement pas celles de ce jeune prétentieux.

Pour preuve de son discours, il guide discrètement ma main à son entrejambe dans mon dos. Il bande furieusement.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Pour le moment, aide-moi seulement à les baiser tous les deux.

— Bien, Monsieur !

— Oublie le Monsieur pour ce soir, appelle-moi Daniel !

Je hoche la tête. Il se redresse et m'escorte à la table. Les Ducray père et fils se lèvent à notre approche et nous serrent cordialement la main. Le jeune Gérald reste sur la réserve et m'adresse un regard très étonné. Son père, quant à lui, a l'œil qui pétille en me jaugeant des pieds à la tête. Je gage que Daniel aura plus de mal que prévu à l'attirer dans ses filets. Ce dernier paraît satisfait de l'effet de surprise que ma présence à son bras occasionne. Galamment, il m'aide à m'asseoir, mais l'atmosphère reste tendue.

Dès les premiers échanges, le ton est donné, on parle gros sous. Les apéritifs arrivent à point nommé, mais Gérald Ducray se montre véloce et ne semble pas enclin à laisser Daniel prendre l'initiative des propositions.

— Vous aviez parlé d'une participation financière, Monsieur Sitrange, pas d'une prise d'intérêt à cette hauteur.

Daniel se défend pied à pied, à chaque argument. Durant ce temps-là, Monsieur Ducray père me sourit.

— Toutes ces palabres m'ennuient, pas vous ? me demande-t-il.

— Vous avez un atout plus que sérieux en la personne de votre fils, je lui fais remarquer. Je crains pour ma part de ne pas être très utile à Monsieur Sitrange.

Gérald Ducray explose d'un rire sonore interrompant ainsi la discussion. Daniel réprime un petit sourire en coin qui creuse adorablement ses fossettes. Le compliment a fait mouche chez le jeune homme blond qui me consent enfin un sourire confus.

— Je dois vous paraître impoli, veuillez m'en excuser, reconnaît-il.

— Pas impoli, enthousiaste et concerné. Je suis admirative, en vérité. Vous avez l'air d'aimer ça en plus.

Le poisson est ferré. Il m'accorde son temps et sa conversation captivante. Daniel saisit aussitôt sa chance et détourne le père de nous. Attentive aux paroles de mon charmant voisin, j'ignore si tout se passe bien, mais ça en a l'air. Les deux hommes bavardent à voix basse d'un air entendu et plutôt amical.

Gérald Ducray, bien qu'il soit jeune, sait comment séduire. En tout cas, il s'y emploie. Il n'a pas l'air de se rendre compte de son erreur, tant pis pour lui. Il me parle avec un ton joyeux de son dernier tournoi de tennis où il a eu la chance d'échanger quelques coups de raquette contre Nadal. Je fais semblant de me passionner pour un sport dont je ne connais que les bases. Il finit par m'inviter personnellement à Roland-Garros très prochainement et là, la conversation d'à côté s'arrête.

J'aurais dû me douter que l'oreille de Daniel devait traîner dans notre direction. Réalisant subitement son manque de diplomatie, Gérald Ducray se ressaisit.

— Du moins, si Monsieur Sitrange le permet et je serai content que vous vous joigniez à nous.

— J'en serais très heureux, je vous en remercie, assure Daniel. Mais je dois repartir à New York.

C'est alors que le père intervient, échauffé par la négociation serrée à laquelle il apprécie de se

soustraire et par le vin qu'il consomme sans modération.

— Daniel, vous avez décidément toujours eu beaucoup de goût pour les jolies femmes, mais votre nouvelle fiancée dépasse de loin toutes les filles que j'ai eu la chance de voir à votre bras. Je ne vous fais pas offense, chère demoiselle, si je vous dis que Daniel dispose d'un charme incomparable pour ces dames.

Le fils s'agace de cette intervention douteuse, mais je réponds très civilement, à peine gênée par cette allusion sournoise.

— Vous me faites d'autant moins offense que Monsieur Sitrange n'est pas mon fiancé.

Le type nous regarde tour à tour avec des yeux ronds. Daniel fronce les sourcils et se hâte de préciser.

— Pascaline travaille pour moi.

— Dans ce cas, vos qualités de secrétaire doivent être autant appréciées que votre beauté et je comprends qu'il vous ait invitée à vous joindre à nous, ajoute-t-il en levant son verre à ma santé.

Je prends un malin plaisir à récuser une nouvelle fois.

— Je ne suis pas non plus sa secrétaire !

Monsieur Ducray s'enfonce et son embarras commence à se lire sur son visage où le sourire s'est effacé. Son fils reste silencieux à mes côtés et je devine son irritation à sa serviette qu'il triture. Compatissante, je sens qu'il vaut mieux arrêter le massacre.

— Je suis sa gouvernante.

L'info tombe en jetant un léger froid. Puis Monsieur Ducray éclate de rire. La mine de Daniel se ferme et le regard de Gérard me fixe étrangement.

— Et dites-moi, Daniel ! Où avez-vous donc trouvé cette perle ? beugle Gérard Ducray.

— Je garde toujours mes sources secrètes, vous le savez bien, lui répond-il d'un ton chargé de sous-entendus.

L'homme jubile et me couve d'un regard gourmand.

— Chère Pascaline, comment dois-je faire pour vous persuader de devenir ma gouvernante ?

— Me payer plus cher que Monsieur Sitrange, je balance sans état d'âme.

Mon ton libre et insolent le surprend tout d'abord et le séduit, Ducray père s'esclaffe de plus belle avant de me dévorer d'un regard brûlant.

— Dites-moi combien !

— Papa, je t'en prie, intervient son fils rougissant.

— Ne vous occupez pas de lui, Pascaline, Gérard n'y connaît rien en bonnes affaires. Combien ? insiste-t-il lourdement.

Daniel se cale dans le fond de sa chaise et jette sa serviette sur la table d'un geste d'emportement. Je reste muette, devinant sa colère et ne voulant pas courir le risque de faire échouer ses négociations, je lui laisse le soin d'éconduire l'importun à sa manière. Sa voix résonne un ton plus grave.

— Vous n'avez aucune chance contre moi, Gérard ! J'ai un personnel fidèle et extrêmement bien payé.

Monsieur Ducray hausse les épaules et s'adresse à moi exclusivement.

— Quand vous en aurez assez de cet individu, souvenez-vous de ma proposition !

Il me tend une carte de visite en me souriant. Prudemment, je la range dans mon sac à main en promettant hypocritement d'y penser. Le calme revient et je propose de boire un autre verre. Ma proposition a le mérite de détendre l'atmosphère. Daniel m'adresse un regard vaguement narquois et ses fossettes me rassurent.

De son côté, Gérard Ducray se confond en excuses à voix basse. Il réitère son invitation que je promets tout aussi hypocritement d'étudier.

Le repas s'achève à plus de 22 heures. J'ignore l'issue des tractations entre Daniel et le frère de Ghislaine Lemarchant. Je sais juste que, désespéré par la conduite de son père, mon blond voisin a renoncé à se battre.

Dans la voiture qui nous ramène, Daniel s'empare sans m'en demander l'autorisation de mon sac à main, il en retire la carte de Gérard Ducray avant de me le rendre.

— Je peux savoir ce qui vous prend ? je lui demande, vexée.

— La proposition de ce connard libidineux était insultante. Il te regardait comme si tu lui appartenais déjà, dit-il d'un ton glacial.

— Et vous vous comportez comme si je vous appartenais tout court, je lui fais remarquer.

Il ne me répond pas et m'adresse un coup d'œil furibond.

— Vous partez dans quelques jours, Monsieur Sitrange, je serai de nouveau libre de disposer de moi comme je l'entends.

J'ai parlé plus doucement et des accents de tristesse ont émaillé ma voix. Il prend une courte inspiration et tâche de se calmer lui aussi.

— Tu vaudrais mieux que de travailler pour cet homme vulgaire qui serait ravi de te filer le temps en temps à son fils, histoire de le déniaiser et le distraire de ses raquettes de tennis ! Et s'il le faut, je continuerai à te payer.

Je reçois sa proposition comme un camouflet.

Me payer pour ça ?

Une boule entrave ma gorge et menace de m'étouffer. J'ai soudain besoin d'air et de lui dire ce que j'en pense.

— Et je continuerai à écarter les jambes quand vous aurez l'occasion de passer par Paris et que vous n'aurez pas une jolie femme à mettre dans votre lit ? je complète amèrement.

Ses traits se tendent sous l'effet de la colère.

— C'est-ce que tu penses ? me demande-t-il.

— C'est l'effet que me fait votre offre, oui, et elle est tout aussi insultante que celle de Monsieur Ducray !

Les larmes me montent aux yeux et je détourne la tête vers la vitre.

— Ne m'accuse pas d'intentions que je n'ai jamais eues !

— Alors pourquoi avez-vous réclamé ce service à la Société ?

Il répond aussi sec sans chercher à me mentir comme il sait pourtant bien le faire.

— Je suis un homme d'affaires féroce, tu as eu l'occasion de t'en apercevoir. J'aime les paris improbables, j'aime jouer. Quand j'ai découvert la Société, j'en suis resté sur le cul pour la première fois de ma vie. Je n'en revenais pas de ce que Valmur et Duivel étaient parvenus à mettre en place au nez et à la barbe de tout le monde. C'était trop beau pour être vrai. J'ai passé du temps à essayer de trouver leur point faible par simple curiosité. Quand ce voyage s'est imposé, j'y ai vu un excellent moyen de leur lancer un nouveau défi et cette fois, je croyais sincèrement qu'Alexis Duivel ne parviendrait pas à me satisfaire. Je ne sais pas comment il a fait son coup mais tu corresponds en tous points à ce que j'avais demandé. Je t'ai poussée dans tes retranchements, par jeu, au début mais je ne t'ai jamais prise en défaut. Ducray a raison, tu es une perle rare. Je sais que notre temps est compté et j'ai un peu de mal à me résoudre à te perdre.

J'efface une larme qui m'a échappée. Il caresse ma joue du bout de son doigt.

— Je suis désolé, Cali, je ne voulais pas te blesser. Mais... dis-moi au moins ce que tu comptes faire après.

— Je vais reprendre mon travail. C'est ce qui était prévu.

Il ne fait pas d'autre commentaire, il me demande seulement si je lui en veux, je réponds que non, mais une boule persiste dans ma gorge.

— Oh, les paparazzis ! je sursaute alors que Franck entre déjà dans le quartier. Arrêtez-vous ici !

— Quoi ? réagit Daniel, absorbé par ses pensées.

J'insiste et le chauffeur s'arrête au beau milieu de la rue précédant celle des Andes.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demande Daniel en me voyant prête à descendre du véhicule trop voyant.

— Partez devant, je vous rejoins dans quelques minutes. Ça évitera que les journalistes vous surprennent en ma compagnie.

— Je te préviens que si tu n'es pas là dans dix minutes, je reviens te chercher par la peau des fesses, grogne-t-il.

— J'arrive tout de suite, mais partez avant de vous faire remarquer.

Je claque la portière et je regarde la superbe berline s'éloigner et tourner à l'angle de la rue. Je prends une profonde inspiration, j'ai une envie soudaine de pleurer.

C'est fini !

Il faut que je me réveille, je ne suis pas Cendrillon et le bal est terminé. J'ai eu ma soirée, je dois revenir sur terre et tâcher d'oublier cet homme trop séduisant, trop éloigné de moi surtout. Je reprends mon chemin à pied comme ce devrait être le cas normalement. Mon carrosse est redevenu citrouille.

Devant l'immeuble, je constate l'agitation qu'a causé le retour de Daniel chez lui. Les photographes sont encore sur le qui-vive, certains plient bagage en sachant que l'homme d'affaires ne sortira plus de chez lui avant le lendemain. Le type dans la vieille bagnole grise me jette un coup d'œil dubitatif quand je passe devant lui, mais il démarre. Je pousse un soupir de soulagement quand les portes de l'ascenseur se referment sur moi.

23 heures bientôt à ma montre.

Daniel a déjà quitté sa cravate qui gît sur le dossier du canapé quand je rentre. Il guettait mon arrivée et se détend quand je referme la porte derrière moi. J'entends alors l'explosion d'un bouchon de

champagne. Je m'étonne qu'il ait encore envie de boire à cette heure-là.

— Viens donc trinquer avec moi, exige-t-il en me tendant la main.

Il ouvre la grande baie donnant sur la terrasse. Il fait encore très doux ce soir. Tandis qu'il se charge de verser le vin, j'aperçois les flashes par centaines qui illuminent la Tour Eiffel, il est 23 heures juste. Je souris bêtement.

— Qu'est-ce qui t'amuse à ce point ? remarque-t-il.

— Quand j'étais jeune, j'ai souvent rêvé que mon prince charmant m'emmenait tout là-haut, dis-je en désignant le sommet de la Tour. Il mettait un genou à terre, me clamait son amour. Et à ce moment-là, la Tour se mettait à étinceler.

— Et ? m'encourage-t-il, sérieux.

Je me retourne vers lui et j'accepte le verre qu'il me tend.

— C'est tout !

— Comment ça, c'est tout ? Pas d'applaudissements des touristes ? Pas de cheval blanc, de lit à baldaquin et de nuit d'amour ?

— Non, rien de tout ça. Dans mes rêves, il n'y a jamais personne d'autre. Je crois que je me moque tellement de ce que pensent les gens, leur avis, leur jugement, me sont indifférents... alors pourquoi voudriez-vous que j'attende des applaudissements pour quelque chose qui ne regarde que moi ?

Il hoche la tête, dubitatif. Lui, je sais qu'il pense tout le contraire. Lui a besoin de la reconnaissance des autres, il a besoin d'être entouré, applaudi. Nous sommes à l'opposé l'un de l'autre. Il est le soleil, je suis la lune, nos univers ne font que se croiser furtivement sans jamais cohabiter longtemps. Je me brûlerais à sa lumière, il s'ennuierait dans ma pénombre. Il lit mes pensées dans mon regard et je crois qu'il les partage.

— Ne laisse personne te changer. À ta santé, Pascaline Villers.

— À votre santé, Monsieur Sitrange !

Il grimace, agacé par la façon dont je l'ai appelé.

— Dans quelques heures, tu seras libre. J'anticipe sans doute un peu, mais d'ici-là, accorde-moi le plaisir de ne plus être ma gouvernante. Oublions, toi et moi, les conventions, les contrats et ce que nous sommes. Je veux te voir telle que tu es vraiment. Est-ce que tu crois que ça te serait possible ?

Je comprends son attente, elle siffle la fin du film, c'est le feu d'artifice, le bouquet final. Je ramène mon verre contre le sien.

— À ta santé, Daniel, je corrige donc.

Il pose le bout de ses doigts sous mon menton et se penche sur mes lèvres.

— Ton Prince Charmant ne t'enlevait pas dans ses bras pour te déposer au milieu d'un lit immense et ne te faisait pas tendrement l'amour ? insiste-t-il en faisant semblant de s'indigner.

Je chuchote que non.

— Et pourquoi ce crétin ne faisait-il pas ça ?

— Parce qu'il avait mis tellement de temps à monter les étages que généralement, mon réveil sonnait et que je me suis toujours réveillée avant.

— Crétin de réveil, souffle-t-il sur ma bouche.

— Crétin de Prince, je rectifie avant qu’il me prive de la parole en s’emparant de ma langue.

Le crétin de réveil n’a pas sonné le lendemain matin. Daniel s’est empressé de le bannir de sa chambre après m’avoir déposée au creux de son lit immense où il m’a fait l’amour durant des heures. Je dis bien l’amour, car cette nuit a été la plus magique que j’ai passée. Je ne me suis pas sentie baisée, mais convoitée, désirée jusqu’à l’agonie de nos corps. Jamais je ne l’ai vu si tendre, si attentif, si doux dans chacun de ses gestes. Pour la première fois depuis presque un mois, c’est lui qui me réveille. Je sens son souffle tiède se promener sur ma joue tandis qu’une bonne odeur de café flotte près de mon nez.

— As-tu fini de dormir, petit loir ?

Je m’étire en me frottant les yeux.

— Quelle heure est-il ?

— Neuf heures et demie, annonce-t-il sereinement.

Je sursaute et me redresse en repoussant les draps.

— Oh... excusez-moi, Monsieur Sitrange. Je vais préparer votre petit-déjeuner et...

Daniel éclate de rire et me repousse contre les oreillers.

— Ne bouge pas de là, veux-tu ! Tu as oublié ce que nous avons convenu hier soir ?

Il me faut quelques secondes avant de remettre le puzzle en place. Il vient à mon secours en constatant mon désarroi.

— Tu n’es plus ma gouvernante. Jusqu’à demain matin, tu n’as plus à me servir, me rappelle-t-il. Malheureusement pour toi... tu vas devoir subir mon ignoble café.

— Tu vas être en retard.

— Non, je me suis arrangé avec Louisa. Elle s’occupe de la rédaction des contrats d’achat. Elle est largement aussi compétente que moi, je passerai les signer demain avant de prendre l’avion.

— Tu veux dire que Ducray a vendu ?

Il me sourit d’un air satisfait.

— Je n’ai pas pour habitude de perdre. Mais je dois dire que ça a été chaud. Si le vieux Ducray a accepté de signer, c’est uniquement grâce à toi.

— À moi ?

Je le dévisage, ahurie. Il hoche la tête et grimace en avalant son breuvage.

— Il a beaucoup apprécié ton impertinence et tu as sensiblement modifié l’image trop américaine qu’il avait de moi.

— J’ai du mal à saisir, je tique, vaguement soupçonneuse.

Daniel s’esclaffe et m’attire dans ses bras.

— Je lui ai dit que je te gardais jalousement pour moi parce que tu sucés comme une reine.

— Quoi ? je m’étrangle.

Il rit pour de bon et m’empêche de m’enfuir de son étreinte.

— Gérard Ducray est un homme très porté sur la chose, du moins en paroles. Pour lui, j'étais de ces Américains trop lisses, trop vertueux, trop sûrs d'eux. Il a été très impressionné de constater que j'avais une nature nettement plus française que ce qu'il supposait et que je me donnais les moyens de satisfaire des pulsions qu'il peut tout à fait comprendre. Je l'ai invité à m'accompagner dans une ou deux adresses dont je dispose à l'occasion d'un de mes prochains retours en France. Il n'a pas su résister.

— Et son fils ? Tu ne crains pas qu'il le convainque de refuser ?

— Le pauvre Gérald manque encore d'envergure pour lutter contre son père. Non, je n'ai pas de souci de ce côté-là.

— Tu vas pouvoir lancer ton offensive sur la société de Madame Lemarchant ?

— Dès que possible, oui. Ce n'est qu'une affaire de jours.

— Tu es content ?

— Oui. Je le suis au-delà de mes espérances et à plus d'un titre, assure-t-il en me bécotant. Et pour te le prouver, j'ai décidé de passer ma dernière journée en ta compagnie.

Mon cœur s'envole douloureusement. La tête me tourne et pour seul espoir de m'en sortir, je lui offre mes lèvres, je lui abandonne mon corps... encore une fois, une dernière fois !

Il est 5 heures du matin. Je frissonne en gagnant la salle de bains. J'enfile ma robe à la hâte et je récupère les quelques affaires que j'ai laissées là. Je sors sur la pointe des pieds. Daniel dort profondément. Il est tellement beau, mon cœur gémit. Je m'arrache à sa contemplation et je m'enfuis vers le salon.

Je griffonne quelques mots sur un papier, un « merci » et un « adieu » que je n'ai pas le courage de lui dire en face. Je ne veux pas me sentir abandonnée, je ne veux pas le voir me quitter ni entendre sa belle voix grave me dire des paroles que je ne supporterai pas. Je ne veux pas qu'il sache à quel point je l'aime et à quel point j'ai mal. Alors je pars la première, en douce, lâchement, c'est sûr, mais je n'ai pas d'autre solution.

Je réunis très vite mes effets personnels dans mon sac de voyage et je finis de me préparer. Un jean et des tennis pour rompre tout à fait avec l'illusion. Pas de maquillage, pas de chignon, pas de robe de soubrette. Je referme la porte sans bruit et je prends l'ascenseur.

J'ai tout prévu. Dans une heure, le réveil de Daniel sonnera, le café sera coulé et la table de son petit-déjeuner sera dressée dans la cuisine où il trouvera mon petit mot... et j'aurai toujours aussi mal.

Les larmes envahissent mes yeux. Je suis obligée de les en chasser pour fuir dignement l'immeuble sans attirer l'attention des paparazzis qui n'ont pas désarmé. La vieille Peugeot est de nouveau garée devant la porte. Le journaliste fume une cigarette, adossé contre sa portière. Il me suit des yeux comme toujours, je tâche de ne pas montrer mon empressement à partir. Quand j'ai tourné l'angle de la rue, je souffle. Je dégaine mon téléphone.

— Cali, t'es dingue ? T'as vu l'heure qu'il est ? proteste Daphné.

— C'est fini... il s'en va, je sanglote.

Le ton de mon amie change tout à coup.

— T'es où ?

— Je suis partie avant, je me suis barrée, je gémiss.

— OK, ramène-toi ici, je t'attends !

Je respire, je reprends mon chemin comme une automate. J'ai soudain un but, je sais quoi faire durant 20 minutes.

Daphné ouvre sa porte et me reçoit entre ses bras. Je suis noyée de larmes qui me brûlent les yeux.

— Ben nous v'là dans de beaux draps, grommelle-t-elle. Qu'est-ce qui t'a pris de tomber amoureuse de lui ?

— Je n'en sais rien, je pleurniche. Je ne l'ai pas voulu, c'est... venu comme ça... il est tellement...

— Tu lui as dit ?

Je secoue la tête, incapable de parler.

— Pourquoi ? Si ce que tu m'as raconté est vrai, peut-être que ça aurait tout changé !

— Tu ne comprends pas, c'est juste pas... possible ! Nous n'appartenons pas au même monde... je ne suis... rien qu'une... qu'une... gouvernante.

Ma précieuse amie m'engueule, me secoue, me console durant des heures. Elle finit par me mettre au lit avec l'ordre de dormir. Pour mieux s'en assurer, elle me colle un somnifère dans la bouche et je sombre.

Oh oui ! Je sombre !

Il fait grand jour quand j'ouvre les yeux. Un soleil éclatant envahit la chambre de Daphné. Je m'étire dans tous les sens, je me sens groggy, mais reposée. Je cherche l'heure à ma montre.

9 h 30. Impossible !

J'ai pourtant l'impression d'avoir bien dormi. Je me lève en chancelant sur mes guibolles molles. Je suis raide de partout. Un bruit de radio résonne dans la petite cuisine. Daphné se dandine sur un air à la mode en faisant griller du pain.

— AH ! T'es enfin réveillée, clame-t-elle joyeusement en voyant ma mine de papier mâché.

— Qu'est-ce que tu fais ? je demande comme si ce n'était pas évident.

— Ton déj... j'allais venir te secouer; je commençais à m'inquiéter.

— T'inquiéter de quoi ?

Mes mots sortent difficilement de ma bouche pâteuse.

— Tiens, avale ça ! Ça va te faire du bien, conseille-t-elle en me fourrant une tasse de café bien fort entre les mains.

J'avale lentement, ma gorge brûle. Daphné me surveille du coin de l'œil.

— Je suis si moche ?

— T'as l'air sonné. J'ai failli appeler le toubib. J'ai cru que je t'avais donné une dose trop balaise de somnifères.

— Je comprends rien.

— Ouais, m'étonne pas, se marre-t-elle. T'as dormi toute la journée.

— On est quel jour ?

— Samedi, Cali.

J'ouvre des yeux ronds. Les larmes me reviennent aussitôt. Il est parti depuis hier. C'est vraiment fini.

— Ah non, ne recommence pas, râle Daphné. T'as assez chialé comme ça ! Allez sèche ces larmes et je t'explique.

— Expliquer quoi ?

— Alexis Duivel a appelé sur ton portable pendant que tu dormais. J'ai dû lui dire.

Mon sang ne fait qu'un tour.

— Oh... et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il fallait que tu le rappelles dès que tu seras réveillée.

— Il avait l'air de quoi ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Normal, je suppose.

Je n'ai pas la patience d'attendre. Daphné me tend mon portable que je commence déjà à chercher. Je clique nerveusement sur le numéro. Alexis Duivel a sa voix grave et impitoyablement calme.

— Bonjour, Cali. Je suis content que vous me rappeliez. Vous êtes vous correctement reposée ?

Je bredouille que oui, il continue sans s'appesantir et je lui en suis reconnaissante.

— Votre mission est terminée, nous sommes quittes comme convenu. Vous êtes attendue lundi matin à l'hôtel Lutz, le directeur vous exposera lui-même vos nouvelles attributions.

Je le remercie timidement. Il prend une intonation plus grave encore pour conclure.

— Daniel Sitrange m'a fait part de sa très grande satisfaction. Je vous remercie de ce que vous avez fait pour la Société.

— Je... vous en prie, j'ai fait de mon mieux.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, affirme-t-il. Je n'ai pas l'intention de vous perturber davantage avec cette histoire, Cali, mais sachez qu'il m'a demandé vos coordonnées personnelles, j'ai bien entendu refusé comme notre règle l'impose.

La boule qui obstrue ma gorge menace d'éclater.

— Merci, je parviens à articuler.

— Vous ferez comme bon vous semblera, mais il va chercher à comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Pourquoi vous êtes partie.

— Il vous l'a dit ?

— Daniel Sitrange n'est pas un homme que l'on quitte ainsi. Il semblerait qu'il n'ait pas apprécié votre départ.

— Le contrat était arrivé à son terme, je me défends.

— Je n'ai rien à vous reprocher pour ma part et je n'ai pas manqué de le lui faire remarquer. Mais il a beaucoup insisté. A-t-il votre numéro de téléphone ?

— Non, il n'avait que celui de l'appartement.

— Je vous laisse libre de choisir si vous voulez ou non vous expliquer avec lui.

— Non... je crois que c'est inutile.

— Dans ce cas, je resterai sur ma position. Daniel Sitrange ne saura rien de vous, je m'y engage.

Je le remercie une dernière fois en réprimant un sanglot et je me presse de raccrocher avant d'éclater tout à fait en pleurs. Daphné me confisque mon portable et me prend dans ses bras. Elle me laisse épuiser mon chagrin avant de me sermonner de nouveau.

Durant tout le week-end, elle tâche de me faire reprendre goût à la vie. Quand vient le dimanche soir, j'ai hâte d'être au lendemain et de tourner la page, hâte de vivre autre chose, ailleurs.

Benjamin Dautun me reçoit avec beaucoup de courtoisie dans son bureau du somptueux Hôtel Lutz. Je suis dans mes petits souliers dans cet endroit à nul autre pareil. Il me tend mon passe électronique et je rentre dans mes fonctions de gouvernante.

J'y suis... enfin !

Mes conditions de travail sont plus que satisfaisantes et je passe sur le salaire qui va me permettre de viser un appartement plus commode et plus agréable que mon studio en rez-de-chaussée que je tarde à rejoindre. Il me faut plus d'une semaine pour m'y décider.

Petit à petit, tout rentre dans l'ordre. Du moins, en apparence. Je m'évertue à ce que tout aille bien, trop bien peut-être, il paraît qu'on ne m'a jamais vue si souriante. Mais ce n'est qu'une façade. Au-dedans, mon cœur saigne et mon corps réclame un plaisir qui ne vient plus. La seule à connaître mon véritable état d'esprit, c'est Daphné. Elle a beau faire, beau dire, Daniel me manque plus que de raison et je peine à l'oublier. Il faudra bien que je m'y fasse.

Travailler dans un établissement comme l'Hôtel Lutz demande un investissement personnel important. Certains diront que c'est trop exigeant, moi, je dirais que c'est salvateur. J'y passe désormais l'essentiel de mes journées. À cela deux raisons, la première est que j'aime beaucoup ce travail, la seconde est qu'il me permet d'oublier.

Même durant le mois d'août un peu plus calme, j'occupe mon poste à temps plein. Monsieur Dautun en est ravi même s'il s'inquiète au sujet des congés que je ne prends pas et qu'il devra bien me contraindre à accepter un jour ou l'autre.

Seule ma famille déplore mon absence, j'ai l'argument qui tue : impossible de choisir quand on vient de commencer.

Imparable !

Je leur accorde tout de même quelques jours durant l'été. Ça me fait tout bizarre de retrouver ma chambre d'enfant et le petit restaurant où le service du soir se fait à la bonne franquette. Ça n'a rien à voir avec ce que j'aimerais faire. Je crois que ma mère a fini par s'en persuader. Je le regrette, mais c'est ainsi.

Je reviens à Paris, soulagée d'un poids moral, elle ne cherchera plus à me convaincre.

Au mois de septembre, un changement de taille intervient à l'hôtel. Le chef du restaurant a engagé une nouvelle brigade. Nous voyons débarquer une joyeuse troupe de quatre garçons de dix-huit à vingt-trois ans dont la bonne humeur vient rompre agréablement avec la solennité de l'endroit que je trouve parfois guindée.

De fait, le personnel se retrouve plus facilement aux abords des fourneaux où l'on se plaît à lancer des concours de pâtisseries dont nous profitons tous allègrement. Même le directeur y participe de temps à autre, heureux de la bonne entente qui règne parmi ses troupes.

Les semaines et les mois passent plus légèrement. Je suis en phase terminale de réparation, comme dit Daphné. Je vis à peu près normalement. La seule alerte aux larmes a lieu quand, en voulant ranger la pile de magazines étalés sur une banquette dans le bar de l'hôtel, je tombe sur la une d'un journal people.

Daniel est superbe en smoking à la sortie d'une soirée de charité. À son bras, se trouve celle que le magazine présente comme sa nouvelle conquête, une sublime blonde évidemment. Je ne peux m'empêcher de lire l'article. Elle s'appelle Ludmila, elle a vingt-cinq ans, elle est la fille d'un producteur de séries télé. Elle arbore une silhouette de rêve moulée dans une robe de grand couturier, un sourire légitime et un collier de diamants à tomber.

L'article évoque une romance digne d'un conte de fées, celui que je n'aurai jamais, celui que Daniel connaît. Lui n'a pas besoin de grimper les deux étages de la Tour Eiffel, il paraît qu'il l'a seulement invitée à dîner et que depuis, ils sont inséparables.

Cette fois, je considère l'affaire comme close et mes pleurs comme les derniers. Il me fallait ça aussi sans doute. Lui a rejoint son univers, moi, le mien, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

À l'approche de Noël, une atmosphère spéciale règne dans l'hôtel, une effervescence joyeuse qui me donne chaque jour l'envie de me lever pour aller travailler. En dehors des heures de boulot, nous nous entraînons avec acharnement à goûter les différentes recettes de bûches pour choisir laquelle figurera au menu du réveillon. C'est à l'occasion d'un de ces regroupements improvisés autour du bar dans l'arrière-cuisine que le directeur me prend à part.

— Je suis content de voir que vous vous êtes parfaitement intégrée et permettez-moi de vous féliciter pour votre travail. Vos collègues vous apprécient beaucoup et je n'ai que des compliments des clients.

— Merci, Monsieur Dautun, j'en suis heureuse.

— Je suis au courant des fonctions que vous avez exercées précédemment et c'est pourquoi je me permets de vous dire que Monsieur Sitrange a annoncé son arrivée pour la semaine prochaine.

Mon cœur s'arrête tout à coup de battre et je me sens blêmir. Le directeur pose sa main sur mon bras, inquiet de me voir réagir ainsi.

— Tout va bien, Cali ? s'alarme-t-il.

Je dois me secouer pour répondre en forçant mon sourire.

— Oui, tout va bien. Quand arrive-t-il ?

— Lundi, en principe. Il doit rester deux jours. Est-ce que vous souhaitez que je vous remplace durant cette période ?

Sans réfléchir, ma réponse fuse malgré moi.

— Non, non, ce n'est pas la peine. Il... n'y a aucune raison.

— Si vous changez d'avis, prévenez-moi personnellement, ajoute-t-il tout bas.

Je hoche la tête en souriant faiblement. Monsieur Dautun se rassure et m'offre de choisir une part de bûche.

Dans le calme de ma chambre cette nuit-là, je fixe l'obscurité, les yeux grands ouverts. Daniel, à quelques pas de moi !

Sait-il seulement que je suis là ?

Cette information ne lui aura pas échappé sans doute, j'ai du mal à m'en souvenir.

Deux jours !

Deux jours de torture et il repartira.

Mes fonctions de gouvernante me mettent peu au contact de la clientèle, mon rôle étant de vérifier surtout le travail des femmes de chambre et de répondre à quelques exigences particulières durant mon service. Je suis la fille de l'ombre, comme toujours, la fille invisible et efficace qui veille au confort de ceux qui vivent dans la lumière. Daniel ne me verra pas. Moi, je ne sais pas si j'ai envie de le revoir, même en cachette. J'ai peur d'avoir mal.

Au bout de quelques heures d'insomnie, je me résous à l'éviter soigneusement et je finis par m'endormir sur cette sage décision.

Le regard de Benjamin Dautun en dit long quand je prends mon service, le lundi. Il me serre la main d'une poigne un peu plus ferme que d'habitude. Je n'ai pas besoin d'explication. Daniel Sitrange est arrivé.

Je réussis à garder mon calme et mon apparente sérénité. Je me suis préparée, je suis armée de bonnes résolutions. Mon directeur me sourit, rassuré par mon air convaincu.

Je parviens sans trop de mal à me mettre au travail, la routine a du bon. J'inspecte avec minutie les chambres du troisième étage. Je sais que je n'y crains rien, ce sont des singles où je verrais mal Monsieur Sitrange s'installer. Je n'ai même pas cherché à savoir quelle chambre il occupe. Je préfère occulter complètement sa présence si près de moi. De fait, le moindre détail, le plus petit grain de poussière a tout à craindre de mon examen. Je m'acharne à ce que tout soit parfait, quitte à me faire taxer de « chiante » par Élodie, la jeune femme de ménage qui me suit et à qui je demande de veiller à quelques améliorations.

Je respire en quittant mon service. Pour une fois, je ne m'attarde pas auprès des autres qui me regardent partir avec consternation. Un peu gênée de leur fausser ainsi compagnie, j'invoque un rendez-vous et je me sauve.

J'y suis arrivée !

J'en souris bêtement dans la rue. Pour un peu, je serais fière de moi. J'ai réussi à l'ignorer, sans flancher. Il ne me reste plus qu'une journée à tenir et je serai délivrée de cet amour qui me hante depuis des mois, qui me réveille en larmes la nuit, qui fait brûler mon corps auquel je refuse tout compromis au grand damne de Daphné que je prive d'un plaisir auquel elle tenait. Elle prétend que l'abstinence ne réglera rien. Je lui réponds qu'il ne s'agit pas d'abstinence, mais d'impossibilité.

Comment oublier les mains de Daniel, sa langue chaude et douce ?

Comment imaginer le sexe d'un autre dans mon corps ?

Je ne me résous pas à cela, pas encore. Peut-être est-ce que je tiens là l'occasion unique de me prouver que c'est bel et bien fini.

Une journée, encore une journée et je serai libre !

Je prends mon service à 7 heures, le lendemain. Je me sens toute guillerette, ma nuit a été bénéfique. Je tâche donc de me montrer moins « chiante » que la veille. Mon attitude curieuse a eu pour effet de me valoir quelques commentaires moqueurs de la part de mes chers collègues à la pause. Je me défends en riant jusqu'à ce que mon bip retentisse dans la poche de mon uniforme.

Qui dit bip, dit urgence.

Je consulte le petit écran, je décroche le téléphone de service et j'appelle le service d'étage sur le poste indiqué. C'est Maxime, le garçon d'étage qui répond.

— Y paraît qu'y aurait des peignoirs à changer dans la suite 7.

— Les peignoirs n'ont pas été changés ? je m'étonne.

— Ben d'après le planning si, mais la bonne femme qui a réclamé avait l'air de dire qu'il en fallait d'autres.

— La cliente, je rectifie.

— OK, Cali, la cliente, se moque-t-il. N'empêche que ça urge... qu'est-ce que je fais ?

— Rien, je m'en occupe, dis-je, très professionnelle.

Je renonce à mon café et je file à la buanderie. Je récupère deux peignoirs propres, brodés aux insignes dorés de l'hôtel et je fonce vers la plus belle suite de l'établissement. Notre cliente sera ainsi satisfaite. Quand bien même je suis certaine que le linge a été changé, elle aura ce qu'elle réclame.

Je frappe à la porte et j'entends une voix de femme me répondre qu'elle arrive. Une très belle blonde aux cheveux longs m'ouvre avant de filer comme un courant d'air vers le salon. Je ne comprends son comportement que lorsque je réalise qu'elle n'est vêtue que d'un simple drap de bain. J'ignore pourquoi, mais elle me dit vaguement quelque chose, un air de déjà vu sur lequel je ne reviens pas.

— Vous désiriez d'autres peignoirs, madame ? je vérifie.

— Oh... oui ! Laissez-les là, merci, soupire-t-elle avec un accent très prononcé.

Elle tourbillonne dans la pièce et récupère un verre de whisky sur la table basse. En moi-même, je m'insurge contre le fait de boire un alcool aussi fort à cette heure encore matinale, mais après tout, elle fait bien ce qu'elle veut. Elle se redresse et se met à parler plus fort tandis que je dépose les peignoirs là où elle me l'a demandé.

— Dan ? Tu veux un verre ? lance-t-elle vers la porte de la chambre entrouverte.

Mon cœur fait un bond et je me fige une seconde... une seconde de trop.

La porte de la chambre s'ouvre et le parfum dont les effluves si familiers auraient dû m'alerter dès que je suis entrée, me heurte de plein fouet. Daniel s'arrête net sur le seuil et me dévisage, incrédule.

— Cali ? souffle-t-il.

Mon prénom dans sa bouche m'affole. Je sens l'urgence de la fuite. Sans prendre le temps de m'excuser, je fais demi-tour et je fonce vers la sortie. Il est cependant plus rapide que moi et se met en travers de mon chemin. Je voudrais récupérer mon bras qu'il a empoigné si fortement qu'il me fait mal. Je lutte déjà contre les larmes et heureusement pour moi, c'est la colère que je ressens qui est la plus forte, la colère de m'être stupidement fait avoir. Je réclame qu'il me lâche, mais il ne l'entend pas de cette oreille.

— Tu ne te sauveras pas deux fois de la même façon, me prévient-il.

La voix fluette de la blonde s'élève derrière nous.

— Dan ? Il y a un problème ? Tu connais cette fille ?

Il ne relève pas et continue de me fixer intensément.

— Je vous en prie, Monsieur Sitrange, j'ai... d'autres choses à faire.

— Ça, je m'en moque bien, rugit-il.

— Vous oubliez que je ne suis plus à votre service exclusif, j'aboie.

— Dan, tu veux me répondre oui ou non ? s'impatiente sa petite amie en croisant les bras d'un air furibond.

— Vous me faites mal, je lui dis d'une voix étouffée.

Il a l'air soudainement triste. Il cède d'un coup et me lâche.

— Tu m'expliques ou j'appelle le directeur pour savoir qui est cette fille, se met à beugler la jeune femme.

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, grogne Daniel sans prendre la peine de se retourner vers elle.

— Mais j'estime que ça me regarde ! Tu ne crois pas ?

— Non, lâche-t-il entre ses dents.

Ses prunelles grises sondent les miennes. Je n'ose pas bouger, mon cœur bat une chamade infernale. Il est plus beau encore que dans mes souvenirs. Ma main tremble du désir de caresser sa joue, de toucher sa peau. Nous restons plantés là, face à face, et je crains qu'il devine que je suis en train de me noyer de nouveau, à deux doigts de perdre la raison.

C'est sa coriace et jalouse compagne qui me sauve, elle ignore les menaces pourtant évidentes de la voix de Daniel et vient se mettre entre nous. À les voir côte à côte, tout s'éclaire. Sans son étincelant collier et avec un drap de bain pour robe du soir, je n'avais pas immédiatement reconnu la belle Ludmila du magazine. C'est chose faite.

Ainsi, il est venu avec sa princesse de conte de fées. L'intervention physique de la belle me réveille. Je fais un pas salutaire en arrière et je m'éclipse. Daniel n'a pas le temps de réagir. Je l'entends pousser un juron avant que la porte se referme sur moi.

Je me réfugie au bout du couloir, dans le bureau des gouvernantes vide à cette heure-là. Je tâche de respirer profondément pour me rendre du courage. Mes paupières picotent terriblement. Il me faut plusieurs minutes de combat contre moi-même pour trouver la force de sortir et d'affronter les autres comme si de rien n'était.

Je suis descendue depuis moins de 20 minutes que mon bip retentit de nouveau. Le poste du directeur, cette fois ! J'aurais pu parier.

Benjamin Dautun m'ouvre la porte et me fait entrer. Il se frotte les mains nerveusement avant de reprendre sa place derrière son bureau après m'avoir invitée à m'asseoir devant lui.

— Monsieur Sitrange vient de m'appeler, Cali, me dit-il tout de go.

— C'était prévisible, j'avoue.

— Je suis... ennuyé, inutile de vous le cacher.

Inutile en effet, ça se voit comme son nez au milieu de la figure.

— Que voulait-il ?

— Je dois tout d’abord vous confier qu’il y a quelques mois de ça, il avait cherché à savoir si vous faisiez bien partie du personnel de l’hôtel.

Il juge utile de préciser que c’est à la demande expresse d’Alexis Duivel qu’il a refusé de répondre aux insistances de Daniel. Si je comprends parfaitement qu’il n’a pas été déro­gé à la règle numéro un, celle qui m’a valu d’être là, je ne saisis pas l’intérêt de Daniel à savoir où je me trouvais.

— Vous imaginez bien que Monsieur Sitrange se montre désormais peu enclin à me pardonner cette cachotterie.

Je devine aisément les propos sans doute courtois, mais extrêmement cassants qu’il a pu entendre. Monsieur Dautun se racle la gorge avant de continuer.

— Nous sommes confrontés à un souci de taille.

— C’est-à-dire ? je m’inquiète, alarmée par son air contrit.

— Monsieur Sitrange souhaite que vous soyez mise à sa disposition.

J’émets un hoquet de protestation avant de ricaner.

— Quel intérêt ? Il part aujourd’hui, non ?

Le directeur secoue la tête.

— Il a décidé de prolonger de quelques jours.

J’en perds un peu contenance avant que mon cerveau se remette en marche.

— La suite n’est-elle pas réservée ?

— Non, elle était libre et vous savez aussi bien que moi qu’on ne refuse pas ce genre de chose à un client comme lui.

Je me pince les lèvres... forcément, le pouvoir de l’argent !

— Et si je refuse ?

Benjamin Dautun m’adresse un regard ennuyé.

— Je crains qu’il ait prévu votre réaction.

— Que voulez-vous dire ?

Mon sang se glace dans mes veines. Je sais de quoi il est capable.

— Il a exigé que je parvienne à vous convaincre à défaut de quoi il menace d’appeler Alexis Duivel. J’aimerais autant régler cette affaire à ce niveau, si c’est possible.

Je le regarde, indulgente. Mon téléphone vient de vibrer dans ma poche.

— Il a déjà appelé Monsieur Duivel, je lui annonce.

Le directeur ouvre des yeux ronds. Je tire mon portable de ma poche et je consulte mes messages sous son nez.

Une seule consigne : « *appelez-moi !* »

Je clique sur son numéro, il décroche aussitôt.

— Je suis désolé, Cali, dit-il après m’avoir saluée d’une voix grave et tendue. Je ne suis pas parvenu à lui faire entendre raison. Il est du genre susceptible et rancunier.

Ça, je le sais trop bien.

— Vous auriez pu vous douter qu'une personnalité comme lui pouvait être dangereuse pour la Société, je lui fais remarquer sans pour autant le blâmer.

— J'en suis conscient, reconnaît-il humblement. Nous ne pouvions cependant pas nous permettre de refuser une candidature comme la sienne. Il a injecté beaucoup d'argent dans le réseau, mais surtout en découvrant l'existence de la Société, il nous a fait courir de très gros risques.

— Quels risques ?

— Il menace de mettre la Société à terre.

— A-t-il les moyens de le faire ?

— Oui, évidemment. Même si nous sommes bien organisés, le réseau repose sur une façade qui ne tient qu'à coups d'arrangements financiers. Daniel Sitrange sait très bien ce qu'il en est.

— Que veut-il ?

— Vous !

Mon cœur cogne un coup sourd contre mes côtes.

— C'est tout ?

— Je lui ai dit que je n'avais plus les moyens d'influencer votre décision. Que tout reposait sur votre seule volonté dont personne n'était maître. Je me suis engagé envers vous, Cali et je tiendrai parole. Si vous refusez, j'en assumerai les conséquences.

— Vous dites que la Société n'en aurait pas les moyens, je lui objecte.

— Je n'ai pas dit que nous ne nous battrions pas. Je doute seulement de résister très longtemps.

— Si je comprends bien, je n'ai pas le choix.

— Vous l'avez, réfute-t-il. Mais je dois bien convenir que l'avenir de la Société repose entièrement sur vos épaules. Vous êtes la seule à pouvoir nous sortir de là. Je comprendrai, au vu des circonstances étranges dans lesquelles vous avez découvert notre existence et de la manière brutale et coercitive dont j'ai usé à votre égard, que vous refusiez de nous aider. Ce n'est finalement qu'un juste retour de bâton pour moi.

J'apprécie son mea-culpa, mais je ne peux lui en vouloir de m'avoir fait vivre une expérience aussi troublante qu'excitante. Jamais mon cœur n'a battu avec autant d'intensité, jamais mon quotidien ne s'est trouvé aussi rempli. J'accepte de la même façon claire et déterminée que la première fois.

Curieusement, je me sens plus sereine, comme si je rentrais dans une mission que je connaissais déjà, dans un uniforme qui est le mien, taillé sur mesure. Je sais à quoi m'attendre, je connais mon rôle sur le bout des doigts. Je maîtriserai Daniel Sitrange et il repartira comme il est venu, sans risque pour le réseau auquel je revendique désormais mon appartenance.

Alexis me remercie d'une voix sourde moins assurée que d'ordinaire. Il réclame que je lui passe mon directeur et tandis que Benjamin Dautun hoche la tête aux ordres du vice-président de la Société, je me rends compte que j'éprouve une inavouable joie.

Il est 7 heures 30 précises quand je frappe à la porte de la suite 7. Près de moi, le garçon d'étage a amené la table du petit-déjeuner dressée pour deux. J'ai un peu de mal à comprendre ce que Daniel

attend véritablement de moi compte tenu de la présence de sa blonde amie.

Je suis sur le point de frapper une seconde fois, quand il vient lui-même ouvrir la porte. Il n'est pas encore habillé et porte un des peignoirs de bain de l'hôtel. Je congédie le garçon d'étage et je pousse la table à roulettes jusque dans le salon.

— J'ai pensé à remplacer le jus d'orange par le pamplemousse et vous avez deux cafetières pleines, je lui annonce en versant le café. Si vous ou votre amie avez besoin de quelque chose d'autre, composez le 102, c'est mon numéro personnel.

— Assieds-toi, réclame-t-il.

— Le café de Madame va refroidir, je lui fais remarquer.

— Si tu ne le bois pas tout de suite, certainement.

Mon air ahuri le ravit, ses fossettes se creusent adorablement.

— Vous en avez encore fait fuir une ?

— Pas moi, toi. C'est la seconde fois que tu me fais foirer un coup, dit-il en réprimant un sourire.

— Donnez-moi son adresse, je lui ferai envoyer des fleurs pour vous faire pardonner.

Il éclate de rire et vient jusqu'à moi. Il lève la main vers ma joue et suit du regard ses doigts qui m'effleurent. Son contact m'électrise. Je réprime un frisson.

— Tu sais comme moi que ça n'en vaut pas la peine.

— Je ferai un grand détour pour éviter la prochaine.

— Tu as raison, je devrais me méfier de toi. Tu me conduis à des extrêmes.

— Pourquoi avez-vous menacé Alexis Duivel ? je l'attaque.

— J'ai utilisé les seuls moyens à ma disposition, très Chère ! Tu ne peux pas me reprocher ça quand toi, tu disparais sans laisser de traces du jour au lendemain et que je me heurte à une fin de non-recevoir lorsque je veux savoir où te trouver.

— Vous saviez que ce serait comme ça, c'est la règle numéro un au sein de la Société.

Un éclair passe dans son regard, ses fossettes réapparaissent. J'ai l'impression d'avoir commis un faux pas.

— Et tu es bien placée pour le savoir, n'est-ce pas ?

— Il vous l'a dit ? je soupçonne, défaitiste.

— Je voulais comprendre pourquoi tu avais accepté d'être à mon service une première fois et refusé une deuxième fois. Alexis a bien dû me raconter ta petite mésaventure. Tu vois, toute règle connaît des exceptions.

— Vous vous plaisez seulement à tout démonter. Ce que vous prenez pour un jeu n'en est pas un, Monsieur Sitrange. Vous avez tendance à oublier que derrière tout ça, il y a des personnes avec des sentiments. Alors amusez-vous avec vos blondes si vous voulez, détruisez la Société si vous le souhaitez, mais ne comptez pas sur moi pour vous applaudir !

— Alors pourquoi es-tu venue ? se renfrogne-t-il.

— J'ai beau n'être qu'une gouvernante, j'ai moi aussi un certain sens de l'honneur et de la reconnaissance. Sans Alexis Duivel, je ne serais pas là aujourd'hui... et je...

Je m'arrête juste à temps, la gorge nouée. Je ne veux pas qu'il sache que j'ai vécu la plus belle

période de ma vie entre ses bras. Daniel s’empare de mon menton et réclame mon regard.

— Et tu quoi ?

— Rien, j’élude. Malgré tout ce qui s’est passé, je me considère encore comme redevable, c’est tout. Mon argument semble le convaincre. Il ne me relâche pas pour autant.

— Si je te l’avais demandé personnellement, aurais-tu accepté, Cali ?

— Vous savez bien que oui, je murmure tristement.

Il fronce les sourcils d’un air douloureux et me prend dans ses bras.

— Tu as raison, comme toujours, soupire-t-il. J’ai trop l’habitude de détruire, de piétiner pour obtenir ce que je veux. J’ai trop l’habitude qu’on me résiste obstinément par défi ou qu’on me cède trop facilement par intérêt. Je ne sais pas ce qu’est la sincérité, je l’ai découverte avec toi et je crois que je ne m’y fais pas.

Je ne sais pas quoi lui répondre, ses bras m’entourent d’une chaleur enivrante et son parfum m’envahit le cerveau. Devant mon mutisme, il se croit obligé d’ajouter qu’il me doit des excuses et qu’il comprendrait que je refuse de le revoir.

— Je ne te demande qu’une seule chose, ajoute-t-il en m’écartant de lui et en me tenant aux épaules. Dis-moi pourquoi tu t’es enfuie !

La question que je redoutais plus que tout. Je secoue la tête, navrée.

— Je t’en prie, Cali. J’ai besoin d’une réponse, mens-moi si tu veux, mais ne me laisse pas avec ce poids !

Mentir ?

Je le dévisage, éperdue. Je retrouve sur ses traits la même tristesse que celle qu’il éprouvait le soir où il a évoqué son père. C’est plus que ce que je peux supporter.

— Parce que je ne voulais pas vous voir partir. Je préférais garder de vous l’image de cette nuit-là plutôt que celle de l’homme d’affaires qui règle un point de détail avant de quitter son bureau

Il sonde mon regard d’un air stupéfait puis fronce les sourcils, mécontent.

— Tu n’as jamais été un point de détail, se défend-il.

— Je ne tenais pas à le devenir. Notre convention était terminée, j’ai pensé que ce serait ainsi plus facile pour nous deux.

— Tu as eu tort.

Il m’attire à sa bouche et ses lèvres se posent à peine sur les miennes. Mon cœur flanche. Le traître !

— J’ai cru vivre un affreux cauchemar quand je me suis réveillé ce matin-là. J’étais véritablement furieux contre toi. Et je me suis rendu compte que j’ignorais tout de toi, à part les quelques confidences que je t’avais soutirées. Je n’avais ni ton numéro de téléphone, ni ton adresse. Ma seule issue était Alexis Duivel qui a refusé. Je me suis souvenu que tu avais parlé de l’hôtel Lutz. Je n’ai obtenu de ton directeur qu’un mensonge destiné à m’égarer tout à fait. J’étais totalement impuissant. Tu m’as valu, espèce de chipie, ma première défaite depuis si longtemps que j’avais de quoi te haïr durant des siècles.

— Vous avez une curieuse façon de me haïr, Monsieur Sitrange, je lui objecte en laissant ses lèvres caresser les miennes. Ou alors c’est moi qui n’ai aucune conscience du danger.

— Tu mériterais que je me venge, que je te fasse passer l’envie de te moquer de moi de cette façon mais quelque chose me dit que même ça, tu y prendrais goût.

Son sourire étire ses lèvres.

— Je n’ai pas ma ceinture sur moi, je le taquine. Comment comptez-vous vous venger ?

— Je l’ignore. Quand je t’ai vue au bord de cette chambre, j’ai oublié de t’en vouloir et j’ai bandé.

J’émet un petit hoquet d’amusement surpris. Il s’empare de ma tête entre ses paumes chaudes et sourit lui aussi de sa propre réaction.

— Tu n’imagines pas ce que c’est depuis ton départ, Cali. J’ai tenté de reprendre ma vie normale, du moins celle d’avant pour le peu qu’on puisse la considérer comme normale. J’ai enfilé les blondes comme des perles, si tu veux savoir.

Je pouffe de rire malgré moi, son expression m’amuse.

— J’ai suivi une partie de vos exploits sur les magazines, je confirme. Cette Ludmila avait pourtant tout pour vous plaire.

— Oui ! Celle-là aurait pu réussir, elle a duré plus que les autres, mais il a suffi que tu débarques dans cette chambre, sans fard, sans bijoux, avec ton teint pâle et tes cheveux noués, ton uniforme de gouvernante pour que je me souvienne d’un coup de ce que bander voulait vraiment dire.

La tête me tourne. Son souffle chaud balaye mon visage enfermé dans ses mains. Ma poitrine se soulève précipitamment et je sais déjà que mon corps ne m’obéit plus.

— J’ai envie de toi, chuchote-t-il d’une voix rauque, ses yeux gris plantés dans les miens qui se troublent.

C’est un élan formidable, comme un grand saut dans le vide, un vertige qui me saisit et me jette sur sa bouche, qui me grise de caresses et de paroles auxquelles je ne sais pas résister.

Nos soupirs se mélangent quand nos langues se retrouvent. Tout en l’embrassant, je dénoue la ceinture de son peignoir et ma main s’empare de son sexe tendu. Daniel pousse un gémissement quand mes doigts se referment autour de lui.

Il se débarrasse de son vêtement et me soulève dans ses bras. Nos lèvres ne se sont pas quittées quand il me dépose dans le lit. Ses gestes sont vifs, presque brusques pour me déshabiller, je voudrais l’aider, mais il ne m’en laisse pas la possibilité.

Comme toujours, c’est sur mes seins qu’il se précipite comme un affamé. Je réprime un cri quand il me tète si vigoureusement qu’il m’en fait mal, un mal délicieux que je consens à subir encore et encore. Je me cambre entre ses bras pour lui offrir davantage. Je n’ai jamais ressenti plus sauvagement le désir. J’ai plus qu’une envie, j’ai besoin qu’il me prenne.

J’écarte les jambes, je m’ouvre à lui, je l’attire sur moi. Daniel ne résiste pas et quand il me pénètre, c’est un rugissement animal qui s’échappe de sa gorge. Je me sens enfin revivre, je me sens pleine et entière, je me sens comblée.

Son sexe fouille mes entrailles avec une avidité sans pareille. Ses mains pétrissent mon corps, me soudent à lui et me guident vers une jouissance que j’appelle de tous mes vœux. Je m’accroche à ses belles épaules comme une naufragée, il me serre contre lui quand je perds le contrôle et que mon orgasme se déverse en un flot abondant.

— Jouis encore pour moi, susurre-t-il à mon oreille.

Comme si j'avais la maîtrise de quoi que ce soit !

Tout ce que je veux, c'est le sentir au fond de moi, c'est me repaître de ses caresses, de ses baisers, de son sexe qui me donne un plaisir sans égal. Le reste n'a plus d'importance, le reste, je m'en fous !

Je le repousse sur le dos et il se laisse faire. La sensation est tellement grisante quand je m'enfonce lentement sur sa queue si dure qu'il doit en avoir mal. Il réprime à grand-peine un râle fauve et me fusille d'un regard troublant d'émerveillement et d'affolement mêlés.

Je suis suffisamment soulagée par mon premier orgasme pour dominer mon emportement, mon va-et-vient est plus calme et mesuré, plus savoureux encore. Je me fais douce, je me fais ondulante et sensuelle. Mes reins oscillent au rythme lent qui me convient et il n'a ni la volonté ni les moyens d'y changer quoi que ce soit. Je le conduis ainsi au bord de la folie. Il secoue la tête, ferme les yeux et finit par me lâcher pour massacrer un oreiller de sa poigne de fer. Je savoure la victoire. Je sais désormais que c'est moi, en cet instant, qui le possède corps et âme.

Mes ondulations deviennent plus frénétiques au fur et à mesure que je sens monter une autre vague de plaisir. Daniel aussi est sur le point de rendre les armes. Je m'efforce de ralentir autant que je peux pour que notre orgasme soit le plus conscient possible.

La sensation est hallucinante, je peux mesurer chaque seconde, chaque centimètre que parcourt l'onde qui me tétanise peu à peu. Nous nous dévisageons, hagards, incrédules devant le phénomène qui nous emporte l'un et l'autre. Puis Daniel se raidit. Son beau visage se durcit dans un masque de souffrance tandis que son sexe s'enfonce une dernière fois tout au fond de moi pour y jouir en spasmes violents.

Mon ventre se déchire d'un coup. L'espace d'une seconde, je ne sais plus, je ne suis plus et mon cri reste coincé dans ma gorge. Il me surprend presque quand il fuse de mes lèvres en même temps que jaillit mon plaisir. Je n'ai plus la force de rien.

Daniel m'attire à lui et me garde enlacée. Nos respirations précipitées s'apaisent l'une contre l'autre. Je ferme les yeux et j'oublie tout, j'oublie les mois de chagrin, de souffrance, j'oublie le manque et son absence. J'oublie que je ne suis qu'une gouvernante et qu'il est un homme d'affaires richissime et convoité. J'oublie surtout qu'il devra repartir bientôt.

Benjamin Dautun est tout sourire, assis à son bureau, quand je vais le voir. Je ne sais pas trop quoi penser de mon directeur qui se satisfait de voir une de ses employées passer son temps dans la suite d'un client pour baiser. J'ai un peu l'impression d'être entrée dans la quatrième dimension. Tout me paraît bizarre depuis que j'ai découvert l'existence de la Société, un peu comme si Daphné m'avait ouvert ce jour-là les portes d'un monde parallèle auquel je me plais d'appartenir. Peut-être suis-je faite pour ça après tout !

Ce n'est pas une négociation qu'a menée Daniel Sitrange, c'est un véritable ultimatum à mon sujet qu'il a posé au directeur de l'hôtel. Je suis dispensée de toutes les tâches qui sont ordinairement les miennes. Mon seul travail est d'être à la disposition entière et exclusive du locataire de la suite n° 7.

Bien entendu, Monsieur Dautun s'est empressé d'accepter avant de rassurer Alexis Duivel sur les intentions du redoutable membre de la Société. J'apprends par la même occasion que le séjour de Daniel qui ne devait durer que deux jours se prolonge de quatre. Quatre jours à nous aimer, à nous prendre inlassablement.

Et après ?

Après, j'en ai malheureusement une vague idée.

Durant notre premier dîner en tête à tête, Daniel s'équipe d'un carnet et d'un crayon. Le sourire narquois qui étire ses lèvres me laisse augurer d'un interrogatoire serré. Tout y passe, il me cuisine sans relâche. Nom, prénom, âge sexe et qualité, adresse précise, nom des parents, leur adresse et profession.

— Je suis coupable de quoi, Monsieur le commissaire ? je finis par ricaner.

— De m'avoir faussé compagnie, répond-il sèchement. Je prends des précautions, Cali. Tu m'as déjà eu une fois, je t'assure que ça ne se reproduira pas une seconde.

Il exige alors mon numéro de portable en prenant soin de m'appeler aussitôt pour vérifier si je ne lui mens pas. Je m'insurge contre le procédé. Il m'adresse un regard moqueur et poursuit son questionnaire.

— Dois-je comprendre que je ne serai jamais débarrassée de toi ? je le taquine en essayant d'avaler une gorgée de vin blanc entre deux questions.

— J'ai une fâcheuse tendance à être conservateur.

— Pas avec les femmes, Daniel !

Il penche la tête d'un air craquant et m'accorde ce point. Je fais semblant de me vexer.

— C'est vrai que je ne suis pas une femme, tout au plus un sex-toy ! Que comptes-tu faire de moi exactement ? Me ranger au placard en attendant ton prochain séjour en France ?

Il me poignarde d'un regard sombre tout à coup empli de ce que je crois être de la colère. D'un geste trop mesuré pour être serein, il pose le crayon sur son carnet et se cale dans le fond de son fauteuil. Je me sens subitement assise sur un siège éjectable à des centaines de mètres d'altitude.

— Que me répondrais-tu si je te demandais de m'accompagner aux États-Unis ? m'interroge-t-il d'une voix grave et posée.

Je suis interloquée par cette question inattendue. Dans ma tête, tout se bouscule et se heurte désagréablement.

— Tu manques de personnel qualifié là-bas ?

— Je suis sérieux, me gronde-t-il en croisant les doigts sous son menton.

Je me tais et je tâche de réfléchir en vain.

— Avec quel titre ? Celui de gouvernante que tu pourrais continuer à baiser à loisir ?

Pour toute réponse, il se pince les lèvres et lève un sourcil. Mon cœur se serre douloureusement.

— Non, Daniel. Je suis très bien ici, j'y ai mes amis, ma famille. Je suis bien payée et je n'ai besoin de rien d'autre. Si c'est pour réduire mes fonctions à ton seul plaisir, m'enfermer entre tes quatre murs et attendre ton bon vouloir, je ne vois pas l'intérêt pour moi de m'exiler dans un pays que je ne connais pas.

— Toujours la tête sur les épaules, n'est-ce pas ?

— C'est peut-être ma seule qualité. En tout cas, elle me permet de rester debout.

— Sous ton apparente modestie, tu es fière. Tu fais preuve de bien plus d'intelligence que la plupart des gens que j'ai rencontrés et qui n'auraient pas osé repousser mon offre comme tu viens de le faire. Je n'ai pas cessé de me tromper à ton sujet. Est-ce que tu me pardonnes cette proposition maladroite ?

— Oui, mais ça ne me dit pas pourquoi tu exiges tous ces renseignements sur moi.

— Je veux être sûr de te retrouver où que tu ailles te cacher. Je te ferai rechercher s’il le faut, avoue-t-il.

Aïe ! Le coup brutal de mon cœur contre mes côtes me fait grimacer.

— J’ai du mal à te comprendre, Daniel. Tu peux t’offrir toutes les femmes que tu veux, même plusieurs à la fois si tu en as envie. Elles ont tout ce que je n’ai pas, elles sont plus belles et plus élégantes que ce que je ne serai jamais. Je suis certaine qu’il y en aura bien une qui te donnera ce que tu attends et que tu pourras à la fois baiser et sortir sans avoir honte de ce qu’elle est.

Daniel se redresse et se penche par-dessus la table.

— Je crois que tu n’as pas saisi, en effet, articule-t-il très calmement. Je n’ai plus rien à cirer de ces poules de luxe qui ne savent même pas comment jouir. J’en ai assez de perdre mon temps avec des simagrées de fiançailles qui me coûtent plus que ce qu’elles me rapportent de plaisir. Et par ailleurs, il me semble bien t’avoir assurée que je n’ai pas eu à me plaindre de t’avoir à mes côtés lors du dîner avec Ducray.

— Je t’ai mis mal à l’aise quand j’ai dit que j’étais ta gouvernante. Tu ne peux pas prétendre le contraire.

— Ce qui m’a dérangé, ce n’est pas ce que tu es, ni ce que tu as dit. Je craignais seulement la réaction de Ducray à ton égard et je ne me suis pas trompé. Sur ce point, toi non plus, tu ne peux pas prétendre le contraire.

— Qu’est-ce que tu veux de moi ? je m’impatiente.

— Je dois absolument rentrer à New York pour samedi, mais je serai de retour pour la signature d’un nouveau contrat d’ici un mois. Je veux que tu sois là.

— Tu veux donc m’obliger à suivre tes romances sur papier glacé et à t’attendre dans l’ombre d’un hôtel de luxe ? J’ai l’impression que tu me juges mal, Daniel. Je suis peut-être une employée habituée à recevoir des ordres et à être docile, mais je ne suis pas un objet.

Daniel se hérissé de mes propos et me fait taire en balançant un coup de poing rageur sur la table, renversant au passage son verre de vin à moitié plein.

— Jamais je ne t’ai traitée de la sorte, s’écrie-t-il.

Je ne me laisse pas impressionner par son éclat de colère et je soutiens son regard furibond. Il se fige, les traits crispés. Je profite de sa stupeur pour avancer un autre argument.

— Tu ne t’es jamais demandé si c’était ce que je voulais, moi ? je lui demande doucement.

— Non et pour deux bonnes raisons, affirme-t-il.

— Je peux savoir lesquelles.

Daniel se lève et s’emparant de mon bras, m’oblige à en faire autant. Il enlace ma taille et me plaque contre lui. Ses prunelles brillent d’un éclat surprenant.

— La première, c’est que j’ai compris durant ces quelques mois qu’en me privant de toi, j’y ai perdu beaucoup plus que gagné. La seconde, c’est que je n’ai jamais douté que toi, tu en aurais envie.

Je blêmis et je frissonne. Je perds de ma belle assurance et je le vois sourire de cet air vainqueur quand il sait qu’il a raison.

— Quand bien même tu n’aurais été contrainte par rien, tu aurais fini par me rejoindre, ajoute-t-il. Tu

ne peux plus faire autrement, Cali. Tu as besoin de moi autant que j'ai besoin de toi.

— Arrête ! S'il te plaît ! j'implore, à l'agonie morale.

Daniel ne l'entend pas de cette oreille. Il tient le bout du fil, il dévide la pelote. Ses lèvres viennent caresser les miennes. Le traître sait parfaitement ce qu'il fait.

— Dis-moi le contraire si tu l'oses, me provoque-t-il. Dis-moi que tu n'aimes pas m'appartenir, dis-moi que tu renonces définitivement à ce que je te touche !

— Ça n'a rien à voir.

— Oh non ! Bien sûr, ça n'a rien à voir, ironise-t-il. Dis-moi seulement que tu n'as plus envie de moi et je te promets que je repars dès demain et que je ne chercherai plus jamais à te revoir. Mais fais bien attention à ce que tu vas répondre, Cali, car tu t'engages pour ton compte autant que pour le mien.

— Ne me fais pas ça, Daniel, ça n'est pas juste, je murmure, anéantie.

— Alors, donne-moi au moins une chance de te convaincre. Accorde-moi une fois, une seule fois ce que je te demande. Cali, je t'en prie.

Ses accents suppliants me déchirent le cœur.

Comment résister ?

— D'accord. Je serai là dans un mois.

Il soupire et cherche à m'embrasser. Je m'écarte et je le retiens. Je souffre de ce que je vais lui dire, mais il faut que j'en trouve le courage. Je ne peux pas me résoudre à vivre dans l'ombre d'un homme dont je guetterai, affamée, les miettes de son existence au point de nier la mienne.

— Une fois Daniel, une seule et dernière fois.

Il fronce les sourcils et se raidit. Sa main chaude attire mon visage vers le sien et il fonce sur ma bouche avec un air farouche. Il n'a pas répondu à ma menace, mais je sais qu'il la tient pour sérieuse. Il me repousse vers la chambre et pour ce soir, le débat est clos.

Les trois jours suivants me paraissent à la fois étranges et grisants. Étranges parce que je ne suis plus à ma vraie place dans cet hôtel. Du rôle de gouvernante habituée à servir et à faire mon travail dans les chambres, je suis passée à celui d'occupante. Je me sens un peu confuse quand mes collègues viennent faire le ménage dans la suite au point que je les évite tant que je peux. Daniel s'en moque bien, il n'a pas à gérer l'après, lui. Il prétend que je ne suis pas du genre à me soucier des qu'en-dira-t-on. Même s'il a raison, je me préoccupe tout de même de ma tranquillité à venir.

Grisants parce que Daniel passe le plus clair de son temps près de moi, réclamant ma présence constante, exigeant de pouvoir me toucher, me caresser à l'envi. J'ai repris l'habitude de le réveiller en le suçant. Il affirme qu'il a conçu de mon absence un tel manque qu'il devait se masturber seul chaque matin pour ne plus souffrir. Je m'en voudrais de le laisser encore dans un tel état, je m'applique donc à le soulager de mon mieux.

La moindre câlinerie dégénère chaque fois en étreinte passionnée. Mon corps retrouve son plein usage. C'est moi qui réclame la première qu'il me sodomise. Son sexe gonflé par l'excitation me donne des frissons en pénétrant lentement mon corps. J'avais presque oublié cette sensation de douleur à laquelle succède le plaisir troublant de se laisser dominer. J'avais presque oublié qu'il était si bon de jouir jusqu'à l'épuisement, j'avais presque oublié le bonheur de s'endormir aux bras d'un

homme que l'on aime et de s'éveiller à la même place, bercée de ses caresses. J'avais presque oublié l'angoisse du départ et l'envie de fuir de nouveau.

Il est 8 heures quand je le réveille le quatrième jour. Cette fois, je suis restée même si je n'ai pas dormi de la nuit. Je n'ai pas le cœur à le sucer, j'ai peur de fondre en larmes. Daniel s'étire et se redresse à peine éveillé. Je n'ai pas besoin de lui expliquer, il lit ma détresse dans mes yeux. Il me repousse sur l'oreiller et m'embrasse.

— Je ne t'abandonne pas, Cali ! Je te le promets.

Ma gorge est si nouée qu'elle m'en fait mal. Je me contente de hocher le menton. Il s'empare d'un de mes seins et se coule sur moi. Il écarte mes cuisses et me prend une dernière fois. J'ai beau me dire qu'il est sincère et qu'il reviendra, je ne peux pas m'empêcher de ressentir le goût amer de son départ. Mes larmes se mêlent à mes gémissements. Il prend ma tête entre ses mains et tandis qu'il s'enfonce doucement dans mon ventre, il cueille de ses lèvres l'eau à mes paupières.

— Je ne veux pas te voir pleurer, je veux te voir jouir, dit-il tendrement.

Quand son va-et-vient lent et profond m'arrache un orgasme, il étouffe mon cri dans un baiser si bouleversant que je me noie. Il me serre plus fort et se rue dans mon vagin trempé avant de s'abattre sur moi. Je peine à reprendre mon souffle et un visage serein. Daniel se redresse et me contemple.

— D'une certaine manière, tu avais raison. Je ne veux pas que tu me voies partir. Je ne veux pas avoir moi non plus l'impression de te quitter. Je t'appellerai demain, tu as ma parole. Je voudrais juste que tu m'accordes une faveur supplémentaire si tu crois que tu en es capable.

J'ai déjà compris ce qu'il attend de moi, je m'écarte de lui et il s'allonge à sa place, les bras repliés sous sa nuque.

— Le garçon d'étage viendra t'apporter ton petit-déjeuner dans une demi-heure, je lui dis doucement, la voix éteinte. Repose-toi encore un moment.

Il obéit sans dire un mot. Je lui en suis reconnaissante. Je sors très vite du lit et je récupère mes affaires pour aller m'habiller en hâte dans la salle de bains. Je quitte la suite sans faire de bruit, le cœur au bord des yeux. Je dégringole les deux étages et je file sans demander mon reste.

L'air piquant de décembre me fouette le visage et sèche mes larmes. Je grelotte autant de froid que de chagrin. Mes doigts tremblent sur les touches de mon portable. Daphné me récupère encore une fois.

La voix de Daniel me paraît si proche quand il appelle le lendemain. Il est aux alentours de 15 heures, 9 heures là-bas. Il a un ton un peu las, il dit qu'il a dormi dans l'avion et qu'il se reposera mieux ce soir.

— Comment te sens-tu ? m'interroge-t-il.

J'évite le regard de Daphné posé sur moi.

— Bien, sans décalage horaire en tout cas.

Je l'entends presque sourire, l'image de ses fossettes s'impose à mon souvenir.

— Tu as revu Dautun ? me demande-t-il.

— Non, pas encore.

— Où es-tu ?

— Chez Daphné, mon amie.

— Tu persistes ? ricane-t-il en faisant allusion à son conseil de ne pas avoir de meilleure amie.

— Ne t'en déplaie, oui.

Je me détends peu à peu à l'entendre me parler. Je prends soudain conscience qu'il tient parole, qu'il ne m'abandonne pas, pas encore.

— Tu m'autorises à te rappeler ? fait-il d'une voix grave.

— Depuis quand sollicites-tu mon autorisation ?

— Depuis quatre jours, Cali, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Aucune colère dans son ton, juste de l'affirmation. Je réalise que c'est tout à fait vrai.

— Rappelle-moi quand tu veux, je m'empresse de lui confirmer.

Daphné soupire, j'ignore ses œillades assassines. Je raccroche un peu plus tard avec un vague sourire aux lèvres. Elle me tombe dessus sans attendre.

— Combien de temps tu vas pouvoir tenir comme ça, ma vieille ? Tu sais à quoi tu me fais penser ? À ces nanas qui sont les maîtresses de types mariés et qui vivent d'espoir qu'ils divorcent un jour pour les épouser. Elles vieillissent comme des connes dans leur coin en récoltant que des miettes et quand elles se réveillent, elles se rendent compte que le mec ne quittera jamais sa femme et qu'elles sont déjà foutues.

— Daniel n'est pas marié, je lui objecte.

— Et t'espères quoi ? Qu'il te passe la bague au doigt ? Tu rêves, Cali ! Ouvre les yeux !

Je me dresse face à elle.

— Je n'attends rien, tu me connais assez, non ? Je sais parfaitement que Daniel n'envisage pas une seconde de m'épouser. Je ne suis pas idiote au point de me croire si désirable. Je ne ressemble en rien à la fille qu'il voudrait voir à son bras. Et contrairement à ce que tu prétends, je ne passerai pas ma vie à l'attendre. Je l'ai prévenu, dans un mois, tout sera bel et bien fini.

Daphné me regarde d'un air très sceptique.

— Arrête Cali ! Tu t'es déjà tellement démolie avec toute cette histoire. Pourquoi est-ce que t'y retournes ?

— Parce que j'en ai besoin. Je l'aime. Et si je peux l'avoir encore à moi ne serait-ce qu'une nuit, je ne m'en priverai pas, quitte à en souffrir encore plus.

— Mais qu'est-ce qu'il a de si extraordinaire, ce type ?

Je hausse les épaules.

— Tout et moi rien, je murmure tristement.

Elle prend un air affligé.

— Et tu t'apprêtes en plus à lui faire don de ta petite personne. Chouette ! Tu ne crois pas qu'y a comme un déséquilibre ?

— Si tu savais comme je m'en fous, je soupire, exaspérée par son impuissance à me comprendre.

— T'es salement mordue, ma Cali, constate-t-elle. Quand est-ce que je récupère les morceaux qu'il va laisser derrière lui la prochaine fois ?

— Aux alentours du vingt janvier, je lui réponds, consciente que j'aurai encore besoin d'elle.

Dès ma prise de service, le lundi matin, mon directeur me convoque dans son bureau. Sous mon regard surpris, il décroche son téléphone et s'empresse de me passer son interlocuteur. Je reconnais aussitôt la voix d'Alexis Duivel.

— Je vous remercie, Cali. Daniel Sitrange m'a appelé hier soir. Vous avez encore fait des miracles. Je sais qu'il n'a pas renoncé à vous. Il prétend que vous êtes consentante, j'aimerais cependant que vous me le confirmiez de vive voix.

— Il ne vous a pas menti, j'ai accepté de me mettre encore à sa disposition.

— Est-ce que vous savez à quoi vous vous engagez ? s'inquiète-t-il.

— Oui, je le sais.

— Vous n'y êtes pas obligée, je vous le répète mais si tel est votre choix, je le respecte.

— Je vous remercie, Monsieur Duivel.

— Monsieur Dautun a reçu des consignes, vous décidez seule de votre emploi du temps. N'hésitez pas à lui demander ce que vous voulez. La Société sait toujours se montrer reconnaissante envers ceux qui lui viennent en aide.

— Soyez sûr que je saurais m'en souvenir, je lui déclare, un peu moqueuse.

— Je n'en doute pas. Au revoir, Cali !

Je raccroche, amusée de l'air satisfait de mon directeur.

La quatrième dimension, c'est certain !

Je suis peut-être bête, mais je n'ai rien à réclamer d'autre que deux jours de congé pour passer Noël dans ma famille. Trop content de se sortir à si bon compte de ce pétrin, il me les accorde sans broncher et veut même m'en rajouter d'autres. Je refuse gentiment et je me sauve de son bureau.

Mes collègues m'accueillent comme si rien ne s'était passé et se contentent de me taquiner un peu durant la pause café. Je respire et tout reprend un cours normal dans ce monde parallèle.

Mes parents sont ravis de mon séjour inespéré chez eux. Je suis heureuse de les retrouver. Noël a toujours été pour nous l'occasion de nous réunir et de renouer des liens distendus par la vie. Sachant trop bien que je ne livrerai rien de mes secrets, aucun d'entre eux ne cherche à savoir si je cache un petit ami. Je suppose qu'ils se disent entre eux que si ça devait être le cas un jour, je finirais bien par le ramener dans mes bagages. Il n'empêche que ça me soulage. Je sens seulement leurs regards étonnés me suivre quand Daniel appelle au beau milieu du réveillon et que je quitte un moment la dinde et les marrons pour lui répondre dans le petit salon.

— Je tombe mal ? s'inquiète-t-il.

— Pile avant la bûche.

— Je suis désolé. J'ai essayé de viser juste.

— Quelle heure est-il à New York ?

— Pas loin de 18 heures.

— Et toi ? Que fais-tu ce soir ?

— Rien.

Je reste coite.

— Ne me dis pas que tu n’as pas été invité à un réveillon, à une fête de charité !

— J’ai dû recevoir une bonne vingtaine d’invitations en tous genres, me confirme-t-il. Mais je n’en ai retenu aucune. Noël n’a jamais été mon jour préféré.

— Tu n’as pas une belle blonde sous la main ?

— Non, aucune.

Mon cœur fait un bond et mes mots m’échappent.

— J’aurais aimé que tu sois là, lui dis-je avant de regretter.

Il règne un silence pesant de quelques secondes avant que sa belle voix résonne de nouveau.

— Moi aussi, j’aurais aimé que tu sois là, m’avoue-t-il.

Les larmes me montent aux yeux.

— Est-ce que... j’ai le droit de te dire que tu me manques ?

— Encore ! lance-t-il tout à coup.

— Encore quoi ? je bredouille, surprise.

— Dis-le-moi encore que je te manque, réclame-t-il.

— Tu me manques !

Cette fois, je n’ai pas hésité.

Nouveau silence insupportable.

— Daniel ? C’est comment New York ?

— Très grand et très loin. On y consume sa vie dans des futilités, on y perd son âme, on y oublie l’essentiel et on s’y sent seul au milieu de milliers de personnes.

— Tu avais pourtant l’air d’aimer ça ? je lui rappelle, soucieuse du son triste de sa voix.

— Oui, j’aimais ça, mais j’ai pris quelques leçons avec une jeune femme qui m’a cruellement ouvert les yeux sur le vide de mon existence. Je suis en train de me prendre une claque monumentale.

— Je suis désolée.

— Tu n’as pas à l’être. Je suis seul fautif, j’ai joué et j’ai perdu. J’essaye d’être beau joueur, mais j’avoue que c’est moins facile que d’être vainqueur.

— Je ne me suis pas rendu compte que tu le prenais comme ça.

— Je le sais aussi. C’est ce qui rend les choses encore plus difficiles.

— Qu’est-ce que je peux faire pour m’excuser ?

J’entends comme un ricanement au bout du fil, mais ses accents n’ont rien de très gai quand il reprend.

— Je n’ai pas besoin d’excuses, Cali. J’ai seulement besoin de toi. Mais rassure-toi, j’ai compris que je ne pouvais pas te mettre en cage, j’ai retenu la leçon. On n’achète pas les gens. Je voudrais juste que tu sois là dans quelques jours.

— Je t’ai promis d’y être, je lui réponds, la gorge nouée par l’émotion.

— Combien de temps restes-tu chez tes parents ?

— Je rentre à Paris après-demain.

— Tu fêteras le Nouvel An avec tes amis ?

— J’ai décidé de travailler ce jour-là.

— Pourquoi ?

— Je déteste les embrassades.

Mon ton affirmatif lui arrache un rire sonore.

— Il me semble pourtant que tu apprécies mes baisers.

— Ça n’a rien à voir !

— Non, en effet, ça n’a rien à voir, confirme-t-il rieur. Je suis certain qu’ils seraient nombreux à vouloir t’embrasser.

— Tu me prêtes plus de charme que je n’en ai.

— Tu as une fausse opinion de toi-même, affirme-t-il. Tu es une femme magnifique.

— Ne perds pas ton temps sur le sujet, Daniel, tu ne me feras pas changer d’avis. Je me connais depuis longtemps.

— C’est ce que nous verrons.

J’entends le remue-ménage à la cuisine. Mon frère passe la tête par la porte du salon.

— Cali ? On t’attend, qu’est-ce que tu fabriques ? me dit-il à voix haute.

— J’arrive, encore un moment ! je le renvoie.

— La bûche ? interroge Daniel qui a capté notre échange.

— Oui.

— Je vais te laisser rejoindre ta famille. Amuse-toi bien, me dit-il.

Mon cœur se serre à l’idée de le savoir seul là-bas.

— Qu’est-ce que tu vas faire ? je lui demande doucement.

— Probablement prendre un bain et travailler.

— Tu ne peux pas faire ça ce soir, Daniel !

— Et qu’est-ce que tu veux que je fasse ? rigole-t-il.

— Pour le bain, j’approuve, mais pas pour le travail. Est-ce que... tu pourrais me rappeler quand il sera 23 heures à New York ?

— Cali, il sera 5 heures du mat chez toi, proteste-t-il.

— Je serai réveillée, c’est l’heure à laquelle je me lève tous les jours, je t’en prie, Daniel !

— D’accord, je te réveillerai puisque tu y tiens, mais n’attends pas d’excuses de ma part.

— Non, promis !

— À tout à l’heure, souffle-t-il au téléphone avant de raccrocher.

Quand je reviens m’asseoir à la table familiale, je sens peser leurs regards sur moi.

— Et si on mangeait cette bûche ? je lance toute guillerette.

Les cadeaux, chez nous, c’est souvent de la culture, des livres, des CD, des films, jamais de l’utile,

seul le plaisir compte. Chacun prend soin de choisir le petit cadeau en pensant précisément à la personne à qui il va l'offrir, une façon de montrer qu'on s'aime sans se le dire. Je suis plutôt gâtée cette année, je reçois beaucoup d'amour.

Au fond, il ne m'en manque qu'un et celui-là je sais où il se trouve, à des milliers de kilomètres de moi, dans un grand appartement vide. Je n'arrive cependant pas à regretter mon refus de l'y avoir accompagné, pas comme il me le demandait.

Je quitte la table du réveillon vers une heure du matin comme pratiquement tout le monde. Je me glisse dans mon lit d'adolescente et je m'endors avec l'espoir de son appel. J'ai posé mon portable bien en évidence près de mon oreiller. Je me réveille en sursaut aux premières notes de la sonnerie. Ma voix endormie fait ricaner Daniel.

— Bien dormi ? me demande-t-il.

— Oui, je crois, je bâille. Quelle heure est-il ?

— 23 h 30, répond-il. J'ai eu pitié de toi, je t'ai accordé une demi-heure supplémentaire de sommeil.

— Mmmm... merci, Monsieur Sitrange, j'ironise. Vous êtes trop bon.

— Ma générosité me perdra. Puis-je savoir pourquoi tu m'obliges à te maltraiter ainsi ?

Je ris d'un coup, parfaitement réveillée à présent.

— Je ne dirais pas ça à ta place.

Ma voix sonne comme un avertissement. Son instinct de fauve soupçonne aussitôt quelque chose.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire ?

— Je me suis débarrassée de mon pyjama rose, je réponds, malicieuse.

— Rose ?

— Oui, rose layette, avec un nounours sur le devant. Ma mère me fait terriblement confiance malgré mon âge.

Il éclate de rire avant de continuer de sa belle voix sensuelle, même au-delà de l'Atlantique.

— Pourrais-tu me dire pourquoi tu te déshabilles ?

— Pour que tu me fasses jouir.

Le silence dure quelques secondes, rythmé seulement de sa respiration que je perçois. Je caresse ma poitrine doucement, mes tétons deviennent durs.

— Tes mains sont plus chaudes et plus grandes que les miennes, je préfère quand c'est toi qui me pelotes les seins.

— Cali, tu sais que tu es en train de me faire bander pour rien ? grommelle-t-il.

— Non, pas pour rien. Où es-tu ?

— Dans le canapé.

— Seul ?

— Y a Mickey à la télé, ça compte ?

— Non, fais-je en riant.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? interroge-t-il.

— Un cadeau de Noël. Tu ne m'en as pas fait.

— Je croyais que tu n'étais pas sensible à ce genre de démonstration. Que voudrais-tu que je t'offre ?

— Tu sais bien qu'il n'y a qu'une chose qui m'importe.

Il hésite au bout de son portable, puis je perçois un soupir.

— Tu bandes toujours ? je l'interroge.

— Tu rates quelque chose, répond-il d'une voix basse et tendue.

— Daniel, j'ai envie de toi. Je mouille tellement que je crois bien que je vais devoir changer les draps en cachette.

Il ricane légèrement, mais je le sens absorbé.

— Caresse-toi, Cali ! Je veux t'entendre jouir, réclame-t-il.

— C'est ce que je fais.

— Raconte-moi, exige-t-il.

Très doucement, je murmure chaque étape de ma lente et délicieuse montée vers le plaisir. Je ne lui dissimule rien, mais je n'en rajoute pas non plus, il me connaît trop bien pour ça. Mes doigts vont et viennent entre mon vagin et mon clitoris saillant et sensible. Ma respiration se fait plus rapide et mes mots plus crus au fur et à mesure que je sens venir l'orgasme.

— Je vais jouir moi aussi, prévient soudain Daniel. Continue, s'il te plaît !

Ses paroles agissent sur moi comme un détonateur, je suis transpercée d'un coup d'électricité et un jet dru inonde ma main. Je retiens mes gémissements qu'il parvient néanmoins à entendre.

— C'était bon ? me demande-t-il plus calmement.

Je prends une inspiration salutaire.

— Oui... et toi ?

— Sais-tu que tu es une perverse dangereuse ?

— Moi ? je me récrie, faussement vexée.

— Une inventive et adorable perverse, tu m'as fait jouir à distance. Tu es incroyable.

J'entends derrière lui les échos d'une horloge.

— Qu'est-ce que c'est ? je m'étonne.

— La pendule du salon, il est minuit.

— Je peux te souhaiter un joyeux Noël ?

— Oui. Merci Cali !

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Je vais enfin pouvoir dormir sereinement grâce à toi. Et toi ?

— Je crois que je vais m'accorder quelques heures de repos supplémentaires. Tu es un homme épuisant... même à distance, je le taquine.

— Je refuse d'entendre ça. D'une part, tu es capable de faire bien pire et d'autre part, je sais que tu aimes ça.

— T'en as pas assez des fois d'avoir raison ? je ricane.

— Avec toi, jamais ! C'est ce qui m'amuse le plus. Ça me rachète des fois où je me plante. Tu vois, j'ai appris à m'amuser.

— Mmmoui, à mes dépens, je lui objecte, rieuse.

— Non, Mademoiselle Villers, pas à tes dépens, avec toi, rectifie-t-il. Et j'aimerais que ça continue.

— Ta consommation de téléphone va exploser.

— Je ne parlais pas de ça, Cali.

— Qu'est-ce que tu veux dire alors ?

— Nous en reparlerons d'ici deux semaines.

— Trop drôle, tu voulais vraiment m'empêcher de me rendormir ?

Il éclate de rire.

— Bonne nuit, Cali, dit-il en me laissant avec mes interrogations.

Ces quelques jours loin de Paris m'ont rendu de l'énergie et les appels de Daniel me tiennent à bout de bras. J'ai beau faire, il refuse de me donner le plus petit indice sur ses mystérieuses insinuations qui me flanquent parfois des insomnies. Je suis néanmoins presque heureuse malgré son absence. Il n'y a que Daphné pour me rappeler qu'elle attend la fin de janvier pour voir au démoulage ce qui restera de moi. Charmante amie ! Quelque part, je sais qu'elle n'a pas tort mais je préfère ne pas y songer. Il sera bien temps de souffrir plus tard.

Les jours filent, la Saint Sylvestre est déjà là. De service à l'Hôtel Lutz, je regarde sans nostalgie les gens se préparer à faire la fête. Je préfère me tenir à distance, question de goût et d'humeur. J'assure la permanence toute la nuit jusqu'à 6 heures. Il n'empêche que vers minuit, je reçois des tas de messages sur mon portable auxquels je m'efforce de répondre quand je peux.

Le seul à ne pas s'être manifesté, c'est Daniel.

J'en ressens une petite amertume, il aura sans doute eu autre chose à faire. Instinctivement, mon cœur s'emballa quand mon téléphone se met à vibrer dans ma poche à minuit et demi. Je n'ai même pas besoin de consulter l'écran pour savoir que c'est lui. Sa voix grave me soulage quand il me souhaite une bonne année dès que je décroche.

— Tu as une demi-heure de retard, je lui fais remarquer.

— Non, je suis à mon heure, celle à laquelle tu m'attendais, je me trompe ?

— Je dois rire, Monsieur Sitrage ?

Lui ne s'en prive pas.

— Du boulot ce soir ?

— Pas un chat, ils font tous la fête. Le plus difficile sera de gérer les retours trop arrosés, mais ce ne sera pas avant plusieurs heures, je suis tranquille.

— J'ai donc le droit de te voler un peu de temps.

— À moins que tu aies autre chose à faire.

— J'ai accepté une invitation à un gala de charité, m'avoue-t-il.

— Tu as trouvé une blonde à accrocher à ton bras ?

— Tu me connais, tu la verras sans doute en première page d'un magazine people avant que je revienne.

— Oh... c'est donc inutile que tu me rappelles d'ici quelques heures, tant mieux, dis-je en réprimant une bouffée de jalousie que je sais illégitime.

— Pourquoi tant mieux ? s'étonne-t-il. Tu n'as plus envie de me faire jouir à distance ?

— Tu as tout ce qui te faut sous la main ce soir, Daniel.

— Tu es jalouse ? devine-t-il.

— Non, je mens trop rapidement.

— Très bien, dans ce cas, je te rappellerai à la fin de ton service, assure-t-il.

— Je ne préférerais pas, je refuse en luttant contre des larmes stupides. J'ai peur d'avoir un peu de travail à cette heure-là. Et puis, je ne veux pas gâcher ta soirée, souviens-toi que j'ai une mauvaise influence sur tes conquêtes.

— Je te rappellerai, gronde-t-il. Et tu as tout intérêt à décrocher si tu ne veux pas que je t'envoie la cavalerie.

Sa menace n'a rien d'anodin. Mais c'est plus fort que moi, je l'imagine se faisant sucer par une des blondes superbes dont il a l'habitude. Je manque cruellement de sang-froid.

— Je ne pourrai pas, Daniel, je regrette. Il faut que je raccroche, on me réclame.

— Cali, ne me fais pas ça, s'il te plaît ! s'écrie-t-il à l'autre bout du fil. C'est trop facile !

Je reste tremblante à l'écoute malgré mon envie de fuir.

— J'ai choisi de travailler, Daniel, je n'ai pas besoin de ta compassion ce soir. Je ne te demande rien et tu ne me dois rien. Je te...

— As-tu bientôt fini ? beugle-t-il en me coupant la parole. La prochaine fois que tu me parleras de compassion, c'est moi qui te raccrocherai au nez ! sa voix s'adoucit et retrouve des accents tendres auxquels j'ai bien du mal à ne pas succomber. Je sais bien que tu ne réclames rien, tu es sans doute la fille la moins exigeante au monde. Je ne fais pas ça seulement pour toi, mais aussi pour moi, parce que j'en ai envie, parce que j'en ai besoin. Ça te semble si impossible à comprendre ?

Je me sens rougir et j'apprécie qu'il ne puisse me voir. Je déglutis avant de répondre timidement.

— J'avoue que oui.

— Tu me donnes parfois l'envie de te flanquer une fessée, dit-il. Et je t'assure que ce soir, tu la mérites. Je te rappelle sans faute à 6 heures, si tu ne décroches pas à la seconde, je te préviens que je t'envoie chercher par la peau des fesses.

— Mon postérieur semble t'inspirer, je constate, un peu consolée.

— Tu n'imagines pas à quel point !

Je suis à deux doigts de lui dire qu'il en a un probablement mieux que le mien à sa disposition ce soir, mais je crains sa réaction, je me ravise juste à temps. Devant mon mutisme, Daniel insiste.

— Je t'accorde une sonnerie, pas plus.

— Très bien, comme vous voudrez, Monsieur Sitrange.

— Chipie ! lance-t-il avant de raccrocher.

Je reste un moment stupide avec mon portable en main. J'oscille entre la tristesse, la colère et l'incompréhension la plus totale de son attitude à mon égard. Heureusement pour moi, les retours échelonnés des clients de l'hôtel m'assurent une activité constante qui ne me donne pas le loisir de m'appesantir sur la question.

Je regarde néanmoins les heures défiler en devenant un peu plus nerveuse à chaque tour de la petite aiguille sur ma montre. À 5 heures 55, je rends mon tablier et je file. Il me faut à peine trois minutes pour rejoindre la petite chambre au dernier étage que j'occupe quand mes heures de service ne me permettent pas de rentrer chez moi. Mon cœur bat autant de la petite course dans les escaliers que du stress de son appel. J'en sursaute quand la sonnerie fait vibrer ma main dans laquelle je tiens mon portable. Je décroche immédiatement.

— Tu me rassures, je craignais vraiment que tu fasses ta mauvaise tête, soupire-t-il.

— J'ai été tentée. J'ai eu seulement pitié des gens que tu allais déranger ce soir.

— Quand est-ce que tu désarmes ? rit-il.

— Maintenant si tu veux.

— Oui, je préférerais.

— Ta soirée se passe bien ? je demande.

— On a dit maintenant, aboie-t-il.

— Ça n'est qu'une question, je me défends.

— Je n'ai pas envie de parler de ça. Je veux que tu me fasses encore jouir.

Sa voix de velours me fait frissonner.

— Caresse-toi, Cali ! Raconte-moi chacun de tes gestes.

— Tu te masturbes là-bas ? je m'étonne.

— Bien sûr.

— Seul ?

— Arrête une minute d'imaginer n'importe quoi ! Bien évidemment, seul !

— Où est passée ta blonde ?

— Je l'ai laissé déguster son dessert à une table. Elle semble apprécier d'autres friandises que toi.

— Tu n'as décidément pas de chance.

— Si puisque tu es là. Raconte-moi, s'il te plaît.

Je consens à faire ce qu'il me demande et notre petit jeu du soir de Noël recommence avec les mêmes conséquences humides. Daniel ne s'attarde cependant pas autant après. Nous sommes sur le point de nous quitter quand il me retient avec des accents rieurs.

— Je doute que les journaux français relayent très vite la soirée. Je penserai à te faire parvenir un exemplaire de ceux d'ici dès qu'ils seront sortis.

Je me mords les lèvres pour ne pas répliquer.

— À bientôt, très Chère, s'égayé-t-il avant de raccrocher.

Durant les jours suivants, je cède à la traditionnelle litanie des vœux de bonne année. J'ai un peu de mal à voir en quoi elle s'annonce bonne pour ce qui me concerne, mais je suis du genre conciliant.

De Daniel, aucune nouvelle par contre et je me garde de l'appeler. J'enrage cependant quand Monsieur Dautun profite d'une pause durant une matinée pour me remettre une grosse enveloppe à mon nom. Je reconnais l'écriture de Daniel sur le pli. Je sais avant même de l'ouvrir ce qu'elle contient.

Je rechigne un peu, mais la curiosité l'emporte et je déchire l'enveloppe pour en sortir un magazine dont les gros titres font l'éloge d'une actrice encore peu connue en France. J'aperçois un papier dépassant des pages. Il a pensé à tout.

À la page en question, j'ouvre des yeux ronds. Sur les deux photos illustrant un bref article, je découvre un Daniel tout sourire et séduisant au bras d'une adorable grand-mère aux cheveux blancs soigneusement bouclés. L'article évoque le gala de charité parrainé par Monsieur Sitrange au profit des personnes âgées.

Sur le papier qu'il a glissé à l'intérieur du magazine, il a complété de sa fine écriture nerveuse :

« Elle s'appelle Emily, elle a quatre-vingt-dix-neuf ans et elle est la doyenne de la maison de retraite située près de chez moi. Je te rassure, elle a été blonde et très jolie. Elle a beaucoup aimé ma manière de danser la valse et elle m'a même volé un baiser. Te voilà rassurée, les grand-mères peuvent être aussi de dangereuses nymphomanes. Je me demande à quoi tu ressembleras en vieillissant. »

J'ai soudain besoin d'air.

Je galope jusqu'à la sortie où le froid vif ramène un peu de fraîcheur sur mes joues brûlantes. Je m'accorde encore quelques minutes avant de lire plus en détail l'article en anglais que je n'ai pas de mal à traduire.

Le journaliste se montre flatteur envers Daniel qu'il dénonce cependant comme étant plus habitué des dîners mondains et des jolies filles que des fêtes de charité et des grand-mères. Il relate la grande disponibilité de l'homme d'affaires et sa générosité financière à l'égard d'une cause qui surprend tout le monde. Il paraît même qu'on ne l'a jamais vu si détendu et souriant. Cette fois, je ris bêtement. J'en fais tourner quelques têtes sur le trottoir. Je sors alors mon portable et je me contente d'un simple message :

« Est-ce qu'au moins, Emily t'a laissé une part de gâteau ? »

Je consulte l'heure, 10 heures, 4 heures du mat à New York, tant pis, j'envoie.

Il est midi juste quand il appelle directement.

— Je me suis permis de me servir moi-même sinon elle aurait tout avalé, rit-il. Mais elle a été charmante.

— Pourquoi cette cachotterie ? je l'accuse.

— Je voulais m'assurer de quelque chose.

— Ta capacité à séduire toutes les femmes ?

— Non, celle à te rendre jalouse.

— Je n'ai pas été jalouse.

Il ricane et change de sujet.

— Pourrais-tu vérifier ma réservation à l'occasion ?

— Bien entendu. Quand arrives-tu ?

— J'ai décidé d'avancer un peu mon voyage. Je serai là demain.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et mon sang circule à toute vitesse.

— Demain ? je bredouille.

— Normalement ma secrétaire a dû faire le nécessaire. Mais je ne serai pas là avant tard, mon avion ne décolle qu'en soirée. Je voudrais que tu m'attendes dans ma chambre.

— J'y serai, je confirme en réprimant une joie trop brutale.

Quand il raccroche, je vole jusqu'au bureau des réservations, Daniel est bien évidemment prévu dans la suite n° 7. Je lui envoie aussitôt un message de confirmation.

Je n'ai pas à avertir Benjamin Dautun, je devine à sa mine qu'il est déjà au courant et que toutes les dispositions ont déjà été prises. Daniel continue d'inspirer la peur à ce que je constate. J'ignore de quels moyens de pression il use, mais ils fonctionnent efficacement sur mon directeur.

Dès lors, le temps s'étire, infiniment long. J'ai beau m'occuper, mon esprit est tout entier prisonnier de l'attente. Je n'en ferme pas l'œil de la nuit, partagée entre l'impatience et l'angoisse.

Cette fois, nous y sommes !

La toute dernière ligne droite, la fin programmée d'un rêve.

La journée du lendemain est la pire. Je suis tellement sur les nerfs que j'en ai mal un peu partout. J'ai consulté vingt fois les horaires de vol en provenance de New York, mais j'ignore quel avion il a pris exactement. Je n'ai fait que grignoter un truc en guise de dîner tant mon estomac est noué.

Je gagne finalement la suite sur le coup de 21 heures. Désœuvrée, je suis un moment un programme à la télé avant de sombrer malgré moi dans les bras de Morphée. C'est une main douce qui me réveille, un souffle sur mes lèvres, un parfum que je reconnaîtrais entre mille, le goût de sa langue sur la mienne quand il force ma bouche. Je n'ouvre pas les yeux, je me laisse griser de son retour comme si mon rêve était devenu réalité. Il m'emporte dans ses bras, je me réfugie dans son cou.

Il est là, enfin là !

Ce n'est que lorsqu'il me dépose au creux du lit que je me risque à le regarder. Il a une mine fatiguée mais son regard pétille étrangement.

— Bonjour, Cali, me sourit-il.

— Bonjour, Monsieur Sitrange, je réponds d'une voix enrouée.

Il esquisse un sourire narquois, mais ne relève pas la provocation.

— Tu es là depuis longtemps ? je m'inquiète néanmoins.

— J'arrive à l'instant, assure-t-il d'un ton las.

— Tu as faim ? Tu as besoin de quelque chose ? je me redresse aussitôt.

— Oui, de toi, réplique-t-il en me ramenant contre lui. Je suis mort. J'aimerais que tu prennes soin de moi comme tu sais si bien le faire.

Je me dégage alors de son étreinte et je le repousse contre les oreillers. Il se laisse déshabiller lentement en suivant chacun de mes gestes. Mes mains se régalaient de retrouver sa peau douce et chaude. J'apprécie de le voir frissonner à mon contact.

Bien évidemment, je garde le meilleur pour la fin et le meilleur est largement à la hauteur de mon

attente. Daniel bande prodigieusement malgré la fatigue d'un aussi long voyage. Je n'attends pas qu'il réclame, ma bouche se pose sur son sexe superbe et je l'entends soupirer d'aise. Je savoure de le sucer comme une gourmandise dont j'aurais été longtemps privée.

Vaincu d'avance, Daniel cède au plaisir, il ferme les yeux et pose son bras sur son visage pour s'abandonner pleinement à mes lèvres audacieuses. Il ne dit rien, respire à peine, pour un peu, on croirait qu'il dort sauf qu'à la première succion plus appuyée, il gémit et en réclame d'autres. Je lui accorde ce qu'il veut avec bonheur.

À la tension extrême de son sexe, je devine qu'il ne tiendra pas longtemps. Je l'engloutis avec détermination et il se raidit. Son sperme jaillit dans ma bouche et coule dans ma gorge tandis qu'il pousse un râle où pointent des accents de déception. Il retombe inerte sur les oreillers en respirant profondément. Il m'attire à lui, il a l'air épuisé.

— Je suis désolé, murmure-t-il.

Je pose mes doigts sur ses lèvres.

— Dors, maintenant, je chuchote à son oreille.

Il m'étreint étroitement comme s'il craignait que je m'enfuie. Je pose la tête sur son épaule, la main sur son cœur qui bat un peu plus vite. Il la capture et la garde prisonnière de la sienne et nous nous endormons ainsi aux bras l'un de l'autre.

Ce n'est pas moi qui le réveille le lendemain, au contraire. Je suis encore endormie quand son corps chaud se coule sur le mien, quand il écarte résolument mes jambes et qu'il me pénètre doucement.

Jamais réveil n'a été plus savoureux, mon corps frissonne au gré de sa lente ondulation entre mes reins. Je suis gagnée par un ravissement sans pareil. Le souvenir de son beau visage me taraude et j'ouvre sur lui des yeux éblouis. Il ne reste plus sur ses traits de marque de la fatigue de la veille. Il a l'air reposé et heureux. Ses prunelles grises me contemplent tandis qu'il me prend si tendrement.

— Bonjour, Cali, répète-t-il comme s'il souhaitait recommencer son entrée.

— Bonjour, Daniel, je réponds dans un souffle.

— Je préfère ça, affirme-t-il. Tu as eu de la chance que je n'étais pas au mieux de ma forme hier soir.

— Tu as des faiblesses assez remarquables, j'ironise en songeant à sa superbe érection.

Daniel ricane et son rire déclenche de curieuses vibrations dans mon ventre. Mon petit gémissement le ravit.

— Tu ne m'accordes donc jamais de circonstances atténuantes ? me demande-t-il en fronçant les sourcils d'un air adorable.

— Si, je t'ai laissé dormir.

— Tu avais l'air au moins aussi fatigué que moi !

— Match nul !

Beau joueur, il concède l'égalité et ne réclame pas la victoire. Sa queue s'en charge pour lui. Il me soude plus étroitement à lui et ses coups de reins se font vengeurs. Il m'emporte très vite au sommet du plaisir et se régale de me voir jouir entre ses bras.

— Tu m'as manqué, petite peste, m'avoue-t-il à ce moment-là.

Mon cœur s'emballe malgré moi de cette déclaration aussi spontanée qu'inattendue et je dois faire preuve de tout mon sang-froid pour ne pas sombrer.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter un tel qualificatif ? je me récrie.

— Tu as mis un beau bordel dans mon existence. Tu as ruiné mes fiançailles, fait fuir mes petites amies, déconcentré mes collaborateurs, désorganisé mes journées, tu as même failli me rendre fou de colère. Tu m'as forcé à user de moyens de coercition à l'égard de gens qui ne le méritaient sans doute pas et tu m'as fait dépenser une somme absolument scandaleuse rien que pour le plaisir de te rendre jalouse d'une grand-mère.

— Je ne t'ai rien demandé, moi à la base, je me défends en riant.

— Je sais, tu ne demandes jamais rien.

Sa voix s'est teintée d'un accent de tristesse. Je cherche dans son regard posé sur moi ce qu'il sous-entend.

— Dis-moi ce qui te ferait plaisir, réclame-t-il enfin.

Mon cœur se soulève dans ma poitrine. De lui, je n'attends rien, je n'ose rien réclamer parce que la seule chose que je voudrais, je sais qu'il ne peut me la donner. Sa question est aussi cruelle qu'inutile et je gage qu'il le sait. Il sonde mon âme en attendant que je daigne répondre mais j'en suis incapable. Je m'accroche à ses belles épaules en me soumettant à sa puissante virilité.

— Fais-moi jouir encore, je souffle éperdue.

Daniel ne consent à quitter le lit qu'à plus de midi. Il s'amuse comme un fou à vouloir me noyer sous la douche. Ne voulant pas gâcher la moindre minute en sa compagnie, je m'abstiens de toute question superflue même si sa présence constante m'étonne. Il ne fait pas mine de vouloir s'absenter, son portable est éteint sur le chevet. On dirait qu'il est comme en vacances, évadé de son quotidien. Il n'a même pas voulu s'intéresser aux journaux qu'a apportés le garçon d'étage avec le petit-déjeuner. Je ne sais ni pourquoi ni pour combien de temps il est là, je sais juste que je suis entre ses bras et que j'y suis bien. Quand il est enfin rassasié de moi et de son repas, il m'annonce enfin le programme.

— Aujourd'hui, tu vas jouer au guide, m'informe-t-il. Tu vas me montrer à quoi ressemble le fameux réseau de la Société. Alexis Duivel prétend que tu le connais suffisamment pour m'en faire le détail.

— Qu'est-ce que tu veux exactement ? je l'interroge, plutôt dubitative.

— J'ai quelques rendez-vous où je veux que tu m'emmènes.

— Lesquels ?

— Une certaine Madame Jeanne, répond-il en fronçant les sourcils. J'ai aussi l'adresse d'une boutique de vêtements ainsi que celle d'un dénommé Bertrand.

— Oh, je vois ! Tu as du temps à perdre ? j'ose m'inquiéter pour de bon.

— Tout mon temps en vérité, je ne suis là que pour ça !

Sa voix est nette, ses prunelles franches plantées dans les miennes qui le dévisagent avec stupeur. Il se garde bien de m'en dire davantage tout comme je n'ose pas insister voyant qu'il ne m'aiderait pas de toute manière.

— Nous y allons ? demande-t-il gentiment.

Je cède encore sous le choc et il me suit avec un vague sourire aux lèvres.

L'accueil que fait Madame Jeanne à Daniel n'est pas différent de celui qu'elle réserve à ses clients

habituels. Madame Jeanne n'est pas du genre à se laisser impressionner. Elle est parfaitement informée de l'identité de celui qui m'accompagne et elle a déjà tout soigneusement prévu. Elle nous fait passer dans l'arrière-boutique et referme derrière nous.

Daniel fait le tour de cet étrange et théâtral boudoir empli de sensualité féminine. Il se montre charmant à l'égard de notre hôtesse qui petit à petit, se laisse amadouer par son sourire et sa voix enjôleuse. Le loup a planqué ses canines pour mieux séduire et ça fonctionne.

Je souris malgré moi de son attitude trop aimable pour être honnête, mais à sa manière de me regarder, je sais qu'il n'est pas dupe. En entendant parler de Madame Jeanne, j'avais deviné aussi que j'allais devoir jouer les mannequins. La lingerie qu'il a eu l'occasion de découvrir en partie lors de son premier séjour l'avait fortement inspiré et je ne suis pas étonnée finalement de me retrouver ici.

Sur les conseils de notre hôtesse, Daniel s'installe dans l'étonnant canapé rouge qui occupe le centre de la pièce et attend patiemment de voir le résultat de mes premiers essayages. Malgré la qualité des ensembles que j'arbore, rien ne semble le convaincre absolument jusqu'à ce que Madame Jeanne lui présente un sublime corset de velours noir brodé de discrets motifs.

Il réclame d'apprendre à le régler et c'est donc devant lui que je dois me changer. Je me sens bêtement rougir quand il tire patiemment sur les lacets fins dans mon dos. Il écoute sagement les recommandations de Madame Jeanne qui lui enseigne comment faire plus ou moins pigeonner ma plantureuse poitrine. Quand il a fini, il me tourne vers le miroir et me contemple, ravi.

— Tu es magnifique, affirme-t-il très sérieusement.

Ma taille paraît nettement plus fine, mes seins scandaleusement plus ronds et ma peau plus laiteuse encore, contrastant singulièrement avec la profondeur du noir velours. Daniel me contemple sans rien dire, il n'attend pas vraiment mon jugement, son opinion est faite de toute façon. Aucune de mes protestations n'ébranlerait sa conviction, et d'ailleurs je n'ai rien à protester, je me trouve presque belle.

Daniel m'attire à lui et sa bouche effleure mon épaule. Il réclame d'un ton suave que je lui fasse visiter le sous-sol insolite de cette boutique. Madame Jeanne nous prie de la suivre et nous descendons dans la caverne d'Ali Baba de la Société. Daniel se contente de lever un sourcil dubitatif en inspectant le contenu des étagères. Désireuse de connaître son avis, je me rapproche de lui.

— Tenté ? j'interroge doucement.

— Admiratif, certainement. Mais il n'y a ici qu'une seule chose qui me tente vraiment.

Il a dit ça d'un ton détaché qui me surprend. Il me glisse alors un regard moqueur et me ramène contre lui en enlaçant ma taille et en caressant ma poitrine outrageusement offerte d'un regard évocateur.

— Tu es sans conteste mon jouet préféré, je n'ai besoin de rien d'autre, explique-t-il d'un air trop séducteur.

Mon ventre s'enflamme sans que je puisse lutter. Je rougis et il s'en amuse. Il finit cependant par me relâcher et remercie courtoisement Madame Jeanne de sa disponibilité. Cette dernière affiche une mine sereine en nous raccompagnant à la porte de sa boutique.

— Combien tu paries qu'elle est déjà en train de téléphoner à Alexis ? rigole Daniel en montant à bord de la voiture prêtée par l'hôtel.

— Ça, je n'en doute pas une seconde, je confirme en songeant que j'ai connu une Madame Jeanne

plus diserte les fois précédentes. Qui veux-tu effrayer maintenant ?

— J'ai besoin d'un smoking neuf !

Je hoche la tête et nous prenons la direction des belles avenues où le luxe côtoie l'argent et la gloire. Là encore, Mélanie nous attend. La blonde vendeuse a au moins le mérite d'égayer davantage l'œil de Daniel que cette chère Madame Jeanne. Il ne s'en cache pas quand je lui adresse un regard moqueur.

Cette fois, c'est moi qui prends place sur le canapé pour admirer ses essayages de costumes. Daniel ne se contente pas d'un smoking dans lequel il est véritablement superbe, mais il se laisse tenter par quelques ensembles de grands couturiers qui lui vont à merveille.

En l'admirant, je réalise le fossé qui nous sépare. Il est si séduisant, si riche... j'ai été aveuglément stupide pour ne pas m'en apercevoir auparavant même si j'en avais conscience. L'évidence est désormais sous mon nez. Il constate mon air absent et triste en sortant de la cabine d'essayage et me relève contre lui. J'esquisse un rictus qui se veut un sourire.

— C'est ton tour, me dit-il.

— Mon tour de quoi ?

— De m'éblouir encore une fois, va, Mélanie t'attend.

— Quel intérêt ? je bougonne peu encline à subir inutilement une autre torture.

— Le mien. Cesse de râler, c'est un ordre, coupe-t-il très sérieusement.

Je le dévisage très circonspecte et j'obéis à reculons. Peut-être Daniel a-t-il encore un dîner d'affaires où je devrai distraire ses pauvres victimes.

Je me laisse donc convaincre par la patiente Mélanie d'enfiler une robe hallucinante. Longue et noire, elle est surtout dotée d'une fente prodigieuse qui s'ouvre jusqu'au sommet de ma cuisse droite. Quant au décolleté, il frise la plus grande indécence avec le corset noir que j'ai conservé en dessous. J'ai soudainement chaud en sortant de la cabine pour paraître devant Daniel. S'il veut distraire ses invités, je parie que ce sera réussi avec une telle robe. Il me regarde venir à lui sans un mot. Son regard flambe quand il m'observe.

— Est-ce que cela vous convient, Monsieur Sitrange ? s'inquiète Mélanie à le voir si silencieux et attentif.

— C'est exactement ce que je voulais, merci Mélanie, vous avez fait un choix judicieux. Vous ferez livrer tout ça à l'hôtel Lutz pour ce soir.

Elle acquiesce et je suis libre d'aller me changer. Des dizaines de questions fourmillent dans mon crâne mais je n'ose en poser qu'une en regagnant la voiture.

— Nous sortons ce soir ?

— Ça ne te semblait pas évident ?

— Maintenant, je suis fixée.

Il rit de mon impertinence, mais ne daigne pas davantage éclairer ma lanterne. Il me laisse lentement mijoter en se régalant de me voir réfléchir en vain à mes questions.

Daniel se montre encore plus aimable avec le coiffeur qu'avec les deux femmes auparavant. Bertrand se rassure au contact de cet homme affable qui profite en premier de ses talents d'artiste de la coiffure. Quand je suis priée de passer à mon tour sur le fauteuil, j'obéis avec résignation.

Joueur, Daniel réclame de participer à l'œuvre, il se charge d'un shampoing énergique qui fait

l'admiration de Bertrand qui propose de l'embaucher en riant. Pas peu fier, Daniel menace d'accepter et tous deux s'amuse à mes dépens. Pour le reste, mon compagnon se contente d'admirer le travail à distance. Une heure et demie plus tard, je suis enfin libre. Mes cheveux sont étonnamment souples et brillants. Daniel a refusé le chignon, il glisse ses doigts dans les mèches soyeuses qui se répandent sur mes épaules et remercie Bertrand d'un ton presque ému. J'en sais, moi, la raison.

Lorsque je mets le nez dehors, la nuit est déjà tombée, je n'ai rien vu passer de ces dernières heures, je me sens volée de mon temps, volée de lui. Je reste silencieuse dans la voiture qui nous ramène à l'hôtel. Daniel ne cherche pas à me tirer de mon mutisme. Il doit se douter de ce qui me chagrine. La seule différence, c'est que lui sait, il connaît l'issue, il connaît le calendrier. Moi je navigue à vue, très courte vue, puisque j'ignore de quoi sera faite la minute suivante. Peut-être est-ce sa façon de me laisser profiter de lui sans me poser d'ultimatum qui me ferait immanquablement m'enfuir.

La perspective de devoir encore le partager avec d'autres ce soir me chagrine. Aussi, je quitte le décor dans lequel je me perdais pour tenter une autre question.

— Combien de personnes aurai-je à distraire ce soir ?

— Pourquoi cette question ?

— Pour savoir et éventuellement éviter de commettre les mêmes erreurs que la première fois.

— Tu n'as pas commis d'erreur la dernière fois, Cali, je te le répète. Quant à ce soir, je te réserve la surprise.

— Je ne saurai rien alors ?

Il me balance un sourire absolument irrésistible et reporte son attention sur la circulation.

À notre arrivée à l'hôtel, les achats de l'après-midi ont été livrés et Daniel reçoit du concierge les confirmations qu'il attendait. C'est Benjamin Dautun en personne qui vient lui remettre un paquet dont il prend le plus grand soin. Daniel le remercie et m'entraîne par le bras jusque dans la suite.

Il me presse d'aller me changer pendant qu'il en fait autant de son côté. J'obéis un peu nerveuse. J'enfile donc ma robe indécente sur mon corset tout aussi provocateur et je rehausse substantiellement mon maquillage. Mon reflet dans le miroir me rassure, je ne suis probablement pas aussi éblouissante ni aussi douée pour le charme qu'une Ludmila ou une autre de ces créatures que Daniel a l'habitude de sortir mais je consens néanmoins à me trouver jolie. Je reste sans voix quand je le vois, lui, superbe dans son smoking neuf. Son regard intense m'intimide, je répugne à rester ainsi victime de ses prunelles.

— Est-ce que... ça va ? je bredouille en tournant un peu.

— Tu es absolument magnifique, Cali.

Son jugement est sans appel. Il me tend la main et je traverse l'espace comme sur un nuage. Il me fait pirouetter devant lui puis esquisse un sourire.

— Il te manque quelque chose.

— Quoi ?

Il s'éloigne et je le vois ouvrir la boîte que lui a remise Monsieur Dautun. Il en sort une pure merveille, un collier orné de diamants et d'émeraudes comme je n'en ai jamais vu de ma vie. Je réprime un frisson quand il approche de moi et qu'il s'apprête à me le mettre. J'ai un mouvement de recul instinctif qui le surprend.

— Je sais ce que tu penses, sourcille-t-il en prenant soin de ne pas m'effrayer davantage. Et si cela

peut te rassurer, ce n'est pas un cadeau d'adieu.

— Comment dois-je considérer ça, dans ce cas ? je marmonne.

— Eh bien tu n'as qu'à estimer que ce collier m'appartient et que je te le prête bien volontiers.

— Pourquoi fais-tu ça ?

— Parce que ce soir, je veux que tu cesses d'être une fille de l'ombre. Je veux que tu rentres dans la lumière et que tu y brilles de la plus éclatante manière.

— Ce n'est pas ma place et tu le sais, je proteste.

— Ce n'était pas la mienne au départ non plus, dois-je te le rappeler ?

— Je n'ai rien fait pour mériter ça, moi, je ne l'ai pas souhaité !

— Tu as promis de m'obéir, Cali. Je ne te demande que de tenir ta promesse jusqu'au bout. Je t'en prie !

Je le dévisage, affolée par ses accents si sincères et il a encore raison de moi. Il me présente le collier et je le laisse l'attacher autour de mon cou. Il me vole un baiser sur la nuque au passage. J'ai baissé la tête, ma gorge est nouée par une boule qui menace de déborder.

— Quand est-ce que tu pars ? je demande d'une voix étranglée.

— Demain !

Sa réponse est tombée comme un couperet, sourde et définitive. Je relève le nez vers lui, les larmes aux yeux. Il me regarde, grave et soucieux. Je refoule mon chagrin, je hoche la tête.

— Très bien, je soupire. Tâchons donc de profiter de cette dernière soirée.

Je ne dois pas faire grande illusion, mais il s'en contente. Il m'offre son bras et j'y pose ma main tremblante. Je n'ai même pas regardé le bijou dans le miroir. Je m'en moque quand bien même vaudrait-il des millions. La présence de Daniel m'est bien plus précieuse que ces pierres.

Mon apparition dans le hall de l'hôtel laisse tout le monde sans voix. Je récolte quelques œillades évocatrices de mes collègues et j'imagine déjà les futures moqueries dont je vais très prochainement être victime.

Une berline de luxe nous attend devant l'établissement. Daniel garde le mystère de notre destination, mais je reconnais vite les abords d'un fameux restaurant gastronomique. Je sens peser les regards à mon entrée et je rougis malgré moi. Le bras de Daniel autour de ma taille est la seule chose qui me permette de ne pas m'enfuir.

Je retrouve un peu de sérénité quand nous sommes enfin assis l'un en face de l'autre. Je ne me préoccupe pas plus de choisir le menu que du reste, Daniel a déjà tout prévu. Il attend que le champagne soit servi pour entamer la conversation. Il réclame que je lui parle de moi enfant, de mes études, de ma fameuse meilleure amie dont je refuse de croire qu'elle puisse être aussi mauvaise qu'il l'affirme. Le vin m'échauffe un peu et je manque de lui avouer que c'est grâce à elle que j'ai surmonté son départ, je me contiens juste à temps.

Il exige encore de savoir ce que j'aime, ce que je déteste, il veut obtenir de moi jusqu'au plus anodin renseignement qui lui a échappé jusque-là. Je n'en vois pas l'utilité puisqu'il part demain. Je m'arrête net dans mon discours enflammé. Il devine la pensée qui a traversé mon esprit et capture ma main.

— As-tu seulement remarqué que nous ne sommes que toi et moi, ce soir ? me demande-t-il, vaguement moqueur.

— Qu'est-ce que tu cherches à prouver ? je demande, méfiante.

— Je me moque bien que tu ne sois pas une petite fille de bonne famille, que tu ne sois pas blonde et fortunée. Je me moque de savoir que tu es gouvernante dans un hôtel, que tu n'as pas un bijou à te mettre pour sortir. J'ai en face de moi une jeune femme superbe et intelligente avec qui je passe sans aucun doute la meilleure soirée de ma vie et que je me régale autant d'admirer que d'écouter.

Je me sens prise au dépourvu par sa démonstration.

— Je suis ton jouet préféré, je mords malgré moi pour me défendre de la douleur qui ne manquera pas de me saisir.

— Et la plus belle tête de mule que je connaisse, grogne-t-il, furieux.

— Très bien ! je soupire, vaincue. Tu as gagné... je serai à ta disposition chaque fois que tu reviendras à Paris si tu le souhaites encore. Ça te va ?

— C'est un début acceptable, reconnaît-il en souriant d'un air narquois qui m'agace.

— Tu veux quoi d'autre ?

— Je t'en parlerai plus tard, si tu veux bien, pour ce soir, j'ai obtenu ce que je voulais, à ta santé, Cali, lance-t-il en trinquant au champagne.

Le reste de la soirée est fort agréable. Débarrassé de ce souci, Daniel se montre joyeux et intarissable. Nous rions comme deux enfants en nous moquant bien de la solennité des lieux et des têtes qui se tournent vers nous. Nous rentrons à l'hôtel tard dans la nuit. Je consens enfin à admirer le collier qui orne mon cou. Il est resplendissant.

— Combien, cette merveille ? j'interroge sans scrupules.

— Environ un demi-million d'euros, répond-il pareillement.

J'en ai un hoquet de surprise et je n'ai qu'une envie, c'est de m'en séparer de crainte de l'abîmer. Daniel éclate d'un rire sonore et m'empêche de l'enlever.

— Au contraire, dit-il d'un ton enjôleur en me bécotant de manière persuasive. Je veux te baiser avec ce collier.

J'ai beau protester, il m'emporte dans ses bras et me renverse sur le lit immense. Il a moins d'égards pour la malheureuse robe qui ne survit pas à ses mains impatientes. Il me grise plus sûrement que le champagne, il me fait perdre le contrôle et jouir comme j'aime.

Il a tout obtenu de moi et je ne sais pas lutter contre lui, contre mes sentiments qui m'obligent à repousser une échéance que mon cœur redoute plus que tout. Je ne me résous pas à le perdre et je suis prête à rester son jouet, sa docile gouvernante parisienne, je suis prête à l'attendre des mois et à me contenter des miettes de son existence pour le peu qui me donne encore un peu de sa tendresse, de son amour même, du plaisir aussi.

Alors qu'il s'est endormi en me serrant contre lui, je ne cesse de réfléchir aux options dont je dispose. Aucune ne me convient vraiment. Je sais juste que j'ai accepté le seul compromis qui me permette de ne pas trop souffrir ce soir. Je sais bien que j'ai manqué de détermination et que Daphné m'accusera de ne voir qu'à court terme, mais je redoute tellement son départ. Au moins, j'ai l'assurance de le revoir, d'être encore une fois à lui.

Je sais qu'il doit prendre l'avion dans le milieu de la matinée et que le garçon d'étage ne sera pas long à venir apporter le petit-déjeuner. Je sais aussi que nos au revoir seront trop pénibles. Alors, je me détache doucement de lui et je dépose à ma place, sur mon oreiller, le précieux collier qui lui

appartient. Je ne suis pas fâchée de lui restituer, celui-là n'est pas fait pour moi. Seuls les bras de Daniel me conviennent à cet endroit. Je m'échappe sans bruit de la chambre et je sauve rapidement de l'hôtel.

Je subis sans broncher l'orage que Daphné fait s'abattre sur ma tête. Pour ma seule défense, je ne sais dire qu'une chose : je l'aime. Elle me regarde comme si je venais de dire la plus grosse des énormités.

Ben oui, je l'aime, il n'y a pas plus simple ni plus évident. Je l'aime à en crever, je l'aime comme une dingue que je suis devenue en acceptant une proposition aussi scandaleuse.

Je ruine tous ses espoirs de me rendre la raison en informant personnellement Alexis Duivel de ma résolution. Ce dernier ne me fait pas de leçon de morale, lui. Il prend acte et m'assure que je peux compter sur son soutien et son aide, le cas échéant. Daphné jette l'éponge en ruminant sa déception.

Mon retour à l'hôtel Lutz s'avère un peu plus délicat que prévu. Quelques-uns de mes collègues n'ont guère apprécié de me découvrir dans un rôle auquel ils ne s'attendaient pas de ma part. Je suis un peu surprise sinon choquée de certaines réactions, mais j'assume. Heureusement pour moi, d'autres me sont restés fidèles et je bénéficie de leur clémence à défaut de leur approbation unanime.

Celui qui me soutient le plus n'est autre que mon directeur. Monsieur Dautun est si soulagé de la tournure des événements et de la clientèle assurée et régulière de Daniel qu'il me tient en la plus haute estime. Je pourrais tout demander que j'obtiendrais tout de sa part. J'en ris même si je le trouve parfois pathétique. Je reprends donc le travail le cœur léger et confiant malgré la situation.

Au bout de la première journée, je suis pleinement rendue à moi-même. Je suis redevenue Pascaline Villers, sans autre prétention que de faire bien mon métier. J'ai quitté le carrosse doré dans lequel Daniel m'avait embarquée malgré moi, j'ai cessé de rêver. Mon prince est reparti à des milliers de kilomètres. J'ai troqué la belle robe de bal contre mon uniforme de gouvernante et rendu les bijoux dignes d'une princesse que je ne serai jamais. La chute n'en est pas trop dure, j'ai conscience de ce que je suis et, au fond, il ne m'a rien promis. En me faisant entrer dans la lumière, il n'a fait que de me distraire un peu avant de me rendre à ma condition. Je suis à ma juste place.

Au troisième jour sans aucune nouvelle de lui, je commence à perdre ma belle humeur et les doutes s'insinuent dans mon petit cerveau. Je n'en fait pas part à Daphné qui serait trop contente de me faire remarquer qu'elle avait raison et que je suis désormais contrainte à supporter l'attente inutile et l'espérance vaine.

À plusieurs reprises, j'ai l'envie de lui envoyer un petit message, histoire de lui rappeler que j'existe, mais mon orgueil ne s'y résout pas. Je me sens terriblement seule. Tout est toujours si simple quand il est là et si compliqué quand il s'en va. J'ai été bien naïve de croire que ce serait facile d'aimer un courant d'air partagé entre l'Amérique et la France, toujours entre deux avions, deux contrats, l'ouverture de la bourse de Paris et celle de New York. Il a bien d'autres priorités que moi. Il est assuré de ma promesse et n'a plus besoin de chercher encore à me convaincre.

Je me force à me raisonner, j'étouffe mes craintes et mes suppositions débiles qui me le font imaginer au bras d'une jolie blonde qu'il finirait par épouser. Je guette les informations, j'attends les

journaux, je scrute l'horizon moi-même à défaut d'une Sœur Anne bienveillante. Et je dois dire que je ne vois rien de plus, moi non plus, que le soleil qui rougeoie par-delà l'Atlantique.

Mon téléphone reste définitivement muet.

Les jours passent ainsi, vides et monotones jusqu'à la mi-janvier. Je me contrains à ne pas penser, je m'acharne à travailler et je passe le plus clair de mon temps à l'hôtel Lutz. J'évite seulement de traîner dans la suite n° 7 et je laisse volontiers à une autre gouvernante le soin de l'inspecter chaque matin.

Je suis de service, le samedi suivant, quand je reçois un appel auquel je ne m'attendais pas. Alexis Duivel se moque gentiment de mon étonnement sans toutefois me laisser l'occasion de m'interroger inutilement.

— Micky a organisé une petite fête pour mon anniversaire, ce soir, et j'aurais beaucoup de plaisir à vous y voir, m'annonce-t-il tout de go.

— Moi ?

— Il me semble bien que c'est à vous que je m'adresse, Cali, répond-il avec ce ton ironique que je lui connais bien désormais.

— Je suis très sensible à cet honneur, mais... je travaille.

— Mademoiselle Villers, oublieriez-vous à qui vous vous adressez ? Je tiens vraiment à votre présence. Vous avez fait preuve d'une loyauté et d'une abnégation que je ne suis pas prêt d'oublier. Je veux vous en remercier, je vous en prie, venez !

— Très bien. je cède, plutôt flattée.

— Formidable, s'enthousiasme-t-il de manière assez exceptionnelle. Dans ce cas, ne bougez pas de l'hôtel, je vous envoie un livreur et quelqu'un passera vous chercher.

— Un livreur ?

— Vous me connaissez suffisamment pour savoir que j'aime l'élégance et la sensualité. Vous ne comptiez tout de même pas venir en pantalon ?

— Bien entendu !

— Dans ce cas, à ce soir !

Je raccroche, dubitative. Ce n'est pas que je n'ai pas envie de cette soirée, mais je crains qu'elle ne réveille en moi quelques idées moroses que je m'évertue à tenir éloignées. Je n'ai cependant pas les moyens de lutter contre les arguments d'Alexis Duivel à qui je dois tout ou presque. Je me résigne donc et je guette l'arrivée du livreur.

Ce dernier se pointe à 19 heures passées. Je trépignais en faisant les cent pas dans le hall. Monsieur Dautun, informé par Alexis, a fini par me proposer un café, histoire que je cesse de creuser un sillon dans le marbre blanc de l'entrée. Pas sûre que le café ait été une bonne idée, mais au moins, il m'a permis de m'asseoir 10 minutes.

Sitôt mon colis arrivé, je fonce jusque dans ma petite chambre au sommet de l'hôtel et je me hâte de découvrir son contenu. Bien en évidence sur le dessus figure un carton d'invitation qui ne mentionne rien d'autre que mon nom. J'ignore complètement où cette fameuse réception aura lieu.

Je déplie avec précautions une magnifique robe du soir que Mélanie, certainement, aura sélectionnée avec soin et qui ressemble peu ou prou à celle que Daniel a réduite en lambeaux lors de notre

dernière nuit ensemble. Je prends une grande respiration, je refuse de me laisser submerger par la tristesse et je plonge à la découverte de ce que me réserve le reste du colis.

Les Duivel sont des experts de l'organisation, rien ne leur échappe. C'est ainsi que je suis dotée d'un somptueux ensemble de lingerie noire exactement à ma taille et d'une paire d'escarpins aux talons si fins que je crains pour mon équilibre. Il me faut une bonne demi-heure et plusieurs allers-retours d'entraînement dans le couloir pour m'estimer enfin prête.

À 20 heures très exactement, je suis attendue devant l'entrée de l'hôtel. Je me fais l'effet encore une fois de Cendrillon se rendant au bal du roi sauf qu'aucun prince charmant ne m'y attend. J'en suis définitivement convaincue, mon rêve de petite fille ne se réalisera jamais, d'ailleurs y ai-je jamais cru ?

Je m'absorbe dans le paysage qui défile quand mon téléphone s'excite. Je décroche en voyant s'afficher le prénom de Daphné sur l'écran.

— Qu'est-ce que tu fous ? On t'attend depuis un quart d'heure au moins, commence-t-elle par rouspéter.

J'en reste stupéfaite avant de me réveiller d'un coup.

— Ne me dis pas que... t'as été invitée toi aussi ?

— Après tout, c'est un peu grâce à moi que t'as été recrutée, non ? Je le méritais bien. Alexis m'a proposé de venir récupérer mon badge ce soir, je ne pouvais pas refuser !

— Génial ! je m'écrie en retrouvant un très vif enthousiasme.

La présence de ma meilleure amie me soulage à un point que j'ai presque hâte d'y être déjà. De fait, je suis plus attentive à la direction que prend mon carrosse. Une curieuse appréhension me gagne au fur et à mesure que je constate que nous nous approchons du Champ-de-Mars. C'est pire quand la voiture s'immobilise aux abords de la lumineuse Tour Eiffel.

Daphné est là, en bas. Elle m'attend en piétinant, emmitouflée dans un manteau sur sa robe de soirée. Elle me reçoit en riant dans ses bras avant de me faire tourner comme une girouette pour admirer ma tenue sous mon étole chaude. J'apprends de sa bouche que la soirée se déroule dans un salon, au premier étage du prestigieux monument. Si j'en éprouve un pincement au cœur, je dois convenir que Micky fait les choses en grand pour son mari.

— C'est elle qui m'a demandé de t'attendre ici, moi je suis super pressée de rencontrer enfin ce fameux Alexis, glousse Daphné, excitée comme une puce.

— Tel que je le connais, il va te faire peur, je me moque de son impatience.

Elle hausse les épaules et m'entraîne par le bras. Nous gagnons, au premier étage, le salon privatisé pour l'occasion et dont l'entrée est soigneusement gardée par deux charmants, mais dissuasifs portiers. Nos cartons d'invitation nous ouvrent les portes comme par enchantement.

Daphné ne se prive pas de balancer une œillade plus qu'équivoque à l'un des vigiles qui lui renvoie un sourire pas dénué d'intérêt. Je m'inquiète pour le reste de la soirée même si pour le moment, elle est plus préoccupée par sa rencontre avec le mystérieux vice-président de la Société et la récupération de son précieux badge.

Il y a déjà du monde à l'intérieur, une bonne cinquantaine de personnes que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam. Daphné s'accroche à mon bras et se penche vers moi pour me demander lequel de ces messieurs est Alexis. J'ai beau chercher dans la foule dispersée, je ne trouve pas l'invité d'honneur de

la soirée. J'aperçois cependant sa belle épouse souriante qui s'avance vers nous.

— Bonsoir, Cali, Bonsoir, Daphné, nous salue-t-elle avec ce sourire envoûtant que je lui envie. Je suis ravie que vous ayez accepté de venir.

Ma copine est déjà sous le charme tandis que je m'interroge très brièvement sur le terme « accepté ». Mickaëlla nous invite à la suivre.

— Je voudrais vous présenter aux parents d'Alexis, nous dit-elle joyeusement comme s'il s'agissait d'une simple réunion de famille.

Nous lui emboîtons le pas et nous nous retrouvons face à l'impressionnant Jacques Duivel. Je ne tarde pas à comprendre de qui Alexis tient son charisme. Il suffit que le regard de Monsieur Duivel se pose sur vous pour se sentir aussi nu qu'un ver. En l'occurrence, mon décolleté attire son œil de fin connaisseur.

Le Président de la Société nous salue et nous présente sa sublime femme à ses côtés. Éléonore Duivel incarne l'élégance, le raffinement intemporel des belles actrices hitchcockiennes. Sa présence discrète n'en est pas moins resplendissante. Elle se contente de nous sourire en nous souhaitant la bienvenue, laissant à son mari le soin de jouer son rôle.

Et c'est à ce titre qu'il commence par tancer vigoureusement cette chère Daphné qui n'en mène pas large. Jacques Duivel lui rappelle, sans colère toutefois, qu'elle a trahi sa confiance et bafoué sans vergogne les règles les plus élémentaires de sécurité de la Société et qu'il n'a tenu qu'au respect et à l'amitié qui le lie à son auguste père qu'elle n'ait pas été purement et simplement rayée des membres. Elle s'excuse d'une voix étranglée et le remercie timidement.

— C'est à votre amie que vous devez des remerciements. Sans son dévouement, nous aurions risqué bien plus gros.

Le regard sombre de Jacques Duivel revient se poser sur ma petite personne. C'est un sourire qu'il m'adresse et je respire un peu mieux.

— Alexis m'a dit tout ce que vous avez fait pour nous et je vous en remercie très chaleureusement. J'ai eu l'occasion de discuter récemment avec Daniel Sitrange, je suis impressionné de l'influence que vous avez eue sur cet homme.

— Je ne suis pas aussi convaincue que vous d'avoir eu la moindre influence sur Monsieur Sitrange, je conteste en soutenant son regard perçant.

— Je crois que vous faites preuve d'une modestie exagérée, Mademoiselle Villers, sourit-il. Quoi qu'il en soit, je tenais à vous informer personnellement que vous faites désormais partie de nos membres très privilégiés.

Il me tend alors un badge à peu près semblable à celui que je possède déjà, si ce n'est qu'il est gravé d'un chiffre sur la tranche argentée de l'oméga.

— Où que vous alliez, vous bénéficierez partout de l'appui inconditionnel de la Société. N'hésitez pas à faire appel à notre réseau, il se mettra toujours à votre entière disposition pour quoi que ce soit.

Je le dévisage, incrédule, jusqu'à ce que Daphné me balance un coup de coude. Je balbutie des remerciements troublés et j'accepte avec une émotion non feinte cet insigne honneur.

— J'ai moi aussi un badge à remettre, lance alors une belle voix grave derrière nous.

Daphné pâlit d'un coup en se retournant d'un bloc face au séduisant Alexis qui pour l'occasion, s'est fendu d'un smoking qui ajoute encore à sa beauté ténébreuse. Sans autre forme de procès, il lui tend

son porte-clés qu'elle s'empresse de récupérer. Il lui épargne aimablement un autre sermon, ce dont elle lui est encore plus reconnaissante, avant de se tourner vers moi.

— Vous êtes ravissante, Cali, affirme-t-il.

— Je vous remercie. Je suppose que je dois tout ça à Micky !

La jeune femme, que le bras d'Alexis a attiré tout contre lui, me sourit d'un air complice et m'offre une flûte de champagne.

— Joyeux anniversaire, Monsieur Duivel, je souhaite alors à mon bienfaiteur.

Il hoche la tête, amusé, et accepte amicalement mes bons vœux. La soirée est lancée, bonne musique, bonne ambiance, convives joyeux et intéressants pour ceux du moins avec qui j'ai eu la chance de bavarder un peu. Les connaissances des Duivel sont assez hétéroclites, mais aucunement banales. Je ne parle même pas du buffet extraordinaire qui recueille les louanges des convives.

Daphné s'est bien sûr risquée à séduire le jeune homme de l'entrée sur lequel elle a jeté son dévolu. Aux dernières nouvelles, elle serait plutôt en bonne voie, j'attends son retour vers le buffet auquel elle ne résiste pas pour savoir si la conclusion est proche.

Il est près de 23 heures quand Alexis Duivel vient me priver de mon verre.

— Venez, j'ai quelque chose à vous montrer, m'annonce-t-il devant ma mine interloquée.

Il me propose aimablement son bras et m'escorte galamment jusqu'à l'ascenseur. Ma gorge se noue un peu quand il réclame d'aller au sommet.

— Daniel m'a confié que vous aviez très envie de découvrir le sommet de la Tour Eiffel, m'explique-t-il à voix basse. Je vous l'offre, ce soir !

Je reste coite. Sans doute, Daniel n'aura pas dit la stricte vérité à ce sujet et j'espère au moins qu'il n'a pas révélé mon rêve d'adolescente stupide. En tout cas, Alexis me fait une très gentille surprise et son geste me touche même si j'eus davantage apprécié partager ce moment avec un autre que lui.

Pendant que nous montons inexorablement vers le sommet, je dévore le décor fabuleux de Paris avec des yeux de gamine. Il m'observe, amusé, et me laisse contempler en silence.

Quand les portes s'ouvrent enfin, il m'accompagne au-dehors. Je suis tellement intimidée que je ne remarque pas immédiatement à quel point l'endroit est désert. Alexis éclate d'un rire moqueur quand je m'en aperçois innocemment.

— Les visites sont terminées à cette heure-ci, mais la Société dispose de quelques moyens sympathiques, explique-t-il à demi-mot.

Pour la peine, je me sens vraiment privilégiée. Le téléphone d'Alexis se met à sonner. Il s'excuse poliment et m'invite à profiter du spectacle quelques instants pendant qu'il s'éloigne. Par respect, je m'écarte pour aller jusqu'à la balustrade. Malgré le grillage de sécurité, la vue qui s'offre sur la Capitale est magnifique.

Un petit vent froid me fait frissonner et je noue mes bras autour de moi. Je me sens un peu étourdie, j'éprouve le sentiment de quelque chose d'anormal sans que ça m'inquiète vraiment. Tout est plutôt spécial au contact de la Société et de son vice-président.

Ce dernier s'attarde, mais j'ai l'impression de ne pas être totalement seule dans ce lieu insolite. Absorbée par la vue splendide, je ne réagis pas immédiatement au bruit de pas derrière moi. Alexis doit en avoir fini avec son coup de fil.

Le vent me ramène alors les effluves d'un parfum que je reconnaîtrai entre tous. Je ferme les yeux en humant la brise, j'ai peur d'être déçue par mon imagination probablement enflammée par les circonstances. L'agréable chaleur de mon étole que je n'avais pas pris la précaution d'emporter enveloppe alors mes épaules. Je suis tétanisée, incapable de trouver le courage de me retourner pour m'assurer de la réalité. Je crois bien que j'ai cessé de respirer.

— Ton prince charmant te disait quoi au juste ? chuchote soudain la voix de Daniel à mon oreille.

Elle me fait tout à la fois l'effet d'un coup de tonnerre et résonne comme une divine mélodie. Mon cœur s'emballe, j'en ai mal dans la poitrine. Je cherche un peu d'air pour pouvoir répondre.

— Il disait... des choses que tu trouverais sûrement idiotes.

— Quel genre de choses ? insiste-t-il de son timbre de velours.

— Daniel, ce n'est pas...

Ses bras m'enlacent et sa bouche se fait persuasive si près de ma peau.

— Que disait-il, ce crétin ?

— Il me disait qu'il m'aimait.

— Est-ce bien tout ? soupçonne-t-il.

Je déglutis en puisant au fond de moi la force de lui mentir encore.

— En gros, oui.

— Ne te demandait-il pas de l'épouser comme dans tous les contes de fées ?

— Daniel, je ne...

Ma protestation vaut sûrement tous les aveux du monde, je m'interromps en plein élan, avant de prononcer d'irréremédiables paroles. Sa voix se fait plus mélodieuse encore au creux de mon oreille.

— Je suis certain qu'il trouvait des mots d'un romantisme absolu pour solliciter ta main.

J'ai brusquement du mal à réprimer un ricanement nerveux et le traître profite de son avantage.

— Et toi, tu lui disais toujours oui ?

— Forcément, je réponds, résignée.

— Lui dirais-tu encore oui, aujourd'hui ?

— Je ne crois plus au prince charmant depuis longtemps.

— Et en moi ?

Je me fige, mon cœur cesse de battre. Devinant ma confusion, Daniel me retourne enfin face à lui. Son beau visage est tendu par une émotion qu'il ne cherche pas à dissimuler. Ses prunelles sondent les miennes tandis que j'essaie de rassembler mes idées.

— Je ne suis pas un prince, je n'ai pas de cheval blanc ni de palais, commence-t-il, très sérieux. Je peux cependant t'offrir tout ce que tu voudras et si New York t'effraie tant, je suis prêt à y renoncer pour vivre ici, à Paris.

Il me faut quelques secondes pour que les connexions de mon cerveau se remettent à fonctionner normalement.

— Mais tes affaires ? je m'insurge.

— Elles peuvent tout aussi bien être traitées ici que là-bas, j'ai largement eu l'occasion de m'en

apercevoir.

— Ton... appartement ?

— Mon très grand et très vide appartement me servira quand je serai contraint d'y retourner. Pour le reste, j'ai mis à profit mon séjour ici pour sélectionner quelques biens que j'ai eu le temps de visiter et pour lesquels j'aimerais avoir ton avis.

— Tu n'étais pas à New York ?

— Non, je suis resté depuis la semaine dernière dans l'appartement de la rue des Andes, avoue-t-il. J'avais besoin de temps et de lucidité pour organiser mon retour en France.

Je le dévisage, hagarde, cherchant sur ses traits tendus les raisons qui pourraient le pousser à agir ainsi, tout en refusant encore de croire ce que me suggère mon cerveau embrouillé. Mon silence inhabituel et mon insistance à le regarder ont raison de la patience de Daniel ; ses doigts frais se lèvent vers ma joue et la caressent doucement.

— Combien de temps persisteras-tu à ne rien entendre ? me demande-t-il. Tu es décidément la plus belle tête de mule que je connaisse !

Je secoue légèrement la tête, obstinée dans mon déni.

— Pourquoi fais-tu ça ? je réussis à articuler.

— Parce que rien ne me retient là-bas et parce que tu as promis d'être à moi aussi longtemps que je serai présent ici.

Joignant le geste à ses paroles redoutablement troublantes, il me repousse lentement contre la balustrade derrière moi. Ses bras prévenants quelques minutes auparavant retrouvent leur audace habituelle en venant m'enlacer étroitement. Je me sens prise d'un délicieux vertige.

— Je veux que tu tiennes ta promesse, Cali, insiste-t-il d'une voix sourde dont les accents sensuels me font frémir.

— Quoi ? Ici ? je m'affole en comprenant d'un coup.

La main droite de Daniel remonte sur ma poitrine largement dénudée, le sang file à toute vitesse dans mes veines. Le froid ne m'atteint plus, ce seul contact met mon corps entier en ébullition.

— Oserais-tu prétendre que tu n'en as pas envie ? continue ce diable d'homme.

— Tu le sais très bien, j'élude, confuse. Mais, Daniel, l'endroit n'est peut-être pas...

— Nous sommes précisément là où tu rêvais d'être, me coupe-t-il, enjôleur à souhait. Comme tu peux le constater, il n'y a pas plus de monde que dans le récit que tu m'en as fait et si tu crains quelque caméra indiscreète, sache que ton cher Alexis a encore trouvé le moyen de se charger efficacement de ce problème.

— Moyennant ton financement, je présume.

— La belle affaire ! Tu ne peux décemment me reprocher de m'amuser enfin comme je l'entends.

À bout d'argument, j'en conviens d'un sourire.

— À jouer au prince charmant ?

— Tout au contraire, insinue-t-il en profitant de la fente opportune de ma longue robe.

Je réprime un soupir lorsqu'il me plaque contre la rambarde glacée et qu'il force ma jambe droite à remonter sur sa taille. Mon ventre se tord sous l'effet d'un désir fulgurant. Je le supplie de me dire ce

qu'il veut exactement.

— Je suis en train de briser ton rêve de jeune fille, souffle-t-il en dardant sur moi un regard brûlant qui ne cache rien de sa farouche détermination. Je doute sérieusement que ton héros t'aurait baisée ici comme j'ai bien l'intention de le faire ce soir.

Ses yeux me sourient dans l'obscurité. Il sait déjà qu'il a gagné, mais il n'entend pas se contenter de cela.

— J'attends toujours ta réponse, réclame-t-il. Dis-moi que tu en as envie.

— Je ne suis plus une jeune fille, je lui fais subtilement remarquer avant de perdre définitivement le contrôle.

— En effet, j'aurais dû y penser plus tôt, ça m'aurait fait gagner du temps. Je sais désormais qu'il est complètement inutile de vouloir te faire rêver. J'ai pourtant bien essayé, mais tu n'apprécies pas plus les princes trop charmants que les colliers de diamants, n'est-ce pas ?

— Perspicace !

— Ne t'attends donc pas à ce que je mette un genou à terre pour te supplier.

L'étreinte de Daniel se fait plus pressante et la position qu'il m'impose affole un désir que je maîtrise de plus en plus mal. Mes hanches se collent aux siennes et mon ventre brûle de lui appartenir. Je dois lutter contre mon emportement pour poursuivre cette discussion que lui semble vouloir mener à son terme malgré l'envie qui le tenaille tout autant que moi.

— Qu'est ce que tu veux dire ? je souffle, désorientée.

— Que j'en ai assez que tu m'échappes sans arrêt au petit matin. J'en ai assez de chercher ce qui pourrait te retenir et te convaincre de revenir vers moi. En termes clairs, je veux que tu m'appartiennes, Cali, que tu n'appartiennes qu'à moi, tout le temps.

Son lancinant travail de persuasion mine mes dernières résolutions. Sa bouche sensuelle effleure mes lèvres entrouvertes, ses mains habiles me soudent à lui et son sexe dur au travers du tissu se plaque contre le mien qui se languit de lui depuis déjà trop longtemps.

— Alors, prends-moi, j'implore tout bas alors que sa bouche se refuse encore à me délivrer de l'insoutenable attente. Prends-moi comme tu le souhaites, je t'ai promis d'être à toi.

Éperdue, les yeux fermés, j'attends fébrilement qu'il cède enfin aux pulsions qu'il refrène consciencieusement. Je m'offre à lui sans la moindre réserve. D'un geste lent et mesuré, il écarte la fine dentelle de ma lingerie et sa main se pose délicatement sur mon pubis. Je chancelle déjà. Le bonheur est à ma portée, là, tout proche, à moins que cet affolant Monsieur Sitrange ait décidé de s'amuser encore un peu.

— Je veux te soutirer plus qu'une simple promesse, murmure-t-il en promenant ses lèvres sur les miennes.

Je n'ai pas le temps de réaliser pleinement ce qu'il sous-entend ni ce qu'il fabrique exactement, Daniel fond sur ma bouche en même temps qu'il s'enfonce résolument dans ma chatte qu'il a su si bien amadouer qu'elle en est déjà trempée. Je perds la raison tout autant que la voix. J'en oublie tout : l'endroit où nous sommes, l'incongruité de notre situation, et même ce qu'il vient juste de réclamer de moi. En cet instant inénarrable, je sombre dans le plaisir le plus pur, je me laisse emporter par un torrent d'émotions et de sensations brutales que je n'ai jamais ressenties si puissamment.

Daniel me possède à coups de reins lents et profonds. Il ne précipite rien, savourant chaque seconde

de nos retrouvailles, me donnant délibérément juste assez de plaisir pour que j'en vienne à en réclamer davantage et me privant physiquement de la possibilité de le prendre moi-même. Coincée contre la balustrade, prisonnière de ses bras, étourdie par ses lèvres, j'en deviens folle à en gémir. Plus sadique que je le supposais, Daniel me soude complètement à son membre si persuasif et sollicite mon regard.

— Je crois que tu n'as pas bien réalisé ce que je réclame de toi, reprend-il d'une voix sourde qui me fait frissonner.

Je le dévisage, complètement perdue, soumise à mon seul désir et incapable de saisir l'enjeu de sa demande. Je lui ai déjà donné tout ce qu'il souhaitait, qu'aurais-je donc de plus à lui offrir ? Mon obstination à ne pas comprendre se paye d'un coup de reins vengeur. Sa langue vient étouffer aussitôt ma plainte. Son baiser ardent me grise tout autant que son sexe en moi me conduit irrémédiablement vers la jouissance.

Accrochée à ses épaules solides, je chavire un peu plus à chaque fois qu'il me pénètre, mes reins ondulent au rythme des coups d'électricité qui les parcourent. Il ne suffit plus que d'un rien pour que je succombe et Daniel le sait trop bien. Devinant l'imminence de mon orgasme, il ralentit et sa voix suave revient me torturer une nouvelle fois.

— Peu importe ce qu'il m'en coûte ce soir, j'irai jusqu'au bout, je te préviens. Autant que tu me dises oui dès maintenant.

Je résiste encore un peu, juste pour être tout à fait sûre de ce que je crois comprendre au travers de mon trouble.

— Oui à quoi ? je soupire, au bord de l'extase.

— Épouse moi ! lance-t-il en me transperçant autant de son regard impérieux que de son membre sublime.

Alors, la vague que je redoutais et que j'attendais tout à la fois me submerge. Tout bascule autour de moi, mon corps s'ouvre tout entier et mon cœur déborde autant que mon plaisir. Je jouis comme jamais en même temps que je pleure d'émotion. Je cherche à respirer, mais Daniel ne m'en laisse pas l'occasion. Prenant sur moi la revanche qu'il a soigneusement planifiée et savourant sa victoire jusqu'au bout, il me ramène à lui, exige que je le regarde au travers de mes larmes.

— Ce n'est pas une demande, Cali, c'est un ordre, ajoute-t-il au cas où j'aurais mal interprété.

Je n'ai pas le choix et quand bien même l'aurais-je eu que ma décision aurait été la même. Je clame un oui haletant dont il ne se contente pas. Il en réclame un autre plus affirmatif et, cette fois, je crie tandis qu'il se raidit contre moi en jouissant à son tour.

C'est à ce moment-là que les lumières se mettent à clignoter autour de nous. Daniel et moi restons stupéfaits une seconde avant d'éclater de rire, enlacés l'un contre l'autre.

— Je voudrais sauvegarder une toute petite partie de ton rêve, dit-il soudain en me caressant la joue.

Il se penche sur moi, ses lèvres sont d'une douceur bouleversante. Son tendre baiser pourrait à lui seul remplir mes songes pour une éternité, mais il semble que ce ne soit pas la seule chose que Daniel désire conserver de mon récit d'adolescente. Sa bouche glisse vers mon oreille et sa voix de velours me murmure pour la première fois qu'il m'aime.

Peut-être que les contes de fées existent finalement, il faudra que j'y réfléchisse un jour, quand ma tête aura fini de tourner.



Ce document est la propriété exclusive de Françoise Thollet (famillethollet69210@gmail.com) - 26
octobre 2014 à 10:41

LA SOCIÉTÉ TOME 3

À votre service !

À vingt-six ans, Cali a cessé de rêver au prince charmant. Elle se contente d'un job décevant dans un hôtel parisien poussiéreux et tue le temps comme elle peut. Aussi, quand sa meilleure amie lui propose de la remplacer incognito comme serveuse dans une partie fine donnée par la Société, elle y voit une excellente occasion de se distraire.

Cali découvrira à ses dépens qu'on ne badine pas avec les règles strictes de cette organisation secrète sans en payer les conséquences. Et elle s'attendra à tout, sauf à trouver intérêt et plaisir dans sa punition...

Chaque femme vit plusieurs existences à la fois : fille, amie, sœur, mère, compagne, enseignante, infirmière, amante... Qu'importe qui elle est vraiment, **Angela Behelle** est une femme comme toutes les autres, tranquille et sage... en apparence.

« Un érotisme mesuré mais délicieux. »

Blue Moon

« Un univers de sensualité à vous couper le souffle ! »

Boulevard des passions

Retrouvez *La Société* sur : www.angelabehelle.wordpress.com

Couverture :
© iStock Images / Getty Images

Carré rose

LA SOCIÉTÉ TOME 3

ANGELA BEHELLE À votre service !



La Bourdonnaye

